

FABLES

DE

J. LA FONTAINE





M^{re} Eugène p. r. x.

C^{te} Jacquemin et

JEAN DE LA FONTAINE.

FABLES
DE
J. LA FONTAINE

SUIVIES
DE PHILÉMON ET BAUCIS ET DES FILLES DE MINÉE,

PRÉCÉDÉES
DE LA VIE D'ÉSOPE,
ET D'UNE PRÉFACE PAR LA FONTAINE.

ÉDITION VARIORUM
PUBLIÉE PAR M. CHARLES LOUANDRE

D'UNE NOTICE PAR M. SAINTE-BEUVE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

et ornée d'un beau portrait gravé sur acier.

22. OCT. 2019

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE LILLE, 17.

1851



AVIS SUR CETTE ÉDITION.

Quand on veut lire ou éditer La Fontaine, il faut se défier de deux choses : les textes fautifs et les commentaires insignifiants ; c'est ce que nous nous sommes efforcé de faire dans la présente édition.

En ce qui touche le texte, nous avons suivi, sauf quelques variantes, l'édition du savant M. Walckenaer, qui, par ses études spéciales sur La Fontaine, s'est placé au premier rang des autorités décisives. Nous avons, comme lui, adopté l'orthographe moderne, car les *fac-simile* typographiques sont sans importance lorsqu'il s'agit de la seconde moitié du xvi^e siècle ; et à cette date, s'ils amusent encore quelques bibliophiles, ils déplaisent au public, parce qu'ils le gênent dans ses habitudes de lecture, sans offrir à sa curiosité ou à son instruction le moindre dédommagement.

En ce qui touche les commentaires, nous nous sommes attaché à faire un choix sévère dans l'œuvre des nombreux annotateurs de notre fabuliste. Nous avons condensé, beaucoup élagué, ajouté sobrement, et nous ne nous sommes arrêté qu'aux choses essentielles.

C'est donc une véritable édition *variorum* que nous offrons au public. On y trouvera :

1^o L'explication des mots vieillis qui sont fréquents chez notre auteur ;

2^o L'indication des mots qu'il a créés ;

3^o L'indication des acceptions qui lui sont particulières ;

4^o Des éclaircissements historiques sommaires sur les personnages ou les événements contemporains auxquels il est fait allusion dans les fables ;

5° Les variantes des éditions *princeps* ;

6° L'indication des auteurs orientaux, grecs, latins, français du moyen âge ou de la renaissance, qui ont traité les mêmes sujets. Dans cette indication nous avons compris les écrivains dont La Fontaine s'est inspiré directement, aussi bien que ceux avec lesquels il a pu se rencontrer par hasard ;

7° Des rapprochements entre les maximes et les pensées morales de La Fontaine et les maximes et pensées analogues des moralistes et des poètes qui l'ont précédé ou suivi ;

8° Des appréciations critiques sur la mise en scène ou les conclusions philosophiques de certaines fables ;

9° Quelques extraits des écrivains de l'antiquité, du moyen âge, de la renaissance et même de notre époque, qui ont traité les mêmes sujets que La Fontaine, ou qui le rappellent, soit par le style, soit par les pensées.

Les biographes de La Fontaine ne sont pas moins nombreux que les commentateurs ; mais la plupart, au lieu d'une véritable biographie, n'ont donné qu'une légende où la fantaisie domine ; et comme nous n'avions point la prétention de redire après tant d'autres cette vie aimable tant de fois racontée, nous nous sommes borné à comparer et à choisir. Nous avons choisi l'étude de M. Sainte-Beuve, parce qu'elle nous a paru vraie, sans exagération, et qu'il y règne la plus grande équité dans la louange et dans le blâme.

A l'étude critique de M. Sainte-Beuve, nous avons ajouté une rapide esquisse biographique de Diderot. Deux notices sur le même auteur en tête du même livre, dira-t-on peut-être. Pourquoi pas ? quand il s'agit de La Fontaine, et du témoignage de deux critiques éminents qui résument, sur ce grand homme, l'opinion de deux siècles qui sont pour lui comme les premiers âges de la postérité.



JEAN DE LA FONTAINE.

Revenir sur La Fontaine après tant de panégyristes et de biographes, c'est se condamner à ne rien dire de bien nouveau pour le fond. Aussi, nous proposons-nous simplement dans ces pages de reproduire à notre guise et de motiver, un peu différemment parfois, les mêmes conclusions de louange, les mêmes hommages d'une critique unanime et pleine d'amour. Ces redites rapides, dût la forme seule les rajeunir, ne seraient pas encore inutiles; et puis il y a chance toujours, quand l'impression est sincère et puisée à la source, qu'il s'y glisse quelque aperçu nouveau.

La Harpe et Chamfort ont loué La Fontaine avec une ingénieuse sagacité; mais ils l'ont beaucoup trop détaché de son siècle, qui était bien moins connu d'eux que de nous. Le dix-huitième siècle, en effet, n'a su naturellement de l'époque de Louis XIV que la partie qui s'est continuée et qui a prévalu sous Louis XV. Il en a ignoré ou dédaigné tout un autre côté, par lequel le dernier règne regardait les précédents, côté qui certes n'est pas le moins original, et que Saint-Simon nous dévoile aujourd'hui. Aussi ces admirables Mémoires, qui jusqu'ici ont été envisagés surtout comme ruinant le prestige glorieux et la grandeur factice de Louis XIV, nous semblent-ils bien plutôt restituer à cette

mémorable époque un caractère de grandeur et de puissance qu'on ne soupçonnait pas, et devoir la réhabiliter hautement dans l'opinion, par les endroits mêmes qui détruisent les préjugés d'une admiration superficielle. Il en sera, selon nous, des variations de nos jugements sur le siècle de Louis XIV comme il en a été de nos diverses façons de voir touchant les choses de la Grèce et du moyen âge. D'abord, par exemple, on étudiait peu, ou du moins on entendait mal le théâtre grec; on l'admirait pour des qualités qu'il n'avait pas; puis, quand, y jetant un coup d'œil rapide, on s'est aperçu que ces qualités qu'on estimait indispensables manquaient souvent, on l'a traité assez à la légère: témoins Voltaire et La Harpe. Enfin, en l'étudiant mieux, comme a fait M. Villemain, on est revenu à l'admirer précisément pour n'avoir pas ces qualités de fausse noblesse et de continuelle dignité qu'on avait cru y voir d'abord, et que plus tard on avait été désappointé de n'y pas trouver. C'est aussi la marche qu'ont suivie les opinions sur le moyen âge, la chevalerie et le gothique. A l'âge d'or de fantaisie et d'opéra rêvé par La Curne de Sainte-Palaye et Tressan ⁽¹⁾, ont succédé des études plus sévères, qui ont jeté quelque trouble dans le premier arrangement romanesque; puis ces études, de plus en plus fortes et intelligentes, ont rencontré au fond un âge non plus d'or, mais de fer, et pourtant merveilleux encore: de simples prêtres et des moines plus hauts et plus puissants que les rois, des barons gigantesques dont les grands ossements et les armures énormes nous effrayent; un art de granit et de pierre, savant, délicat, aérien, majestueux et mystique. Ainsi la monarchie de Louis XIV, d'abord admirée pour l'apparente et fastueuse régularité qu'y afficha le monarque et que célébra Voltaire, puis trahie dans son infirmité réelle par les Mémoires de Dangeau, de la princesse Palatine, et

(1) Il ne faudrait pourtant pas mettre sur la même ligne, pour l'ensemble des travaux, La Curne de Sainte-Palaye, qui en a fait d'immenses, et Tressan, qui n'en a fait que de fort légers.

rapetissée à dessein par Lemontey, nous reparait chez Saint-Simon, vaste, encombrée et flottante, dans une confusion qui n'est pas sans grandeur et sans beauté, avec tous les rouages de plus en plus inutiles de l'antique constitution abolie, avec tout ce que l'habitude conserve de formes et de mouvements, même après que l'esprit et le sens des choses ont disparu ; déjà sujette au bon plaisir despotique, mais mal disciplinée encore à l'étiquette suprême qui finira par triompher. Or, ceci bien posé, il est aisé de rétablir en leur vraie place et de voir en leur vrai jour les hommes originaux du temps, qui, dans leur conduite ou dans leurs œuvres, ont fait autre chose que remplir le programme du maître. Sans cette connaissance générale, on court risque de les considérer trop à part, et comme des êtres étranges et accidentels. C'est ce que les critiques du dernier siècle n'ont pas évité en parlant de La Fontaine : ils l'ont trop isolé et chargé dans leurs portraits ; ils lui ont supposé une personnalité beaucoup plus entière qu'il n'était besoin, eu égard à ses œuvres, et l'ont imaginé *bonhomme* et *fablier* outre mesure. Il leur était bien plus facile de s'expliquer Racine et Boileau, qui appartiennent à la partie régulière et apparente de l'époque, et en sont la plus pure expression littéraire.

Il y a des hommes qui, tout en suivant le mouvement général de leur siècle, n'en conservent pas moins une individualité profonde et indélébile : Molière en est le plus éclatant exemple. Il en est d'autres qui, sans aller dans le sens de ce mouvement général, et en montrant par conséquent une certaine originalité propre, en ont moins pourtant qu'ils ne le paraissent, bien qu'il puisse leur en rester beaucoup. Il entre dans la manière qui les distingue de leurs contemporains une grande part d'imitation de l'âge précédent ; et, dans ce frappant contraste qu'ils nous offrent avec ce qui les entoure, il faut savoir reconnaître et rabattre ce qui revient de droit à leurs devanciers. C'est parmi les hommes de cet ordre que nous rangeons La Fontaine : nous

l'avons déjà dit ailleurs ⁽¹⁾, il a été, sous Louis XIV, le dernier et le plus grand des poètes du seizième siècle.

Né, en 1621, à Château-Thierry, en Champagne, il reçut une éducation fort négligée, et donna de bonne heure des preuves de son extrême facilité à se laisser aller dans la vie et à obéir aux impressions du moment. Un chanoine de Soissons lui ayant prêté un jour quelques livres de piété, le jeune La Fontaine se crut du penchant pour l'état ecclésiastique, et entra au séminaire. Il ne tarda pas à en sortir ; et son père, en le mariant, lui transmit sa charge de maître des eaux et forêts. Mais La Fontaine, avec son caractère naturel d'oubliance et de paresse, s'accoutuma insensiblement à vivre comme s'il n'avait eu ni charge ni femme. Il n'était pourtant pas encore poète, ou du moins il ignorait qu'il le fût. Le hasard le mit sur la voie. Un officier qui se trouvait en quartier d'hiver à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'ode de Malherbe sur l'attentat commis contre Henri IV (19 décembre 1605) :

Que direz-vous, races futures, etc.,

et La Fontaine, dès ce moment, se crut appelé à composer des odes : il en fit, dit-on, plusieurs, et de mauvaises ; mais un de ses parents, nommé Pintrel, et son camarade de collège, Maucroix, le détournèrent de ce genre et l'engagèrent à étudier les anciens. C'est aussi vers ce temps qu'il dut se mettre à la lecture de Rabelais, de Marot, et des poètes du seizième siècle, véritable fonds d'une bibliothèque de province à cette époque. Il publia, en 1654, une traduction en vers de *l'Eunuque* de Térence ; et l'un des parents de sa femme, Jannart, ami et substitut de Fouquet, emmena le poète à Paris pour le présenter au surintendant.

Ce voyage et cette présentation décidèrent du sort de La Fontaine. Fouquet le prit en amitié, se l'attacha, et lui fit une pension de mille francs, à condition qu'il en acquitte-

(1) Dans le *Tableau de la Poésie française au XVII^e siècle*.

rait chaque quartier par une pièce de vers, ballade ou madrigal, dizain ou sixain. Ces petites pièces, avec *le Songe de Vaux*, sont les premières productions originales que nous ayons de La Fontaine : elles se rapportent tout à fait au goût d'alors, à celui de Saint-Évremond et de Benserade, au marotisme de Sarazin et de Voiture, et le *je ne sais quoi* de mollesse et de rêverie voluptueuse, qui n'appartient qu'à notre délicieux auteur, y perce bien déjà, mais y est encore trop chargé de fadeurs et de bel-esprit. Le poète de Fouquet fut accueilli, dès son début, comme un des ornements les plus délicats de cette société polie et galante de Saint-Mandé et de Vaux. Il était fort aimable dans le monde, quoi qu'on en ait dit, et particulièrement dans un monde privé ; sa conversation, abandonnée et naïve, s'assaisonnait au besoin de finesse malicieuse, et ses distractions savaient fort bien s'arrêter à temps pour n'être qu'un charme de plus : il était certainement moins bonhomme en société que le grand Corneille. Les femmes, le rien-faire et le sommeil se partageaient tour à tour ses hommages et ses vœux. Il en convenait agréablement ; il s'en vantait même parfois, et causait volontiers de lui-même et de ses goûts avec les autres, sans jamais les lasser, et en les faisant seulement sourire. L'intimité surtout avait mille grâces avec lui : il y portait un tour affectueux et de bon ton familial ; il s'y livrait en homme qui oublie tout le reste, et en prenait au sérieux ou en déroulait avec badinage les moindres caprices. Son goût déclaré pour le beau sexe ne rendait son commerce dangereux aux femmes que lorsqu'elles le voulaient bien. La Fontaine, en effet, comme Regnier son prédécesseur, aimait avant tout *les amours faciles et de peu de défense*. Tandis qu'il adressait, à genoux, aux *Iris*, aux *Climènes* et aux déesses, de respectueux soupirs, et qu'il pratiquait de son mieux ce qu'il avait cru lire dans Platon, il cherchait ailleurs et plus bas des plaisirs moins mystiques qui l'aidaient à prendre son martyre en patience. Parmi ses bonnes fortunes à son arrivée dans la capitale, on cite la célèbre

Claudine, troisième femme de Guillaume Colletet, et d'abord sa servante; Colletet épousait toujours ses servantes. Notre poète visitait souvent le bon vieux rimeur en sa maison du faubourg Saint-Marceau, et courtisait Claudine tout en devisant, à souper, des auteurs du seizième siècle avec le mari, qui put lui donner là-dessus d'utiles conseils et lui révéler des richesses dont il profita. Pendant les six premières années de son séjour à Paris, et jusqu'à la chute de Fouquet, La Fontaine produisit peu; il s'abandonna tout entier au bonheur de cette vie d'enchantement et de fête, aux délices d'une société choisie qui goûtait son commerce ingénieux et appréciait ses galantes bagatelles; mais ce songe s'évanouit par la captivité de l'enchanteur. Sur ces entrefaites, la duchesse de Bonillon, nièce de Mazarin, ayant demandé au poète des contes en vers, il s'empressa de la satisfaire, et le premier recueil des Contes parut en 1664: La Fontaine avait quarante-trois ans. On a cherché à expliquer un début si tardif dans un génie si facile, et certains critiques sont allés jusqu'à attribuer ce long silence à des études *secrètes*, à une éducation laborieuse et prolongée. En vérité, bien que La Fontaine n'ait pas cessé d'essayer et de cultiver à ses moments de loisir son talent, depuis le jour où l'ode de Malherbe le lui révéla, j'aime beaucoup mieux croire à sa paresse, à son sommeil, à ses distractions, à tout ce qu'on voudra de naïf et d'oublieux en lui, qu'admettre cet ennuyeux noviciat auquel il se serait condamné. Génie instinctif, insouciant, volage et toujours livré au courant des circonstances, on n'a qu'à rapprocher quelques traits de sa vie pour le connaître et le comprendre. Au sortir du collège, un chanoine de Soissons lui prête des livres pieux, et le voilà au séminaire; un officier lui lit une ode de Malherbe, et le voilà poète; Pintrel et Maucroix lui conseillent l'antiquité, et le voilà qui rêve Quintilien et raffole de Platon en attendant Baruch. Fouquet lui commande dizains et ballades, il en fait; M^{me} de Bouillon, des contes, et il est conteur; un autre jour ce seront des fables

pour M^{er} le Dauphin, un poëme du *Quinquina* pour M^{me} de Bouillon, encore un opéra de *Daphné* pour Lulli, *la Captivité de Saint-Mal* à la requête de MM. de Port-Royal; ou bien ce seront des lettres, de longues lettres négligées et fleuries, mêlées de vers et de prose, à sa femme, à M. de Maucroix, à Saint-Évremond, aux Conti, aux Vendôme, à tous ceux enfin qui lui en demanderont. La Fontaine dépensait son génie, comme son temps, comme sa fortune, sans savoir comment, et au service de tous. Si jusqu'à l'âge de quarante ans il en parut moins prodigue que plus tard, c'est que les occasions lui manquaient en province, et que sa paresse avait besoin d'être surmontée par une douce violence. Une fois d'ailleurs qu'il eut rencontré le genre qui lui convenait le mieux, celui du *conte* et de la *fable*, il était tout simple qu'il s'y adonnât avec une sorte d'effusion, et qu'il y revint de lui-même à plusieurs reprises, par penchant comme par habitude. La Fontaine, il est vrai, se méprenait un peu sur lui-même; il se piquait de beaucoup de correction et de labour; et sa poésie qu'il tenait en gros de Maucroix, et que Boileau et Racine lui achevèrent, s'accordait assez mal avec la tournure de ses œuvres. Mais cette légère inconséquence, qui lui est commune avec d'autres grands esprits naïfs de son temps, n'a pas lieu d'étonner chez lui, et elle confirme bien plus qu'elle ne contrarie notre opinion sur la nature facile et accommodante de son génie. Un célèbre poëte de nos jours, qu'on a souvent comparé à La Fontaine pour sa bonhomie aiguësée de malice, et qui a, comme lui, la gloire d'être créateur inimitable dans un genre qu'on croyait usé, le même poëte populaire qui, dans ce moment d'émotion politique, est rendu, après une trop longue captivité, à ses amis et à la France (1), Béranger, n'a commencé aussi que vers quarante ans à concevoir et à composer ses immortelles chansons. Mais, pour lui, les causes

(1) Ceci a été écrit au mois de septembre 1829.

du retard nous semblent différentes, et les jours du silence ont été tout autrement employés. Jeté jeune et sans éducation régulière au milieu d'une littérature compassée et d'une poésie sans âme, il a dû hésiter longtemps, s'essayer en secret, se décourager mainte fois et se reprendre, tenter du nouveau dans bien des voies, et, en un mot, brûler bien des vers avant d'entrer en plein dans le genre unique que les circonstances ouvrirent à son cœur de citoyen. Béranger, comme tous les grands poètes de ce temps, même les plus instinctifs, a su parfaitement ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait : un art délicat et savant se cache sous ses rêveries les plus épicuriennes, sous ses inspirations les plus ferventes; honneur en soit à lui! mais cela n'était ni du temps ni du génie de La Fontaine.

Ce qu'est La Fontaine dans le *conte*, tout le monde le sait; ce qu'il est dans la *fable*, on le sait aussi, on le sent; mais il est moins aisé de s'en rendre compte. Des auteurs d'esprit s'y sont trompés; ils ont mis en action, selon le précepte, des animaux, des arbres, des hommes; ont caché un sens fin, une morale saine sous ces petits drames, et se sont étonnés ensuite d'être jugés si inférieurs à leur illustre devancier : c'est que La Fontaine entendait autrement la fable. J'excepte les premiers livres, dans lesquels il montre plus de timidité, se tient davantage à son petit récit, et n'est pas encore tout à fait à l'aise dans cette forme qui s'adaptait moins immédiatement à son esprit que l'épigramme ou le conte. Lorsque le second recueil parut, contenant cinq livres, depuis le sixième jusqu'au onzième inclusivement, les contemporains se récrièrent, comme ils font toujours, et le mirent fort au-dessous du premier. C'est pourtant dans ce recueil que se trouve au complet la fable, telle que l'a inventée La Fontaine. Il avait fini évidemment par y voir surtout un cadre commode à pensées, à sentiments, à causerie; le petit drame, qui en fait le fond, n'y est plus toujours l'essentiel comme auparavant; la moralité de quatrain y vient au bout par un reste d'habi-

tude : mais la fable, plus libre en son cours, tourne et dérive, tantôt à l'élegie et à l'idylle, tantôt à l'épître et au conte ; c'est une anecdote, une conversation, une lecture, élevées à la poésie, un mélange d'aveux charmants, de douce philosophie et de plainte rêveuse. La Fontaine est notre seul grand poète personnel et rêveur avant André Chénier. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui, de son âme, de ses caprices et de ses faiblesses. Son accent respire d'ordinaire la malice, la gaieté, et le conteur grivois nous rit du coin de l'œil, en branlant la tête. Mais souvent aussi il a des tons qui viennent du cœur et une tendresse mélancolique qui le rapproche des poètes de notre âge. Ceux du seizième siècle avaient bien eu déjà quelque avant-goût de rêverie ; mais elle manquait chez eux d'inspiration individuelle, et ressemblait trop à un lieu commun uniforme, d'après Pétrarque et Bembo. La Fontaine lui rendit un caractère primitif d'expression vive et discrète ; il la débarrassa de tout ce qu'elle pouvait avoir contracté de banal ou de sensuel ; Platon, par ce côté, lui fut bon à quelque chose comme il l'avait été à Pétrarque ; et quand le poète s'écrie dans une de ses fables délicieuses :

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

ce mot *charme*, ainsi employé en un sens indéfini et tout métaphysique, marque en poésie française un progrès nouveau qu'ont relevé et poursuivi plus tard André Chénier et ses successeurs. Ami de la retraite, de la solitude, et peintre des champs, La Fontaine a encore sur ses devanciers du seizième siècle l'avantage d'avoir donné à ses tableaux des couleurs fidèles qui sentent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blé où se promène de grand matin le maître, et où l'alouette cache son nid ; ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde ; ces jolies garennes, dont les hôtes étour-

dis font la cour à l'aurore dans la rosée et parfument de thym leur banquet, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie; j'en reconnais les fermes avec leurs mares, avec les basses-cours et les colombiers; La Fontaine avait bien observé ces pays, sinon en maître des eaux et forêts, du moins en poète; il y était né, il y avait vécu longtemps, et, même après qu'il se fut fixé dans la capitale, il retournait chaque année vers l'automne à Château-Thierry, pour y visiter son bien et le vendre en détail; car *Jean*, comme on sait, *mangeait le fonds avec le revenu*.

Lorsque tout le bien de La Fontaine fut dissipé, et que la mort soudaine de Madame l'eut privé de la charge de gentilhomme qu'il remplissait auprès d'elle, M^{me} de la Sablière le recueillit dans sa maison et l'y soigna pendant plus de vingt ans. Abandonné dans ses mœurs, perdu de fortune, n'ayant plus ni feu ni lieu, ce fut pour lui et pour son talent une inestimable ressource que de se trouver maintenu, sous les auspices d'une femme aimable, au sein d'une société spirituelle et de bon goût, avec toutes les douceurs de l'aisance. Il sentit vivement le prix de ce bienfait; et cette inviolable amitié, familière à la fois et respectueuse, que la mort seule put rompre, est un des sentiments naturels qu'il réussit le mieux à exprimer. Aux pieds de M^{me} de la Sablière et des autres femmes distinguées qu'il célébrait en les respectant, sa muse, parfois souillée, reprenait une sorte de pureté et de fraîcheur, que ses goûts un peu vulgaires, et de moins en moins scrupuleux avec l'âge, ne tendaient que trop à affaiblir. Sa vie, ainsi ordonnée dans son désordre, devint double, et il en fit deux parts: l'une, élégante, animée, spirituelle, au grand jour, bercée entre les jeux de la poésie et les illusions du cœur; l'autre, obscure et honteuse, il faut le dire, et livrée à ces égarements prolongés des sens que la jeunesse embellit du nom de volupté, mais qui sont comme un vice au front du vieillard. M^{me} de la Sablière elle-même, qui reprenait La Fontaine, n'avait pas été toujours exempte

de passions humaines et de faiblesses selon le monde ; mais, lorsque l'infidélité du marquis de La Fare lui eut laissé le cœur libre et vide, elle sentit que nul autre que Dieu ne pouvait désormais le remplir, et elle consacra ses dernières années aux pratiques les plus actives de la charité chrétienne. Cette conversion, aussi sincère qu'éclatante, eut lieu en 1683. La Fontaine en fut touché comme d'un exemple à suivre ; sa fragilité et d'autres liaisons qu'il contracta vers cette époque le détournèrent ; et ce ne fut que dix ans après, quand la mort de M^{me} de la Sablière lui eut donné un second et solennel avertissement, que cette bonne pensée germa en lui pour n'en plus sortir. Mais, dès 1684, nous avons de lui un admirable *Discours en vers* qu'il lut le jour de sa réception à l'Académie française, et dans lequel, s'adressant à sa bienfaitrice, il lui expose avec candeur l'état de son âme :

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre.
 J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens :
 Les pensers amusants, les vagues entretiens,
 Vains enfants du loisir, délices chimériques,
 Les romans et le jeu, peste des républiques,
 Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
 Ridicule fureur qui se moque des lois,
 Cent autres passions des sages condamnées,
 Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
 L'usage des vrais biens réparerait ces maux ;
 Je le sais, et je cours encore à des biens faux.

Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
 Je ne vois plus d'instant qui ne m'en sollicitent :
 Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard ;
 Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
 Quels qu'ils soient, ils sont courts...

C'est, on le voit, une confession grave, ingénue, où l'onction religieuse et une haute moralité n'empêchent pas un reste de coup d'œil amoureux vers ces *chimériques délices* dont on est mal détaché. Et puis une simplicité d'exagération s'y mêle : les romans et le jeu qui ont égaré le pécheur sont la *peste des républiques*, une *fureur qui se moque des lois*. Et plus loin :

Que me servent ces vers avec soin composés ?
 N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?
 C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
 Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre ;
 Car je n'ai pas vécu, j'ai servi deux tyrans :
 Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
 Qu'est-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre ;
 Votre réponse est prête, il me semble l'entendre :
 C'est jouir des vrais biens avec tranquillité,
 Faire usage du temps et de l'oisiveté,
 S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême,
 Renoncer aux Phyllis en faveur de soi-même,
 Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
 Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

Sincère, éloquente, sublime poésie, d'un tour singulier, où la vertu trouve moyen de s'accommoder avec l'oisiveté, où *les Phyllis* se placent à côté de l'Être suprême, et qui fait naître un sourire dans une larme ! Que La Fontaine n'a-t-il connu *le Dieu des bonnes gens* ? il lui en aurait moins coûté pour se convertir.

Au premier abord, et à ne juger que par les œuvres, l'art et le travail paraissent tenir peu de place chez La Fontaine, et, si l'attention de la critique n'avait été éveillée sur ce point par quelques mots de ses préfaces et par quelques témoignages contemporains, on n'eût jamais songé probablement à en faire l'objet d'une question. Mais le poète confesse, en tête de *Psyché*, que *la prose lui coûte autant que les vers*. Dans une de ses dernières fables au duc de Bourgogne, il se plaint de *fabriquer, à force de temps*, des vers moins sensés que la prose du jeune prince. Ses manuscrits présentent beaucoup de ratures et de changements ; les mêmes morceaux y sont recopiés plusieurs fois, et souvent avec des corrections heureuses. Par exemple, on a retrouvé, tout entière de sa main, une première ébauche de la fable intitulée *le Renard, les Mouches et le Hérisson*, et en la comparant à celle qu'il a fait imprimer, on voit que les deux versions n'ont de commun que deux vers. Il est même plaisant de voir quel soin religieux il apporte aux errata : « Il s'est glissé, dit-il en tête de son second recueil, quel-

« ques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata ;
 « mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considé-
 « rable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet
 « ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la
 « main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées
 « par chaque errata, aussi bien pour les deux premières
 « parties que pour les dernières. » Que conclure de toutes ces
 preuves ? Que La Fontaine était de l'école de Boileau et de
 Racine en poésie ; qu'il suivait les mêmes procédés de com-
 position studieuse, et qu'il faisait difficilement ses vers fa-
 ciles ? pas le moins du monde : La Fontaine me l'affirme-
 rait en face, que je le renverrais à Baruch, et que je ne le
 croirais pas. Mais il avait, comme tout poète, ses secrets,
 ses finesses, sa correction relative ; il s'en souciait peu ou
 point dans ses lettres en vers ; peut encore, mais davantage,
 dans ses contes ; il y visait tout à fait dans ses fables. Sa
 paresse lui grossissait la peine, et il aimait à s'en plaindre
 par manie. La Fontaine lisait beaucoup, non-seulement les
 modernes Italiens et Gaulois, mais les anciens, dans les
 textes ou en traduction ; il s'en glorifie à tout propos :

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace ;
 Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse ;
 Je le dis aux rochers, etc...
 Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse ;
 Plein de Machiavel, entête de Boccace,
 J'en parle si souvent qu'on en est étourdi ;
 J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

Fera-t-on de lui un savant ? son érudition a pour cela de
 trop singulières méprises, et se permet des confusions
 trop charmantes. Il a écrit dans sa Vie d'Ésope : « Comme
 « Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses
 « arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru
 « qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. » En écrivant
 ceci, il oubliait que dix-neuf siècles s'étaient écoulés entre le
 Phrygien et celui qu'on lui donne pour biographe, et que le
 moine grec ne vivait guère plus de deux siècles avant le
 règne de Louis le Grand. Dans une Épître à Huet, en fa-

veur des anciens contre les modernes, et à l'honneur de Quintilien en particulier, il en revient à Platon, son thème favori, et déclare qu'on ne pourrait trouver entre les sages modernes un seul approchant de ce grand philosophe, tandis que

La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.

Il attribue la décadence de l'ode en France à une cause qu'on n'imaginera jamais :

. l'ode qui baisse un peu
Veut de la patience, et nos gens ont du feu.

D'ailleurs, en cette remarquable Épître, il proteste contre l'imitation servile des anciens, et cherche à exposer de quelle nature est la sienne. Nous conseillons aux curieux de comparer ce passage avec la fin de la deuxième Épître d'André Chénier: l'idée, au fond, est la même; mais on verra, en comparant l'une et l'autre expression, toute la différence profonde qui sépare un poète artiste comme Chénier d'avec un poète d'instinct comme La Fontaine.

Ce qui est vrai jusqu'ici de presque tous nos poètes, excepté Molière et peut-être Corneille, ce qui est vrai de Marot, de Ronsard, de Regnier, de Malherbe, de Boileau, de Racine et d'André Chénier, l'est aussi de La Fontaine: lorsqu'on a parcouru ses divers mérites, il faut ajouter que c'est encore par le style qu'il vaut le mieux. Chez Molière, au contraire, chez Dante, Shakspeare et Milton, le style égale l'invention sans doute, mais ne la dépasse pas; la manière de dire y réfléchit le fond, sans l'éclipser. Quant à la façon de La Fontaine, elle est trop connue et trop bien analysée ailleurs pour que j'essaye d'y revenir. Qu'il me suffise de faire remarquer qu'il y entre une proportion assez grande de fadeurs galantes et de faux goût pastoral, que nous blâmerions dans Saint-Évremond et Voiture, mais que nous aimons ici. C'est qu'en effet ces fadeurs et ce faux goût n'en sont plus, du moment qu'ils ont passé sous cette plume enchanteresse, et qu'ils se sont rajeunis de tout le

charme d'alentour. La Fontaine manque un peu de souffle et de suite dans ses compositions; il a, chemin faisant, des distractions fréquentes qui font fuir son style et dévier sa pensée; ses vers délicieux, en décollant comme un ruisseau, sommeillent parfois, ou s'égarer, et ne se tiennent plus; mais cela même constitue une manière, et il en est de cette manière comme de toutes celles des hommes de génie: ce qui, autre part, serait indifférent ou mauvais, y devient un trait de caractère ou une grâce piquante.

La conversion de M^{me} de la Sablière, que La Fontaine n'eut pas le courage d'imiter, avait laissé notre poète assez désœuvré et solitaire. Il continuait de loger chez cette dame; mais elle ne réunissait plus la même compagnie qu'autrefois, et elle s'absentait fréquemment pour visiter des pauvres ou des malades. C'est alors surtout qu'il se livra, pour se désennuyer, à la société du prince de Conti et de MM. de Vendôme, dont on sait les mœurs, et que, sans rien perdre au fond du côté de l'esprit, il exposa au regard de tous une vieillesse cynique et dissolue, mal déguisée sous les roses d'Anacréon. M^{me} Mauvroux, Racine et ses vrais amis s'affligeaient de ces dérèglements sans excuse; l'austère Boileau avait cessé de le voir. Saint-Évremond, qui cherchait à l'attirer en Angleterre, auprès de la duchesse de Mazarin, reçut de la courtisane Ninon une lettre où elle lui disait: « J'ai su que vous souhaitiez La Fontaine en Angleterre; on n'en jouit guère à Paris; sa tête est bien affaiblie. C'est le destin des poètes: le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait du philtre amoureux pour La Fontaine, il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense. » La tête de La Fontaine ne baissait pas comme le croyait Ninon, mais ce qu'elle dit du philtre amoureux et des sales amours n'est que trop vrai: il touchait souvent de l'abbé de Chaulieu des gratifications dont il faisait un singulier et triste usage. Par bonheur, une jeune femme riche et belle, M^{me} d'Hervart, s'attacha au poète, lui offrit l'attrait de sa maison, et devint

pour lui, à force de soins et de prévenances, une autre la Sablière. A la mort de cette dame, elle recueillit le vieillard, et l'environna d'amitié jusqu'au dernier moment. C'est chez elle que l'auteur de *Joconde*, touché enfin de repentir, revêtit le cilice qui ne le quitta plus. Les détails de cette pénitence sont touchants; La Fontaine la consacra publiquement par une traduction du *Dies iræ*, qu'il lut à l'Académie, et il avait formé le dessein de paraphraser les psaumes avant de mourir. Mais, à part le refroidissement de la maladie et de l'âge, on peut douter que cette tâche, tant de fois essayée par des poètes repentants, eût été possible à La Fontaine ou même à tout autre d'alors. A cette époque de croyances régnantes et traditionnelles, c'étaient les sens d'ordinaire, et non la raison, qui égaraient; on avait été libertin, on se faisait dévot; on n'avait point passé par l'orgueil philosophique ni par l'impiété sèche; on ne s'était pas attardé longuement dans les régions du doute; on ne s'était pas senti maintes fois défaillir à la poursuite de la vérité. Les sens charmaient l'âme pour eux-mêmes, et non comme une distraction étourdissante et fouguese, non par ennui et désespoir. Puis, quand on avait épuisé les désordres, les erreurs, et qu'on revenait à la vérité suprême, on trouvait un asile tout préparé, un confessionnal, un oratoire, un cilice qui matait la chair; et l'on n'était pas, comme de nos jours, poursuivi encore, jusqu'au sein d'une foi vaguement renaissante, par des doutes effrayants, d'éternelles obscurités et un abîme sans cesse ouvert; — je me trompe: il y eut un homme alors qui éprouva tout cela, et il manqua en devenir fou: cet homme, c'était Pascal.



PRÉCIS SUR LA FONTAINE

PAR DIDEROT.

Jean de La Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry. Sa famille y tenait un rang honnête.

Son éducation fut négligée ; mais il avait reçu le génie qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduisit dans la retraite : le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, lorsque quelques sons de la lyre de Malherbe, entendus par hasard, éveillèrent en lui la muse qui sommeillait.

Bientôt il connut les meilleurs modèles : Phèdre, Virgile, Horace et Térence, parmi les Latins ; Plutarque, Homère et Platon, parmi les Grecs ; Rabelais, Marot et D'Urfé, parmi les Français ; le Tasse, Arioste et Boccace, parmi les Italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme belle, spirituelle et sage, qui le désespéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes distingués dans les lettres le recherchèrent et le chérèrent. Mais ce furent deux femmes qui l'empêchèrent de sentir l'indigence.

La Fontaine, s'il reste quelque chose de toi, et s'il t'est permis de planer un moment au-dessus des temps, vois les noms de la Sablière et d'Hervart passer avec le tien aux siècles à venir !

La vie de La Fontaine ne fut, pour ainsi dire, qu'une distraction continuelle. Au milieu de la société, il en était absent. Presque imbécile pour la foule, l'auteur ingénieux, l'homme aimable ne se laissait apercevoir que par intervalle et à des amis.

Il eut peu de livres et peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, il n'y a personne qui ne connaisse ses Fables et ses Contes, et les particularités de sa vie sont écrites en cent endroits.

Il mourut le 16 mars 1695 (1).

Gardons le silence sur ses derniers instants, et craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point !

Ses concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans sa postérité.

Longtemps après sa mort, les étrangers allaient visiter la chambre qu'il avait occupée.

Une fois chaque année, j'irai visiter sa tombe.

Ce jour-là je déchirerai une fable de La Motte, un conte de Vergier ou quelques-unes des meilleures pages de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetière de Saint-Joseph, à côté de Molière. Ce lieu sera toujours sacré pour les poètes et pour les gens de goût.

(1) Ici Diderot se trompe en reproduisant une date consignée à tort par les biographes du xvii^e et du xviii^e siècle. L'extrait du registre des sépultures de la paroisse Saint-Eustache, relevé par M. Walckenaer, fixe au 14 avril de cette même année (1695) l'inhumation de La Fontaine : il était mort la veille.






A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,



S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope (1). L'apparence est puérile, je le confesse; mais ces puérités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables: car que peut-on souhaiter davantage que ces

(1) Le recueil des fables dont il est ici question parut en 1668. Le Dauphin à qui s'adresse l'épître dédicatoire est Louis, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né en 1661, mort en 1711.

deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui (1) sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province (2) où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre (3) en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas,

(1) Le président de Périgni, premier précepteur du Dauphin.

(2) Allusion à la guerre de Flandre, en 1667.

(3) Allusion à la conquête de la Franche-Comté, en 1668.

MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,



Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.





PRÉFACE DE LA FONTAINE.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence ⁽¹⁾ n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient ⁽²⁾ en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brèveté ⁽³⁾, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de

(1) Patru, avocat au parlement de Paris, et membre de l'Académie française.

(2) VAN. *M'embarrasserait* et *bannirait* dans les éditions modernes. Les quatre éditions du temps de La Fontaine ont le pluriel.

(3) VAN. *Brièveté* dans les éditions modernes, et *brèveté* dans toutes celles données par La Fontaine.

poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate ⁽¹⁾ trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit ⁽²⁾ que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait ; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fictions ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui contiennent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les

(1) L'érudition de La Fontaine est en défaut. Ces fables étaient connues longtemps avant la naissance de Socrate. — Voir sur tout ce passage le *Dictionnaire de Bayle*, vo *Ésope*.

(2) Le récit de Platon se trouve ici tant soit peu dénaturé. Voir le *Dictionnaire de Bayle*, vo *Ésope* ; et Thurot, *Apologie de Socrate d'après Platon et Xénophon* ; 1806, in-8°, p. 227.

ont suivis : nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers (1). Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté, qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur

(1) On peut consulter pour l'histoire littéraire de l'apologue et des écrivains qui ont traité en France ce genre de composition le livre de M. Robert : *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles et Fables de La Fontaine rapprochées de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets, précédées d'une notice sur les fabulistes*; Paris, 1825, 2 vol. in-8°. — *Essai sur la fable et les fabulistes*, par M. Walckenaer, t. 1 des œuvres de La Fontaine; Paris, 1822, in-8°.

le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables ⁽¹⁾, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles ⁽²⁾ : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue,

(1) Suivant Philostrate, *Vie d'Apollonius* (liv. v, chap. xv), ce fut Mercure lui-même qui enseigna à Ésope, encore berger, l'art de l'apologue. La Fontaine ne connaissait sans doute pas ce passage. Voir le *Dictionnaire de Bayle*, v^o *Ésope*.

(2) Voici ce que Voltaire dit de l'origine des fables : « Les fables attribuées à Ésope sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles pour se ga-

c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins

« rantir des forts, autant qu'ils le peuvent... Il est vraisemblable que les fables
 « dans le goût de celles qu'on attribue à Ésope, et qui sont plus anciennes
 « que lui, furent inventées en Asie par les premiers peuples subjugués; des
 « hommes libres n'auraient pas eu besoin de déguiser la vérité. On ne peut
 « guère parler à un tyran qu'en paraboles: encore ce détour est-il dangereux.

« Il se peut très-bien aussi que les hommes aiment les images et les contes,
 « les gens d'esprit se soient amusés à leur en faire sans aucune autre vue. »
Dict. philosophique, v^o Fables.

Ainsi, pour La Fontaine, l'enseignement moral; pour Voltaire, l'esprit d'opposition et de résistance à la tyrannie, ou tout simplement le besoin de se distraire: telle est l'origine de la fable. Voltaire n'aurait-il point ici, par hasard, raison contre La Fontaine?

disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent, les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus ⁽¹⁾ dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard; ainsi du reste; et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cepen-

(1) *VAR. Nouveaux venus*, dans les éditions modernes : mais La Fontaine n'en fait qu'un seul mot.

dant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable, l'âme la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes (1), ne l'a gardée; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement, la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il est nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

Et, quæ

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

(1) Le mot *fabuliste* est de l'invention de La Fontaine. En 1709, La Motte n'osait encore s'en servir qu'en invoquant l'autorité de notre auteur.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tiennent pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xanthus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout ; quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.



LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie, et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants ! Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé (1). Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de

(1) Maxime Planude, né à Nicomédie, ainsi qu'il le dit lui-même dans un de ses opuscules, le *Panegyrique du martyr Diomède*, était moine à Constantinople. On sait peu de choses de sa vie. On ignore la date de sa mort, mais on a de lui une lettre adressée à l'empereur Jean Paléologue, qui ne monta sur le trône qu'en 1341. Il appartient donc au *xiv^e* siècle, et La Fontaine com-

ce qu'il a dit d'Ésope, que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne

met une singulière erreur en le faisant vivre trois cents ans après Ésope. « De tous les recueils de fables d'Ésope, dit Clavier, le plus mauvais, quoiqu'on l'ait souvent réimprimé, est celui qu'a fait Planude, qui y a joint une vie remplie de contes. Cette vie est, quant au fond, celle que La Fontaine a placée en tête de ses apologues, en reconnaissant toutefois que la plupart des savants la tiennent pour fabuleuse. » — « Quant aux apologues recueillis par le moine de Constantinople, dit à son tour M. Daunou, il est difficile de les accepter pour ceux d'Ésope : cette compilation en contient plusieurs dont le fabuliste phrygien n'a guère pu concevoir l'idée, et il en omet qui lui sont attribués par plusieurs anciens auteurs... Peu d'écrivains, même au moyen âge, ont montré moins de discernement et de critique; il n'a ni goût ni véritable talent, pas même autant qu'il en faut aux compilateurs; et néanmoins deux de ses recueils, son anthologie et ses fables d'Ésope, ont acquis, au renouvellement de lettres, une vogue qu'ils n'ont pas encore perdue. »

Voir sur Planude l'excellent article de M. Daunou dans la *Biographie universelle*. Nous ne nous attacherons point à relever ici toutes les inexactitudes que La Fontaine a répétées d'après Planude; et pour ce qui est de la véritable biographie d'Ésope, ou du moins pour ce qu'on croit en savoir, nous indiquerons le *Dictionnaire de Bayle*, au mot *Ésope*; la *Vie* de ce fabuliste écrite par Méziriac, en 1652, reproduite dans le t. I des *Mémoires de littérature*, de Sallengre; les *Mémoires de l'Académie des inscriptions, hist.*, t. XVI, p. 48 et suiv. et la *Biographie universelle*.

croisant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot ! Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursit de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses compagnons ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues, et encore toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bons gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut ; et en s'éveillant : Qu'est ceci ? dit-il : ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en avait battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avait recouvré la parole ;

mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant, car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si, pour de l'argent, il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus ayant fait venir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer, que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité, aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se débarrasser de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau-venu, et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise : mais dès la dinée, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain, de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte

qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme, qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent haïr à qui l'aurait pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; mais qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens, et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage: c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point,

tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne, qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami, par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant, qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'appréts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous

les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtimeut par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je l'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin, ils s'en dégoutèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien ! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire ; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Ésope. Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place ; et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur ; mais il disait en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose

que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé ; et ce qui était trop salé, il le trouvait trop doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais quérir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas ? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi, par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la

mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait, étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais, quant à la liberté, il ne pouvait se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour, ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, dit Ésope, quelle récompense aurai-je ? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philo-

sophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculait toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀπόδρα; Βήματα, etc. ; c'est-à-dire : « Si vous reculez de quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, reprit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot ; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent ⁽¹⁾ de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et qu'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ! Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps ², et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose,

(1) VAR. *Qu'il fut*, dans les éditions modernes de Didot et de Barbou ; mais toutes les éditions originales portent le pluriel.

(WALCK.)

² VAR. *Il demanda temps*, dans les premières éditions ; et cette leçon a été adoptée par les éditeurs modernes. Nous avons préféré celle de la réimpression de 1692 sous la date de 1678, parce qu'il est évident que c'est ici une correction qui marque un changement dans la langue. L'usage s'opposait déjà, vers la fin du dix-septième siècle, à la suppression de l'article qu'il autorisait précédemment.

(WALCK.)

et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige, et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéit. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligemment aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer, comme il avait fait les sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale: je n'ai que la voix, je ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin, il se mit en grand crédit près de Lycéus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycéus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant, notre Phrygien se maria; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycéus. Lycéus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, il le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crût à l'avenir rendre Lycéus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et par le même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycéus ayant lu les lettres, et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux de-

meura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire tout ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres, bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé des ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope: J'ai des cauales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement qu'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des en-

fants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, répartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre.

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois ; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo rassembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage ? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoin, tous tant que vous êtes. Il est vrai, répartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope ; celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans lui faire promettre, sur les autels, qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé ¹. Tout ce qu'Ésope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à venir la voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un

¹ Visconti remarque que plusieurs faits racontés par Planude sont confirmés par les anciens. Ainsi, dit ce savant antiquaire, l'anecdote d'un vase sacré caché par les habitants de Delphes dans les malles du fabuliste aurait pu paraître volée dans les livres saints, et transportée par Planude dans la vie d'Ésope. Cependant nous retrouvons ce même fait dans les fragments d'Hérodote, auteur contemporain de Platon (*De politijs*, c. xxii).

oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que vous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, lequel, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.



Λ

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Ésope est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes ⁽¹⁾.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des cieux ⁽²⁾,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures :
Et si de t'agréer ⁽³⁾ je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

(1) « Notre sagesse apprend des bêtes les plus utiles enseignements aux plus grandes et plus nécessaires parties de la vie. » MONTAIGNE.

(2) Louis XIV. — Le Dauphin est ici le même personnage que celui auquel est adressée l'Épître dédicatoire.

(3) Dans le sens d'être agréable.





FABLES DE LA FONTAINE

LIVRE PREMIER.

I. — *La Cigale et la Fourmi* (1).

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau (2).
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous païrai, lui dit-elle,
Avant l'ôût, foi d'animal,
Intérêt et principal.

(1) *Fabula Æsopica*, edit. Furia ; Lipsiæ, 1810, in-8°, fab. 198. *Formicæ et Cicada*. — *Fabula variorum auctorum*, Neveleti ; Francof., 1660, in-12. — *Æsopi fabulæ*, 134. *Cicada et Formicæ*.

(2) La Fontaine, ordinairement très-exact pour tout ce qui touche aux mœurs des animaux, se trompe ici. La cigale ne mange point d'insectes, elle suce la sève des arbres et des arbrisseaux, dans ses trois états de larve, de nymphe et d'insecte parfait.

La fourmi n'est pas prêteuse :
 C'est là son moindre défaut.
 Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse. —
 Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaise. —
 Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
 Eh bien, dansez maintenant ⁽¹⁾.

(1) Le sujet de cette fable a été traité en six vers, par Baïf; les voici :

Tout l'esté chanta la cigale
 Et l'hyver elle eut la faim vale ;
 Demande à manger au fourmi :
 Que fais-tu tout l'esté ? Je chante.
 Il est hyver ; dance, faincante !
 Appren des bestes, mon ami.

II. — *Le Corbeau et le Renard* ⁽²⁾.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage ⁽³⁾.
 Maître renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé ! bonjour, monsieur du corbeau.
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;

(2) Phædri *fabulæ Æsopica*, I, 13, *Vulpes et Corvus*. — Æsop., 216. 208, *Corvus et Vulpes*.

(3) On trouve dans notre ancienne littérature de nombreuses versions de cette fable. Voici le début de l'une d'elles :

Sire Tiercelin le corbeau
 Qui cuide estre avenant et beau
 Tenoit en son bec un fromage,

Le Roman du renart en contient aussi une variante.

Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

III. — *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf* (1).

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur ;
 Disant : Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
 Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? (2).
 Vous n'en approchez point. La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;

(1) Phædr., 1, 24, *Rana rupta et Bos*. — Horat., lib. II, sat. III. — Corrozet. fab. 21.

(2) Sauf quelques légères modifications, cette fable, en ce qui touche le dialogue, est fidèlement imitée d'Horace ; voici les vers du poëte latin :

Absentis ranae pullis vituli pede pressis,
 Unus ubi effugit, matri denarrat, ut ingens
 Bellua cognata e'iserit. Illa rogare
 Quanta ne ? num tandem, se inflans, sic magna fuisset ?
 Major dimidio ; num tanto ? quum magis atque
 Se magis inflaret, non, si te ruperis, inquit,
 Par eris.

Tout petit prince a des ambassadeurs ;
 Tout marquis veut avoir des pages.

IV. — *Les deux Mulets* (1).

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
 L'autre portant l'argent de la gabelle.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
 N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé,
 Et faisait sonner sa sonnette (2) ;

Quand l'ennemi se présentant,
 Comme il en voulait à l'argent,

Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
 Le saisit au frein, et l'arrête ?

Le mulet, en se défendant,

Se sent percé de coups ; il gémit, il soupire.

Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?

Ce mulet qui me suit du danger se retire ;

Et moi, j'y tombe, et je péris !

Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :

Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,

Tu ne serais pas si malade.

(1) Phædr., III, 7 : *Muli duo et Latrones.*

(2) Clarum jactant tintinnabulum. Phèdre.

V. — *Le Loup et le Chien* (3).

Un loup n'avait que les os et la peau,

Tant les chiens faisaient bonne garde.

(3) Phædr., III, 7 : *Canis et Lupus.*

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli ⁽¹⁾, qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers,

Sire loup l'eût fait volontiers :

Mais il fallait livrer bataille ;

Et le matin était de taille

A se défendre hardiment.

Le loup donc l'aborde humblement,

Entre en propos, et lui fait compliment

Sur son embonpoint, qu'il admire.

Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,

D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

Quittez les bois, vous ferez bien :

Vos pareils y sont misérables,

Cancres, hères, et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim.

Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !

Tout à la pointe de l'épée !

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.

Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?

Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens

Portants ⁽²⁾ bâtons, et mendiants :

Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;

Moyennant quoi votre salaire

Sera force reliefs ⁽³⁾ de toutes les façons,

Os de poulets, os de pigeons ;

Sans parler de mainte caresse.

Le loup déjà se forge une félicité

(1) On a donné à ce mot *poli* la signification de *luisant de graisse* ; cette interprétation manque d'exactitude. Un animal a beau être gras, sa graisse ne juit jamais à travers sa peau. Mais, malgré les commentaires, le mot de La Fontaine n'en reste pas moins très-juste, et tout à fait technique, attendu que l'un des signes de la bonne santé chez les chevaux, par exemple, et surtout chez les chiens, c'est le *poli* de la peau, ainsi que la douceur et le moelleux des poils.

(2) VAR. *portant*, dans les éditions modernes.

(3) Restes de repas.

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.

Qu'est-celà ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de chose.

— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause. —

Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —

Il importe si bien que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

VI. *La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec*

Le Lion (1).

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis (2),

Avec un fier lion, seigneur du voisinage,

Firent société, dit-on, au temps jadis,

Et mirent en commun le gain et le dommage.

Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.

Vers ses associés aussitôt elle envoie.

Eux venus, le lion par ses ongles compta,

(1) Phædr., I, 5, *Vacca, Capella, Ov'is et Leo*.

(2) Cette association entre des animaux d'instincts si différents a été l'objet de plusieurs critiques ; mais La Fontaine n'en est point responsable, la donnée première appartenant à Ésope. La même fable se retrouve dans le roman du Renart, mais avec des modifications notables. Ce n'est ni la génisse, ni la chèvre, ni la brebis qui dans le vieux roman s'associent avec le lion, mais le loup et le renard. L'association est plus logique ; c'est celle de la force et de la ruse. Il s'agit de partager un taureau, une vache et un veau. Le loup propose de donner le taureau au lion, le veau au renard, et quant à lui, il s'adjuge la vache. Le lion, pour toute réponse, lui applique un coup de griffe, puis il charge le renard du partage. Celui-ci donne le taureau au lion, la vache à la lionne, et le veau à son fils. Le lion, très-satisfait, lui demande comment il a appris à faire si bien les partages. Le renard, alors, lui répond en lui montrant le loup qui, la tête déchirée du coup de griffe, avait la peau pendante : « Mon maître est celui que vous voyez avec son aumusse rouge. » — Cette fois, il faut en convenir, le fabuliste a été vaincu par le trouvère.

Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
 Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
 Prit pour lui la première en qualité de sire.
 Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
 C'est que je m'appelle lion ;
 A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde, par droit, me doit échoir encor :
 Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
 Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
 Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
 Je l'étranglerai tout d'abord.

VII. — *La Besace* (1).

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
 S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
 Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
 Il peut le déclarer sans peur,
 Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
 Voyez ces animaux, faites comparaison
 De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
 N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
 Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
 Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
 Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
 L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
 Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;
 Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
 Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
 Que c'était une masse informe et sans beauté.

(1) Avienus, 14 : *Simia et Jupiter*. — Phædr., IV, 10 sive 9 : *Peræ Jovis*, sive *De vitiiis hominum*.

L'éléphant étant écouté,
 Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
 Il jugea qu'à son appétit
 Dame baleine était trop grosse.
 Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
 Se croyant, pour elle, un colosse.
 Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
 Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
 Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
 Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
 Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
 Le fabricant souverain
 Nous créa besaciers tous de même manière,
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

VIII. — *L'Hirondelle et les petits oiseaux* (1).

Une hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.
 Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
 Et, devant qu'ils fussent éclos,
 Les annonçait aux matelots.
 Il arriva qu'au temps que la chanvre (2) se sème,
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
 Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
 Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,

(1) Anonymi Neveleti, 20 : *De hirundine et avidus*. — Fab. Æsop., 327, 290 : *Hirundo et Aves*.

(2) *Chanvre* s'employait autrefois au féminin comme au masculin ; il est encore féminin dans quelques provinces.

Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain ; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.

Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.

Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.

La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.

Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état

De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes :
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
 C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.

Les oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
 Ouvrait la bouche seulement.

Il en prit aux uns comme aux autres :
 Maint oisillon se vit esclave retenu.
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

IX. — *Le Rat de ville et le Rat des champs* (1).

Autrefois le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis :
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
 Rien ne manquait au festin :
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
 Ils entendirent du bruit :

(1) Horat., lib. II, sat. VI, v. 80. — Aphton., 26, *fabula Murium, admonens diligendam esse mediocritatem*. — Anonymi Neveleti, 12, *De mure urbano et rustico*. — Æsop., 121, *Mus rusticus et Mus domesticus*. Cette fable a aussi été très-heureusement reproduite par Andrieux.

Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôl.

C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

X. — *Le Loup et l'Agneau* (1).

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure (2).

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté

(1) Phæd., I, 1, *Lupus et Agnus*. — Anonymi Neveleti, fab. 2, *De lupo et agno*. — Æsop., 101, *Lupus et Agnus*.

(2) Cette fable rappelle l'apologue de l'*Épervier* et du *Rosignol*, dans le poème d'Hésiode, *Les travaux et les jours*. La moralité de cet apologue d'Hésiode se réduit à cette maxime que le plus faible doit céder au plus fort et ne pas l'irriter par une résistance inutile. — Voir la fable XVIII du liv. IX.

Ne se mette pas en colère ;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que, par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
 Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge.
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange
 Sans autre forme de procès (!).

(!) Nous croyons faire plaisir au lecteur en rappelant, à propos de la fable ci-dessus, l'anecdote suivante, consignée dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. « L'empereur a rencontré le petit Tristan, fils aîné de M. de Montholon, qui n'a guère que sept ans... Il l'a fait approcher entre ses deux jambes et a voulu lui faire réciter quelques fables, dont le pauvre enfant sur dix mots n'en comprenait pas deux. L'empereur riait beaucoup, condamnait qu'on donnât La Fontaine aux enfants qui ne pouvaient l'entendre, et s'est mis à expliquer ces fables à Tristan, à vouloir les lui rendre sensibles. Et rien de plus curieux que ses développements, leur simplicité, leur justesse, leur logique. ... L'empereur trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'ironie dans cette fable le *Loup et l'Agneau*, pour être à la portée des enfants ; elle péchait d'ailleurs dans son principe et dans sa morale, et c'était la première fois qu'il s'en sentait frappé. Il était faux que la raison du plus fort fût toujours la meilleure ; et si cela arrivait en effet, c'était là le mal, disait-il, l'abus qu'il s'agissait de condamner. Le loup donc eut dû s'étrangler en croquant l'agneau. »

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

XI. — *L'Homme et son Image.*

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux (2)
 Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.
 Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
 Vivant plus que content dans son erreur profonde.
 Afin de le guérir, le sort officieux
 Présentait partout à ses yeux
 Les conseillers muets dont se servent nos dames (3) :
 Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
 Miroirs aux poches des galants,
 Miroirs aux ceintures des femmes.
 Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
 Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
 N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
 Mais un canal, formé par une source pure,
 Se trouve en ces lieux écartés :
 Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
 Pensent apercevoir une chimère vaine.
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
 Mais quoi ! le canal est si beau,
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
 On voit bien où je veux venir (4) ;
 Je parle à tous ; et cette erreur extrême

(1) François, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613, et mourut en 1680. Il était l'ami et le protecteur de La Fontaine, qui lui a encore dédié la fable xvi du liv. X.

(2) Quin sine rivali, teque et tua, solus amares.

НОЛАСК.

(3) Les miroirs. — Ch. Nodier dit avec raison que c'est là une périphrase empruntée au vocabulaire des *Précieuses*.

(4) Chamfort dit que, pour sa part, il ne le voit pas trop. Ch. Nodier est aussi de l'avis de Chamfort.

Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
 Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :
 Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
 Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
 Et quant au canal, c'est celui
 Que chacun sait, le Livre des Maximes ⁽¹⁾.

(1) Le *Livre des Maximes* parut pour la première fois en 1665, et avait eu deux éditions lorsque La Fontaine publia cette fable en 1668.

XII. — *Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon
 à plusieurs queues.*

Un envoyé du Grand Seigneur
 Préférait, dit l'histoire, un jour, chez l'empereur,
 Les forces de son maître à celles de l'empire.
 Un Allemand se mit à dire :
 Notre prince a des dépendants
 Qui, de leur chef, sont si puissants
 Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
 Le chiaoux ⁽²⁾, homme de sens,
 Lui dit : Je sais par renommée
 Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
 Et cela me fait souvenir
 D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
 J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
 Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
 Mon sang commence à se glacer ;
 Et je crois qu'à moins on s'effraie.
 Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
 Jamais le corps de l'animal
 Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.

(2) Corruption du mot *tchaouch*. Espèce de messenger d'État, qui porte les ordres du Grand Seigneur, ou introduit en sa présence les ambassadeurs.

Je rêvais à cette aventure
 Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
 Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
 Me voilà saisi derechef
 D'étonnement et d'épouvante.
 Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi.
 Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.
 Je soutiens qu'il en est ainsi
 De votre empereur et du nôtre.

XIII. — *Les Voleurs et l'Âne* ⁽¹⁾.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient:
 L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
 Tandis que coups de poing trottaient,
 Et que nos champions songeaient à se défendre,
 Arrive un troisième larron
 Qui saisit maître aliboron ⁽²⁾.
 L'âne, c'est quelquefois une pauvre province:
 Les voleurs sont tel et tel prince,
 Comme le Transylvain, le Turc, et le Hongrois.
 Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois:
 Il est assez de cette marchandise.
 De nul d'eux n'est souvent la province conquise:
 Un quart ⁽³⁾ voleur survient, qui les accorde net
 En se saisissant du baudet.

(1) *Æsop*, 96, *Leo, Ursus et Vulpes*; 39, *Leo et Ursus*.

(2) Ce nom sous lequel l'âne est souvent désigné dans les vieux écrivains, a embarrassé plus d'un commentateur. Suivant les uns, un avocat aura, dans une plaidoirie, donné au mot *alibi*, un génitif pluriel *aliborum*; et ce barbarisme, légèrement modifié dans sa désinence, sera devenu synonyme d'ignorant. Suivant d'autres, aliboron, veut dire fou, et vient de *ad eileborum*, c'est-à-dire homme qu'il faut envoyer prendre de l'ellébore. Rabelais, à qui La Fontaine l'a emprunté, l'avait lui-même pris dans un *Mystère de la Passion*.

(3) Pour un quatrième voleur.

XIV. — *Simonide préservé par les dieux* (1).

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :

Les dieux, sa maîtresse, et son roi.

Malherbe le disait : j'y souscris, quant à moi ;

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatouille et gagne les esprits :

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris

L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus.

Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;

Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :

Matière infertile et petite.

Le poète d'abord parla de son héros.

Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,

Il se jette à côté, se met sur le propos

De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire

Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;

Élève leurs combats, spécifiant les lieux

Où ces frères s'étaient signalés davantage :

Enfin l'éloge de ces dieux

Faisait les deux tiers de l'ouvrage.

L'athlète avait promis d'en payer un talent :

Mais, quand il le vit, le galant

N'en donna que le tiers ; et dit, fort franchement,

Que Castor et Pollux acquittassent le reste.

Faites-vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant :

Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie :

Les conviés sont gens choisis,

(1) Phædr., IV, 25 sive 24, *Simonides a diis servatus.*

Mes parents, mes meilleurs amis ;

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promet. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.

Il vient : l'on festine, l'on mange.

Chacun étant en belle humeur,

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.

Il sort de table ; et la cohorte

N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.

Tous deux lui rendent grâce ; et pour prix de ses vers,

Ils l'avertissent qu'il déloge,

Et que cette maison va tomber à l'envers.

La prédiction en fut vraie.

Un pilier manque ; et le plafond,

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,

Tombe sur le festin, brise plats et flacons,

N'en fait pas moins aux échansons.

Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète

La vengeance due au poète,

Une poutre cassa les jambes à l'athlète,

Et renvoya les conviés

Pour la plupart estropiés.

La renommée eut soin de publier l'affaire :

Chacun cria, Miracle ! On doubla le salaire

Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.

Il n'était fils de bonne mère

Qui, les payant à qui mieux mieux,

Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.

Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce :
 Jadis l'Olympe et le Parnasse
 Étaient frères et bons amis.

XV. — *La Mort et le Malheureux* (1).

Un malheureux appelait tous les jours
 La Mort à son secours.

O Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle!
 Viens vite, viens finir ma fortune cruelle!
 La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
 Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
 Que vois-je? cria-t-il: ôtez-moi cet objet!

Qu'il est hideux! que sa rencontre
 Me cause d'horreur et d'effroi!

N'approche pas, ô Mort! ô Mort! retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;

Il a dit quelque part (2): Qu'on me rende impotent,

(1) Ésope, *Senex et Mors*. Boileau et J. B. Rousseau ont aussi traité ce sujet. D'Alembert, dans l'*Histoire des membres de l'Académie française*, et Marmontel, dans les *Éléments de littérature*, ont fait des trois morceaux une comparaison critique. Voici la fable de Boileau :

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
 Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
 Marchait en haletant de peine et de détresse.
 Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau
 Plutôt que de s'en voir accabler de nouveau,
 Il souhaite la mort, et cent fois il l'appelle.
 La mort vient à la fin. Que veux-tu? cria-t-elle.
 Qui? moi? dit-il, alors prompt à se corriger;
 Que tu m'aides à me charger.

BOILEAU.

Quelle différence! et comme La Fontaine est bien vengé de la sévérité de Boileau à son égard!

(2) Dans ces vers cités par Sénèque :

Debilem facito manu,
 Debilem pede, coxa;

Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
 Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
 Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

Tuber adstrue gibberum;
 Lubricos quate dentes;
 Vita dum superest, bene est.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens: ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

(Note de La Fontaine.)

Quelques critiques nous paraissent s'être mépris sur le sens que La Fontaine donne au mot *beau*, dans l'appréciation qu'il fait du passage de Mécène, imité dans la fable ci-dessus. Nous ne croyons pas pour notre part que La Fontaine admire ici Mécène sous le rapport moral, car en vérité il n'y aurait pas de quoi, nous pensons seulement qu'il trouve le passage de Mécène *beau*, en ce sens qu'il est très-juste appliqué à l'espèce humaine, où les individus qui ont peur de mourir sont en très-grande majorité. Ce n'est pas l'homme qui a écrit sur la mort du Sage cet admirable vers qui est dans tous les esprits, qui aurait pu donner son approbation philosophique à un mot consacré à la lâcheté. Seulement, ce mot constate un fait irrécusable, présenté sous une forme pittoresque. Voilà pour notre poète ce qui est *beau et à propos*.

XVI. — *La Mort et le Bûcheron* (1).

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère (2).

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

(1) *Æsop.*, 50, 20, 146, *Senex et Mors*. — Corrozet, fable 80, *Un vieillard appelant la Mort*. — Guichardin, *Heures de récréations*, trad. de Belleforest, 1605; Anvers, in-12, p. 190.

(2) Il y a dans cet hémistiche une certaine obscurité. La Fontaine a-t-il voulu dire « tu ne perdras rien à me laisser vivre, car tu ne tarderas guère à revenir (sous-entendu), » ou bien « si tu m'aides, tu auras bientôt fait de recharger mon bois, c'est peu de chose que je te demande. » Les avis sont partagés entre ces deux sens.

XVII. — *L'Homme entre deux âges, et ses deux
Maîtresses* ⁽¹⁾.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant

De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant ;
Bien adresser n'est pas petite affaire.

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois tétonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille, à tous moments, de sa part emportait

Un peu du poil noir qui restait,

Afin que son amant en fût plus à sa guise.

La jeune saccageait les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant, que notre tête grise

Demeura sans cheveux, et se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,

Qui m'avez si bien tondu.

J'ai plus gagné que perdu ;

Car d'hymen point de nouvelles.

(1) Phædr., II, 2; — Æsop., 199, 165, *Homo semicanus et Amasia ejus*;
— Saint-Vincent Ferrier, Sermon. 3, *De luxuria*, cité dans Guillaume, *Recherches*, etc., p. 9-12.

Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
 Je vécusse, et non à la mienne.
 Il n'est tête chauve qui tienne :
 Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

XVIII. — *Le Renard et la Cigogne* (1).

Compère le renard se mit un jour en frais,
 Et retint à dîner commère la cigogne.
 Le régal fut petit, et sans beaucoup d'appêts :
 Le galant, pour toute besogne,
 Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
 La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la cigogne le prie.
 Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie.
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la cigogne son hôtesse ;
 Loua très-fort sa politesse ;
 Trouva le diner cuit à point :
 Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

(1) Phædr., I, 26, *Vulpes et Ciconia*.

Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

XIX. — *L'Enfant et le Maître d'école* (1).

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.

Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.

S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,

Par cet endroit passe un maître d'école ;

L'enfant lui crie : Au secours ! je péris !

Le magister, se tournant à ses cris,

D'un ton fort grave à contre-temps s'avise

De le tancer : Ah ! le petit babouin !

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !

Et puis prenez de tels fripons le soin !

Que les parents sont malheureux, qu'il faille

Toujours veiller à semblable canaille !

Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !

Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.

Tout babillard, tout censeur, tout pédant,

Se peut connaître au discours que j'avance.

Chacun des trois fait un peuple fort grand :

Le Créateur en a béni l'engeance.

En toute affaire, ils ne font que songer

(1) Lokman, 25, *L'Enfant*. — Rabelais, liv. I, 42.

Au moyen d'exercer leur langue.
 Eh! mon ami, tire-moi de danger :
 Tu feras après ta harangue.

XX. — *Le Coq et la Perle* (1)

Un jour un coq détourna
 Une perle, qu'il donna
 Au beau premier lapidaire.
 Je la crois fine, dit-il ;
 Mais le moindre grain de mil
 Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
 D'un manuscrit, qu'il porta
 Chez son voisin le libraire.
 Je crois, dit-il, qu'il est bon
 Mais le moindre ducaton
 Serait bien mieux mon affaire.

(1) Phædr., III, 4, *Pullus ad Margaritam*. — Anonymi Neveleti, I, *De Gallo et Jaspide*.

XXI. — *Les Frelons et les Mouches à miel* (1).

A l'œuvre on connaît l'artisan (2).

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
 Des frelons les réclamèrent ;
 Des abeilles s'opposant,
 Devant certaine guêpe on traduisit la cause.

(1) Phædr., III, 13, *Apes et Fuci, Vespa judice*.

(2) Opus artificem probat.

On connaît au fait que vaut l'homme.

PHÈDRE.

BAÏF.

Il était malaisé de décider la chose :
 Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
 Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
 De couleur fort tannée, et tels que des abeilles,
 Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
 Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
 Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
 Entendit une fourmilière.

Le point n'en peut être éclairci.

De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
 Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours (1) ?

Sans tant de contredits et d'interlocutoires,

Et de fatras, et de grimoires,

Travaillons, les frelons et nous.

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
 Des cellules si bien bâties.

Le refus des frelons fit voir

Que cet art passait leur savoir ;

Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties (2).

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
 Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !

(1) Selon toute apparence La Fontaine s'est ici souvenu de ce passage de Rabelais : « Un procès à sa naissance première me semble informe et imparfait. Comme un ours naissant n'a pieds, ni mains, peau, poil, ni tête ; ce n'est qu'une pièce de chair rude et informe ; l'ourse, à force de lécher, la met en perfection des membres. Semblablement, les sergents, huissiers, chicaneurs, procureurs, juges, suçant bien fort et continuellement les bourses des parties, engendrent à leurs procès tête, pieds, griffes, bec, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles, humeurs. Ainsi rendent le procès parfait, galant et bien formé.

(2) A la partie adverse,

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code
 Il ne faudrait point tant de frais ;
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
 On nous mine par des longueurs ;
 On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
 Les écailles pour les plaideurs (1).

(1) Voyez ci-après livre IX, fable IX.

XXII. — *Le Chêne et le Roseau* (1).

Le chêne un jour dit au roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir :
 Je vous défendrais de l'orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

(1) Avienus, fab. 16. *Quercus et Arundo*. — *Æsop.*, 59, 143, *Arundo et Oliva*. Consultez *Fabula æsopica*, données par Rochefort, dans les *Notices des manuscrits*, t. II, p. 223 : *Les Roseaux et les Cyprès*.

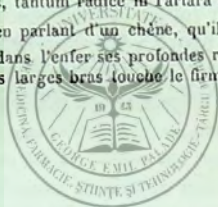
Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (1).

(1) Virgile a dit :

Quæ quantum vertice ad auras
 Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.

Racan a dit aussi, en parlant d'un chêne, qu'il :

Attache dans l'enfer ses profondes racines,
 Et de ses larges bras touche le firmament.



LIVRE SECOND.

I. — *Contre ceux qui ont le goût difficile* (1).

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
 Les dons qu'à ses amants cette Muse a promis,
 Je les consacrerai aux mensonges d'Ésope :
 Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
 Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
 Que de savoir orner toutes ces fictions.
 On peut donner du lustre à leurs inventions :
 On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
 J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau ;
 J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.
 Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?
 Vraiment, me diront nos critiques,
 Vous parlez magnifiquement
 De cinq ou six contes d'enfant.
 Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,
 Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens ,
 Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
 Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
 Par mille assauts, par cent batailles,
 N'avaient pu mettre à bout cette fière cité :
 Quand un cheval de bois par Minerve inventé,
 D'un rare et nouvel artifice,
 Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,

(1) Phædr., IV. 7, *Phædrus*.

Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
 Que ce colosse monstrueux
 Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
 Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie
 Stratagème inouï, qui des fabricateurs

Paya la constance et la peine...

C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs
 La période est longue, il faut reprendre haleine ;

Et puis, votre cheval de bois,

Vos héros avec leurs phalanges,

Ce sont des contes plus étranges

Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :
 De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
 Eh bien, baissions d'un ton. La jalouse Amarylle
 Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins
 N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.

Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;

Il entend la bergère adressant ces paroles

Au doux zéphyr, et le priant

De les porter à son amant...

Je vous arrête à cette rime,

Dira mon censeur à l'instant ;

Je ne la tiens pas légitime,

Ni d'une assez grande vertu :

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.

Maudit censeur ! te tairas-tu ?

Ne saurais-je achever mon conte ?

C'est un dessein très-dangereux

Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :

Rien ne saurait les satisfaire.

II. — *Conseil tenu par les Rats* (1).

Un chat, nommé Rodilardus (2),
 Faisait de rats telle déconfiture,
 Que l'on n'en voyait presque plus,
 Tant il en avait mis dedans la sépulture.
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
 Ne trouvait à manger que le quart de son soûl ;
 Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
 Non pour un chat, mais pour un diable.
 Or, un jour qu'au haut et au loin,
 Le galant alla chercher femme,
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
 Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
 Sur la nécessité présente.
 Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
 Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
 De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre :
 Qu'il n'y savait que ce moyen.
 Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
 La difficulté fut d'attacher le grelot.
 L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;
 L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
 Voire (3) chapitres de chanoines.

(1) Absternius, 195, *De Muribus tintinnabulum Feli appendere volentibus.*
 — Faerui *Fabulae*, 1697, in-12, liv. IV, fab. 4. *Mures.*

(2) Rodilard, rongeur de lard, mot forgé par Rabelais.

(3) Même.

Ne faut-il que délibérer ?
 La cour en conseillers foisonne :
 Est-il besoin d'exécuter ?
 L'on ne rencontre plus personne.

III. — *Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe* (1).

Un loup disait que l'on l'avait volé :
 Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
 Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
 Devant le singe il fut plaidé
 Non point par avocats, mais par chaque partie.
 Thémis n'avait point travaillé,
 De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
 Le magistrat suait en son lit de justice.
 Après qu'on eut bien contesté,
 Répliqué, crié, tempêté,
 Le juge, instruit de leur malice,
 Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis ;
 Et tous deux vous paierez l'amende :
 Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
 Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.
 Le juge prétendait qu'à tort et à travers
 On ne saurait manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étaient une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre : et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

(1) Phædr., I, 10, *Lupus et Vulpes, judice Simio.*

IV. — *Les deux Taureaux et une Grenouille* (1).

Deux taureaux combattaient à qui posséderait

Une génisse avec l'empire.

Une grenouille en soupirait.

Qu'avez-vous ? se mit à lui dire

Quelqu'un du peuple croassant (2).

Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,

Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,

Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?

Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,

Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ,

Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,

Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse

Du combat qu'a causé madame la génisse.

Cette crainte était de bon sens.

L'un des taureaux en leur demeure

S'alla cacher, à leurs dépens :

Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps

Les petits ont pâti des sottises des grands (3).

(1) Phædr., I, 30, *Ranæ et Tauri*.

(2) On lit tantôt *croassant*, tantôt *coassant*. Ch. Nodier veut *croassant*, et c'est ainsi que portent les éditions données par La Fontaine, attendu, dit le commentateur, que la distinction entre les deux mots n'a jamais été faite du temps de La Fontaine. M. Walckenaer, de son côté, s'appuie sur le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, pour prouver que cette distinction est très-ancienne dans notre langue ; *croassant*, dit-il, est une faute qui doit être rejetée sur le compte de l'imprimeur. Nous avons pensé que le plus simple était de nous en rapporter au texte de La Fontaine.

(3) Horace a dit :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

V. — *La Chauve-Souris et les deux Belettes* (1).

Une chauve-souris donna tête baissée
 Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,
 L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
 Pour la dévorer accourut.
 Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
 Après que votre race a tâché de me nuire !
 N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
 Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.
 Pardonnez-moi, dit la pauvette,
 Ce n'est pas ma profession.
 Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
 Grâce à l'auteur de l'univers,
 Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
 Vive la gent qui fend les airs !
 Sa raison plut, et sembla bonne.
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre étourdie
 Aveuglément se va fourrer
 Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
 La voilà derechef en danger de sa vie.
 La dame du logis avec son long museau
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage.
 Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
 Je suis souris, vivent les rats !
 Jupiter confonde les chats !
 Par cette adroite repartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

(1) *Æsop.*, 125, 109, *Vespertilio et Mustela*.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue (1).

Le sage dit, selon les gens :
Vive le roi ! Vive la ligue !

(1) *Faire la figue*, se moquer. Cette expression remonte au XIII^e siècle.

VI. — *L'oiseau blessé d'une flèche* (1).

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur ?

Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japhet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(1) *Æsop.*, 218, *Sagittarius et Aquila*; 133, *Aquila*.

VII. — *La Lice et sa Compagne* (1).

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine ;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.

(1) *Phædr.*, I, 19, *Canis parturiens*.

Pour faire court, elle l'obtient.

Ce second terme échu, l'autre lui redemande

Sa maison, sa chambre, son lit.

La lice cette fois montre les dents, et dit :

Je suis prête à sortir avec toute ma bande,

Si vous pouvez nous mettre hors.

Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête

Il faut que l'on en vienne aux coups ;

Il faut plaider ; il faut combattre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous,

Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. — *L'Aigle et l'Escarbot* ⁽¹⁾.

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,

Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.

Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte

Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.

L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,

L'escarbot intercède, et dit :

Princesse des oiseaux ⁽²⁾, il vous est fort facile

D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :

Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;

Et puisque Jean lapin vous demande la vie,

Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin, c'est mon compère.

(1) *Fie d'Esopé*, p. 79 de l'édition de Nevelet ; et *Esop.*, fab. 223, 2, *Aquila et Scarabæus*.

(2) Aigle est du féminin dans toute cette fable, il le fallait ; La Fontaine parle d'une mère.

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
 Choque de l'aile l'escarbot,
 L'étourdit, l'oblige à se faire,
 Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
 Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
 Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
 Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
 Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,
 Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
 Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd
 Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
 L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
 L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
 La mort de Jean lapin derechef est vengée.
 Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
 N'en dort de plus de six mois.

L'oiseau qui porte Ganymède
 Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
 Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
 Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,
 Jupiter se verra contraint de les défendre :

Hardi qui les irait là prendre.
 Aussi ne les y prit-on pas
 Leur ennemi changea de note,
 Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
 Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.

Quand l'aigle sut l'inadvertance,
 Elle menaça Jupiter
 D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ;
 De quitter toute dépendance,
 Avec mainte autre extravagance.
 Le pauvre Jupiter se tut :

Devant son tribunal l'escarbot comparut,
 Fit sa plainte, et conta l'affaire.
 On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.

Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
 Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
 De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
 En une autre saison, quand la race escarbote
 Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
 Se cache, et ne voit point le jour (1).

(1) La moralité de cette fable n'est point déduite, mais elle se devine, et, comme dans beaucoup d'autres fables de notre poëte, elle va droit à l'adresse de ceux qui abusent de leur force contre les faibles, et montre, ainsi que la suivante, que les faibles peuvent toujours se venger.

IX. — *Le Lion et le Moucheron* (1).

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre (2) !
 C'est en ces mots que le lion
 Parlait un jour au moucheron.
 L'autre lui déclara la guerre :
 Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
 Me fasse peur ni me soucie (3) ?
 Un bœuf est plus puissant que toi ;
 Je le mène à ma fantaisie.
 A peine il achevait ces mots,
 Que lui-même il sonna la charge,
 Fut le trompette et le héros.
 Dans l'abord il se met au large ;
 Puis prend son temps, fond sur le cou
 Du lion, qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;

(1) *Æsop.* 259, 149, *Culex et Leo.*

(2) Malherbe a dit, en parlant du maréchal d'Ancre :
 Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,
 Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre.
 La Fontaine s'est évidemment souvenu du premier de ces vers.

(3) *Me soucie* : me cause le moindre embarras.

Et cette alarme universelle
 Est l'ouvrage d'un moucheron.
 Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ;
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.
 La rage alors se trouve à son faite montée.
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux lion se déchire lui-même
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
 Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
 L'insecte du combat se retire avec gloire :
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée ;
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire.

X. — *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel* (1).

Un ânier, son sceptre à la main,
 Menait, en empereur romain,
 Deux coursiers à longues oreilles.
 L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
 Et l'autre, se faisant prier,

(1) *Æsop.*, édit. Nevelet, 258, *Asinus sale onustus*. Gabr., *Fabulæ*, édit. Nevelet, fab. 35, *De Asino et sale et spongiis*.

Portait, comme on dit, les bouteilles ⁽¹⁾ :
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
 Par monts, par vaux, et par chemins,
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés se trouvèrent.

L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa :
 Car, au bout de quelques nagées,
 Tout son sel se fondit si bien,
 Que le baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.

Camarade épongieux prit exemple sur lui,
 Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
 Lui, le conducteur, et l'éponge.

Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
 Firent à l'éponge raison,
 Celle-ci devint si pesante,
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord,

Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
 L'ânier l'embrassait, dans l'attente
 D'une prompte et certaine mort.

Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
 Agir chacun de même sorte.
 J'en voulais venir à ce point.

(1) Marchait lentement. Expression proverbiale.

XI. — *Le Lion et le Rat* (1).

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi (2).

De cette vérité deux fables feront foi ;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il avint qu'au sortir des forêts

Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage (3).

Le sujet de cette fable a aussi été traité par Marot.

Dans la fable de Marot le rat *ne peut sortir d'un lien*, parce qu'il avait mangé trop de lard. Le lion, à force d'ongles et de dents, parvient à *rompre la ratière*,

Dont maistre rat eschappe vistement :

Puis meit à terre un genouil gentement,

(1) *Æsop.*, 98, 221, *Leo et Mus*. — Marot, *Épître* XI.

(2) Dans la fable *L'Aigle et l'Escarbot*, ainsi que dans *Le Lion et le Moucheron*, le fabuliste, nous l'avons déjà remarqué, menace la force des vengeances de la faiblesse. Ici, au contraire, il montre quels services la faiblesse peut rendre à la force, quand celle-ci a été généreuse envers elle. La Fontaine est, sans aucun doute, l'écrivain le plus démocrate de toute cette grande littérature classique, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi quelquefois courlisant très-empressé.

(3) *Nihil est quod longinquitas temporis efficere non possit*. CICERO, de *Divinatione*.

Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand'beste.

A quelque temps de là, le lion se trouve pris à son tour. Le rat, qui n'a point oublié le service rendu, vient payer la dette de la reconnaissance :

Sire lion (dit le filz de souris),
De ton propos (certes) je me soubzris :
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus trenchans qu'une scie :
Leur gaine c'est ma gencive et ma bouche :
Bien couperont la corde, qui te touche
De si tres pres : car j'y mettray bon ordre.
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vray est qu'il y songea
Assez longtemps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : nul plaisir en effect
Ne se perd point quelque part ou soit fait.

(Oeuvres complètes de Clément Marot. Paris, 1824, in-8°, tome 1^{er}, pages 340 et 341.)

XII. — *La Colombe et la Fourmi* (1).

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis (2) y tombe;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus

(1) *Æsop.*, 118, 41, *Formica et Columba*.

(2) L'S est ici une licence poétique nécessitée par la mesure du vers. Les licences de ce genre étaient très-autorisées par l'usage au siècle de Louis XIV.

Passé un certain croquant qui marchait les pieds nus :
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

XIII. — *L'Astrologue qui se laisse tomber dans
un puits* ⁽¹⁾.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant ⁽²⁾,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,

(1) *Æsop.*, 19, 169, *Astrologus*.

(2) On peut s'étonner aujourd'hui de voir La Fontaine attaquer avec cette magnificence de raison et de poésie, une croyance aussi absurde que la croyance à l'astrologie; c'est que de son temps cette prétendue science était encore fort à la mode, et la folie datait de loin. Sous les règnes de Henri III et de Henri IV, il n'était question à la cour que des prédictions des astrologues. L'habitude de consulter des devins, de faire tirer son horoscope, persista à travers tout le xvii^e siècle, et l'on sait qu'à la naissance de Louis XIV, on fit entrer l'astrologue Morin dans la chambre même de la reine mère pour tirer l'horoscope de l'héritier de la couronne. Cet horoscope, frappé sur des médailles d'or et d'argent, fut répandu par toute la France. Morin avait été souvent consulté par Mazarin et Richelieu sur leurs entreprises. Fénelon, comme La Fontaine, a attaqué ces absurdes rêveries; et l'on peut rapprocher de la fable ci-dessus, le dialogue entre la reine Marie de Médicis et le cardinal de Richelieu, sur la *Vanité de l'astrologie*, dans Fénelon, *OEuvres*. Paris, Lebel, 1820-24, in-8, t. xix, p. 411.

Il en est peu qui fort souvent
 Ne se plaisent d'entendre dire
 Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
 Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté
 Qu'est-ce, que le Hasard parmi l'antiquité,
 Et parmi nous, la Providence
 Or du hasard il n'est point de science :
 S'il en était, on aurait tort
 De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;
 Toutes choses très-incertaines.
 Quant aux volontés souveraines
 De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
 Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
 Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
 Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
 A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
 De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
 Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
 Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?
 Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
 C'est erreur, ou plutôt c'est crime, de le croire.
 Le firmament se meut, les astres font leur cours ;
 Le soleil nous luit tous les jours,
 Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
 Sans que nous en puissions autre chose inférer
 Que la nécessité de luire et d'éclairer,
 D'amener les saisons, de mûrir les semences,
 De verser sur les corps certaines influences.
 Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
 Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
 Charlatans, faiseurs d'horoscope,
 Quittez les cours des princes de l'Europe ;
 Emmenez avec vous les souffleurs (1) tout d'un temps :

(1) Les alchimistes.

Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.

Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent ⁽¹⁾ aux chimères,
Pendant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

(1) Pour *baillent*, comme on le voit dans les éditions premières, de *béer* ou *bayer*, regarder; on dit encore *bayer aux corneilles*.

XIV. — *Le Lièvre et les Grenouilles* ⁽¹⁾.

Un lièvre en son gîte songeait.

(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)

Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :

Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux

Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :

Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.

Voilà comme je vis : cette crainte maudite

M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts ⁽²⁾.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ⁽³⁾ ?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnait notre lièvre,

Et cependant faisait le guet.

Il était douteux, inquiet :

(1) *Æsop.*, 150, 89, et 57, *Lepores et Rana*.

(2) Ce détail est exact. Le lièvre dort, en effet, les yeux ouverts.

(3) La faiblesse est le seul défaut qu'on ne puisse corriger.

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
 Le mélancolique animal,
 En rêvant à cette matière,
 Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
 Pour s'enfuir devers sa tanière ⁽¹⁾.
 Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
 Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
 Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
 Et d'où me vient cette vaillance ?
 Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
 Je suis donc un foudre de guerre !
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi ⁽²⁾.

(1) Le lièvre n'a point de tanière, il n'a qu'un gîte à ciel ouvert.

(2) Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

BOILEAU.

XV. — *Le Coq et le Renard* ⁽¹⁾.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
 Un vieux coq adroit et matois.
 Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
 Nous ne sommes plus en querelle :
 Paix générale cette fois.
 Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse ;
 Ne me retarde point, de grâce ;
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

(1) *Æsop.*, 88, *Canis, Gallus et Vulpes* ; 56, *Canis et Gallus*. — Philibert Hégeon, fable 14, dans *La Colombière*, 1583, in-12, p. 54 verso. — Pulci, *Morgante maggiore*, c. ix, st. 20.

Les tiens et toi pouvez vaquer,
 Sans nulle crainte, à vos affaires;
 Nous vous y servirons en frères.
 Faites-en les feux ⁽¹⁾ dès ce soir,
 Et cependant viens recevoir
 Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
 Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix ;

Et ce m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,

Qui, je m'assure, sont courriers

Que pour ce sujet on envoie :

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.

Je descends ; nous pourrons nous entre-baiser tous.

Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire.

Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le galant aussitôt

Tire ses grègues ⁽²⁾, gagne au haut,

Mal content de son stratagème.

Et notre vieux coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur ;

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

(1) Faites des feux de joie, réjouissez-vous.

(2) Ses chausses.

XVI. — *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle* ⁽¹⁾.

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,

Un corbeau, témoin de l'affaire,

(1) Verdizotti, *Cento favole bellissime*, 1661, in-8, p. 163 ; fab. 67, *Aquila e'l Corvo*. — Corrozet, 69. — *Æsop.*, 3, *Aquila et Graculus* ; 207, *Graculus et Pastor*.

Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau,
 Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de sacrifice :
 On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
 Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
 Je ne sais qui fut ta nourrice ;
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
 Tu me serviras de pâture.
 Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
 La moutonnière ⁽¹⁾ créature
 Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
 Était d'une épaisseur extrême,
 Et mêlée à peu près de la même façon
 Que la barbe de Polyphème.
 Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite :
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
 Le donne à ses enfants pour servir d'amusette ⁽²⁾.
 Il faut se mesurer : la conséquence est nette :
 Mal prend aux volereaux ⁽³⁾ de faire les voleurs.
 L'exemple est un dangereux leurre :
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

(1) Mot créé par La Fontaine.

(2) Ce trait, qui n'est pas dans Ésope, a été emprunté à Corrozet, fable LXXIX :

Lors un pasteur, qui veid ceste folie,
 Accourt bien tost, puis le prend et le lie,
 Les esles coupe, et, sans aultre desbat,
 A ses enfants le baille pour esbat.

(3) Mot créé ou du moins introduit dans la langue classique par notre auteur.

XVII. — *Le Paon se plaignant à Junon* (1).

Le paon se plaignait à Junon.
 Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
 Que je me plains, que je murmure :
 Le chant dont vous m'avez fait don
 Déplaît à toute la nature ;
 Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
 Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
 Est lui seul l'honneur du printemps.
 Junon répondit en colère :
 Oiseau jaloux, et qui devrais te faire,
 Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
 Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
 Un arc-en-ciel nué (2) de cent sortes de soies ;
 Qui te panades (3), qui déploies
 Une si riche queue et qui semble à nos yeux
 La boutique d'un lapidaire ?
 Est-il quelque oiseau sous les cieux
 Plus que toi capable de plaire ?
 Tout animal n'a pas toutes propriétés.
 Nous vous avons donné diverses qualités :
 Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
 Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
 Le corbeau sert pour le présage ;
 La corneille avertit des malheurs à venir ;
 Tous sont contents de leur ramage.
 Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
 Je t'ôterai ton plumage.

(1) Phædr., III, 18, *Pavo ad Junonem*.

(2) Nuancé.

(3) Se panader a été fait du nom français du paon lui-même, comme se pananer, qui est l'emploi ordinaire, a été fait du nom latin.

XVIII. — *La Chatte métamorphosée en Femme* (1).

Un homme chérissait éperdument sa chatte ;
 Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
 Qui miaulait d'un ton fort doux :
 Il était plus fou que les fous.
 Cet homme donc, par prières, par larmes,
 Par sortilèges et par charmes,
 Fait tant qu'il obtient du destin
 Que sa chatte, en un beau matin,
 Devient femme ; et, le matin même,
 Maître sot en fait sa moitié.
 Le voilà fou d'amour extrême,
 De fou qu'il était d'amitié.
 Jamais la dame la plus belle
 Ne charma tant son favori
 Que fait cette épouse nouvelle
 Son hypocondre de mari.
 Il l'amadoué ; elle le flatte :
 Il n'y trouve plus rien de chatte ;
 Et, poussant l'erreur jusqu'au bouf,
 La croit femme en tout et partout :
 Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
 Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
 Aussitôt la femme est sur pieds.
 Elle manqua son aventure.
 Souris de revenir, femme d'être en posture :
 Pour cette fois elle accourut à point ;
 Car, ayant changé de figure,
 Les souris ne la craignaient point.
 Ce lui fut toujours une amorce :
 Tant le naturel a de force !

(1) *Æsop.*, 48, 172, *Felis et Venus*.

Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli ⁽¹⁾.

En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres ⁽²⁾.

(1) Quo semel est imbuta recens, servabit odorem testa diù.
(HORACE.)

(2) Chassez le naturel, il revient au galop.
(DESTOUCHES.)

XIX. — *Le Lion et l'Âne* chassants ⁽¹⁾.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer : il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;

(1) Phædr., 11, 1 (sive 2), *Juvencus*.—Æsop, 99, 150, *Leo et Prædator*.

L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;
 Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
 Où les attendait le lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
 Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.

Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
 Si je ne connaissais ta personne et ta race,
 J'en serais moi-même effrayé.

L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
 Encor qu'on le raillât avec juste raison :
 Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron
 Ce n'est pas là leur caractère.

XX. — *Testament expliqué par Ésope* (1)

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
 C'était l'oracle de la Grèce :
 Lui seul avait plus de sagesse

Que tout l'Aréopage. En voici pour essai
 Une histoire des plus gentilles,
 Et qui pourra plaire au lecteur (2).

Un certain homme avait trois filles,
 Toutes trois de contraire humeur :
 Une buveuse ; une coquette ;
 La troisième, avare parfaite.
 Cet homme, par son testament,
 Selon les lois municipales,

Leur laissa tout son bien par portions égales,

(1) Phædr., IV, 5. *Poeta.*

(2) La Fontaine, dit Ch. Nodier, ne pense plus ici à son précepte :
 Il ne faut jamais dire aux gens
 Écoutez un bon mot, oyez une merveille.

En donnant à leur mère tant,
 Payable quand chacune d'e'les
 Ne posséderait plus sa contingente part.

Le père mort, les trois femelles
 Courent au testament, sans attendre plus tard.

On le lit, on tâche d'entendre

La volonté du testateur ;

Mais en vain : car comment comprendre

Qu'aussitôt que chacune sœur

Ne possédera plus sa part héréditaire,

Il lui faudra payer sa mère ?

Ce n'est pas un fort bon moyen

Pour payer, que d'être sans bien.

Que voulait donc dire le père ?

L'affaire est consultée ; et tous les avocats.

Après avoir tourné le cas

En cent et cent mille manières,

Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,

Et conseillent aux héritières

De partager le bien sans songer au surplus.

Quant à la somme de la veuve,

Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve (1):

Il faut que chaque sœur se charge par traité

Du tiers, payable à volonté ;

Si mieux n'aime la mère en créer une rente,

Dès le décès du mort courante.

La chose ainsi réglée, on composa trois lots :

En l'un les maisons de boufeille,

Les buffets dressés sous la treille,

La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,

Les magasins de malvoisie,

Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,

L'attirail de la goinfrerie ;

Dans un autre, celui de la coquetterie,

(1) Trouve.

La maison de la ville, et les meubles exquis,
 Les eunuques et les coiffeuses,
 Et les brodeuses,
 Les bijoux, les robes de prix ;
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
 Les troupeaux et le pâturage,
 Valets et bêtes de labour.

Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
 Que peut-être pas une sœur
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.

Ainsi chacune prit son inclination,
 Le tout à l'estimation.
 Ce fut dans la ville d'Athènes
 Que cette rencontre arriva.
 Petits et grands, tout approuva
 Le partage et le choix : Esope seul trouva
 Qu'après bien du temps et des peines
 Les gens avaient pris justement
 Le contre-pied du testament.

Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
 Aurait de reproches de lui !
 Comment ! ce peuple, qui se pique
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
 A si mal entendu la volonté suprême
 D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
 Il fait le partage lui-même,

Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;
 Rien qui pût être convenable,
 Partant rien aux sœurs d'agréable :
 A la coquette, l'attirail
 Qui suit les personnes buveuses ;
 La biberonne eut le bétail ;
 La ménagère eut les coiffeuses.
 Tel fut l'avis du Phrygien,
 Alléguant qu'il n'était moyen
 Plus sûr pour obliger ces filles

A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles
Quand on leur verrait de l'argent ;
Paieraient leur mère tout comptant ;
Ne posséderaient plus les effets de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.



LIVRE TROISIÈME.

I. — *Le Meunier, son Fils et l'Ane* (1).

A. M. D. M. (2).

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
 Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte est un pays plein de terres désertes ;
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté (3).
 Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
 Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
 Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
 (Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
 Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé

(1) Faërn., fab. 100, vel lib. V, fab. 20, *Pater, Filius et Asinus*. — Ver-dizotti, I, *Del Padre, e del Figliuolo, che menavan l'Asino*. — Voyez encore Poggii *Facetia*, édition de 1797, in-18, t. I, p. 101, et t. II, p. 98-117.

(2) A MONSIEUR DE MAUCROIX. François de Maucroix, chanoine de Reims, ami intime de La Fontaine, naquit le 7 janvier 1619, et mourut le 9 avril 1708.

(3) Honorat de Beuil, marquis de Racan, était né à La Roche-Racan, en Touraine, en 1589. Racan qui avait été page du duc de Bellegarde, rencontra dans la maison de ce seigneur, Malherbe, beaucoup plus âgé que lui, et le consulta sur la carrière qu'il avait à suivre. Malherbe lui répondit par l'apologue que La Fontaine a mis ici en vers. Malherbe lui-même ne faisait que répéter un conte du Pogge.

Et que rien ne doit fuir ⁽¹⁾ en cet âge avancé,
 A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
 Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
 Dois-je dans la province établir mon séjour,
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter ⁽²⁾ ;
 Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
 Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
 Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
 Le premier qui le vit de rire s'éclata :
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
 Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
 Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ⁽³⁾ ;
 Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
 Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.

(1) Qui ne devez rien ignorer.

(2) Vers quel but tendre.

(3) N'y prête aucune attention.

Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
 Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
 Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !
 Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux,
 L'âne, se prélassant, marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
 Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit ⁽¹⁾.

(1) La chanson dont il est question a été retrouvée, en 1812, paroles et musique, à Orléans, chez un relieur, par M. Le Camus, membre de l'académie de Clermont; en voici le dernier couplet :

Adieu, cruelle Jeanne,
 Puisque tu n'aimes pas
 Je remonte mon âne
 Pour galoper au trépas.
 Vous y perdez vos pas,
 Nicolas.

Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
 Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous ⁽¹⁾, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement,
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(1) Malherbe est encore ici supposé s'adresser à Racan.

II. — *Les Membres et l'Estomac* ⁽¹⁾.

Je devais par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage :
 A la voir d'un certain côté,
 Messer Gaster ⁽²⁾ en est l'image ;
 S'il a quelque besoin tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
 Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
 Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
 Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
 Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
 Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre ⁽³⁾.

(1) *Æsop.*, 286, 206, *Venter et Pedes*. — Rabelais, liv. III, ch. 111.

(2) L'estomac. (*Note de La Fontaine.*) L'expression de *messer Gaster* est empruntée à Rabelais.

(3) La Fontaine, dans ces vers, n'a-t-il pas deviné, près de deux siècles à l'avance, ce qui s'est passé si souvent de notre temps ? Ne croirait-on pas lire le premier-Paris, au style près toutefois, d'un journal ultra-démagogique

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
 Les bras d'agir, les jambes de marcher :
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur :
 Il ne se forme plus de nouveau sang au cœur ;
 Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.

Par ce moyen, les mutins virent
 Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
 A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
 Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale :
 Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
 Tout travaille pour elle, et réciproquement
 Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
 Enrichit le marchand, gage le magistrat,
 Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
 Entretient seule tout l'État.

Ménénius ⁽¹⁾ le sut bien dire.

La commune s'allait séparer du sénat.
 Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
 Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;
 Au lieu que tout le mal était de leur côté,
 Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
 Le peuple hors des murs était déjà posté,

à la veille de quelque agitation des corps de métiers de la capitale? L'insurrection des membres contre l'estomac, qu'est-ce autre chose qu'une *grève socialiste*? L'antiquité avait raison en disant que les grands poètes sont des prophètes.

(1) Ménénius Agrippa, orateur plébéien, député par le sénat romain vers le peuple mutiné, qui s'était retiré sur le mont Aventin, l'an de Rome 492. Il parvint à calmer la foule, par cette allégorie des membres et de l'estomac, que Voltaire trouve *ingénieuse et sans défauts*. L'Histoire sainte nous montre, ainsi que l'Histoire profane, l'apologue employé comme instrument politique. Ce fut par un apologue que Joatham, le dernier des fils de Gédéon, annonça aux Sichémites ce qu'ils avaient à craindre de l'ambition d'Abimélec.

La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
 Quand Ménénus leur fit voir
 Qu'ils étaient aux membres semblables,
 Et par cet apologue, insigne entre les fables,
 Les ramena dans leur devoir.

III. — *Le Loup devenu Berger* (1).

Un loup qui commençait d'avoir petite part
 Aux brebis de son voisinage,
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
 Et faire un nouveau personnage.
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
 Fait sa houlette d'un bâton,
 Sans oublier la cornemuse.
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
 « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
 Sa personne étant ainsi faite,
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
 Guillot le sycophante (2) approche doucement.
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
 Dormait alors profondément ;
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette :
 La plupart des brebis dormaient pareillement.
 L'hypocrite les laissa faire ;
 Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits,
 Chose qu'il croyait nécessaire.
 Mais cela gâta son affaire :
 Il ne put du pasteur contrefaire la voix ;

(1) Verdizotti, 45, p. 111, édit. 1661, *il Lupo e le Pecore*.

(2) Trompeur. (Note de La Fontaine.)

Le ton dont il parla fit retentir les bois,
 Et découvrit tout le mystère.
 Chacun se réveille à ce son,
 Les brebis, le chien, le garçon.
 Le pauvre loup, dans cet esclandre,
 Empêché par son hoqueton,
 Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
 Quiconque est loup agisse en loup ;
 C'est le plus certain de beaucoup.

IV. — *Les Grenouilles qui demandent un Roi* ⁽¹⁾.

Les grenouilles, se lassant
 De l'état démocratique,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
 Que la gent marécageuse,
 Gent fort sottie et fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marécage,
 Sans oser de longtemps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
 Or c'était un soliveau,
 De qui la gravité fit peur à la première

(1) Phædr., I, 2, *Rana Regem petentes*. — Æsop., 57, 170, *Rana Regem petentes*. La Fontaine a pu lire aussi le sujet de cette fable dans *la Satire Ménippée*. « Nous voulons un roy pour avoir la paix ; mais nous ne voulons pas faire comme les grenouilles qui, s'ennuyant de leur roy paisible, esclurent la cigogne qui les dévora toutes. »

Qui, de le voir s'aventurant,
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha, mais en tremblant.
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :
 Il en vint une fourmilière ;
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue !
 Le monarque des dieux leur envoie une grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir ;
 Et grenouilles de se plaindre,
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
 A ses lois croit-il nous astreindre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement ⁽¹⁾ ;
 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
 De celui-ci contentez-vous,
 De peur d'en rencontrer un pire.

(1) Il faut convenir que la conduite de Jupin, dans cet apologue, n'est point raisonnable. Il est très-simple de désirer un autre roi qu'un soliveau, et bien naturel que les grenouilles ne veulent pas d'une grue qui les croque.

CHAMFORT.

V. — *Le Renard et le Bouc* (1).

Capitaine renard allait de compagnie
 Avec son ami bouc des plus haut encornés :

(1) *Æsop.*, 4, *Vulpes et Hircus* ; 284, *Hircus et Vulpes*. — *Phædr.*, IV, 9, *Vulpes et Hircus*. Pulci, *Morgante maggiore*, c. ix, st. 75.

Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :

Là, chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.

Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine

Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;

Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

VI. — *L'Aigle, la Laie, et la Chatte* (1).

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,

(1) Phædr., II, 4, *Aquila, Felis, et Aper*.

La laie au pied, la chatte entre les deux ;
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
 La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;
 Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
 (Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
 Ne tardera possible guères (1).

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
 Cette maudite laie, et creuser une mine ?
 C'est pour déraciner le chêne assurément,
 Et de nos nourrissons attirer (2) la ruine :

L'arbre tombant, ils seront dévorés ;
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.

Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie était en gésine (3).

Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :

L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

Obligez-moi de n'en rien dire ;

Son courroux tomberait sur moi.

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

La chatte en son trou se retire.

L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins

De ses petits ; la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion :

(1) Ne peut pas tarder beaucoup.

(2) Quelques éditions portent, mais à tort, *assurer*.

(3) C'est-à-dire *venait de mettre bas ses petits*. *Gésine*, vieux mot qui signifie en couche.

L'oiseau royal, en cas de mine ;
La laie, en cas d'irruption.

La faim détruit tout ; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

VII. — *L'Ivrogne et sa Femme* (1).

Chacun a son défaut (2), où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie (3).

Sur ce propos, d'un conte il me souvient :

Je ne dis rien que je n'appuie

De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus

Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :

Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,

Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,

(1) *Æsop.*, 254, *Mulier et Vir ebrius* ; 75, *Mulier*.

(2) *Unicuique dedit vitium natura creato.*

PROVERBE.

(3) La Fontaine revient trop souvent, à notre avis, sur cette pensée que l'homme ne veut ni ne peut se corriger. Si la passion est une chose fatale, à laquelle il faut céder toujours, à quoi servent donc les préceptes des philosophes, ou les enseignements des fabulistes ? C'est aussi aller trop loin que de dire que la honte elle-même est impuissante à détourner du vice. La Fontaine, et c'est là un reproche qui s'adresse à un grand nombre de ses fables, ne croit pas assez à la force de la volonté humaine dans la pratique du bien. Comme les jansénistes, il écrase l'homme sous la fatalité du mal moral.

Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve ⁽¹⁾
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau ⁽²⁾ propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.

La cellerière du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

(1) Trouve.

(2) Bouillon chaud.

VIII. — *La Goutte et l'Araignée* ⁽¹⁾.

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.

Or, aisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases étroites ⁽²⁾,

(1) Gerbel, dans *Camerarii fabulæ*, 1570, p. 458 — Le Passe-temps de messire François Le Poulchre, seigneur de la Motte Messemé, deuxième édition, Paris, 1593, p. 83; ou feuille L, p. 5.

(2) *Étroites* pour *étroites*, dans l'édition de 1668; *étrètes*, dans celle de 1678.

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'aragne ⁽¹⁾, aux cases qui me plaise.

L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins

De ces gens nommés médecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,

S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,

Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,

Ni que d'en déloger et faire mon paquet

Jamais Hippocrate me somme.

L'aragne cependant se campe en un lambris,

Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie;

Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,

Voilà des moucherons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.

Autre toile tissue, autre coup de balai.

Le pauvre bestion ⁽²⁾ tous les jours déménage.

Enfin, après un vain essai,

Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,

Plus malheureuse mille fois

Que la plus malheureuse aragne.

Son hôte la menait tantôt fendre du bois,

Tantôt fouer, houer : goutte bien tracassée

Est, dit-on, à demi pansée.

Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.

Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :

Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :

Point de coup de balai qui l'oblige à changer.

La goutte, d'autre part, va tout droit se loger

Chez un prélat, qu'elle condamne

(1) Ancien mot, pour *araigné*.

(2) *Petite bête*.

A jamais du lit ne bouger.
 Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
 De faire aller le mal toujours de pis en pis.
 L'une et l'autre trouva de la sorte son conte ⁽¹⁾,
 Et fit très sagement de changer de logis.

(1) Cette manière d'écrire *conte* au lieu de *compte* était usitée et acceptée au temps de La Fontaine.

IX. — *Le Loup et la Cigogne* ⁽¹⁾.

Les loups mangent gloutonnement.
 Un loup donc étant de frairie
 Se pressa, dit-on, tellement,
 Qu'il en pensa perdre la vie :
 Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
 Près de là passa une cigogne.
 Il lui fait signe, elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.
 Votre salaire ! dit le loup :
 Vous riez, ma bonne commère !
 Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
 Allez, vous êtes une ingrate :
 Ne tombez jamais sous ma patte.

(1) Phædr., I, 8, *Lupus et Gruis*. — Æsop., 94, 144, *Lupus et Gruis*.

X. — *Le Lion abattu par l'Homme* (1).

On exposait une peinture
 Où l'artisan (2) avait tracé
 Un lion d'immense stature
 Par un seul homme terrassé (3).
 Les regardants en tiraient gloire.
 Un lion, en passant, rabattit leur caquet (4).
 Je vois bien, dit-il, qu'en effet
 On vous donne ici la victoire :
 Mais l'ouvrier vous a déçus ;
 Il avait liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 Si mes confrères savaient peindre.

(1) *Æsop.*, 169, *Leo et Homo iter habentes*; 223, *Leo et Homo*.(2) *Artisan* dans le sens moderne d'*artiste*.(3) La Fontaine, dans l'édition de 1668, a écrit *terraccé*, pour rimer aux yeux.

(4) VAN. Quelques éditions portent à tort,

Un lion, passant, rabattit leur caquet.

XI. — *Le Renard et les Raisins* (1).

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des raisins, mûrs apparemment (2)
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :

(1) *Æsop.*, 170, *Vulpes et Uva*; 159, *Vulpes et Uva*. — Phædr., IV, 5, *Vulpes et Uva*.

(2) En apparence.

Ils sont trop verts, dit-il, et bon pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

XII. — *Le Cygne et le Cuisinier* (1).

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :

Celui-là destiné pour les regards du maître ;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries (2),
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à (3) mourir, se plaint en son ramage (4).

Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.

Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi, dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

(1) *Æsop.*, 288, 74, *Cygnus*.

(2) Un commentateur prétend que *galeries* dans ce vers est un dérivé du vieux verbe *galer* qui signifie se réjouir, prendre ses ébats.

(3) Plusieurs éditions modernes portent *près de*. Nous donnons ici le texte des éditions surveillées par La Fontaine lui-même.

(4) « Ce n'est pas que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de la croyance des poètes. »

XIII. — *Les Loups et les Brebis* (1).

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
 Les loups firent la paix avec les brebis.
 C'était apparemment le bien des deux partis :
 Car si les loups mangiaient mainte bête égarée,
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
 Ni d'autre part pour les carnages :
 Ils ne pouvaient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
 La paix se conclut donc : on donne des otages :
 Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires (2),
 Et réglé par des commissaires,
 Au bout de quelque temps que messieurs les louvats (3)
 Se virent loups parfaits et friands de furerie,
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
 Messieurs les bergers n'étaient pas,
 Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
 Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
 Ils avaient averti leurs gens secrètement.
 Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
 Furent étranglés en dormant :
 Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
 Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
 Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
 La paix est fort bonne de soi ;
 J'en conviens : mais de quoi sert-elle
 Avec des ennemis sans foi ?

(1) *Æsop.*, 211, 241, *Lupi et Oves*.(2) Dans les formes. *Aux formes* est pour *ès formes*, style de pratique.(3) *Louvat*, *lovel*, *louvél*, *loviau*, *louveteau*, petit loup.

XIV. — *Le Lion devenu vieux* (1).

Le lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 Devenus forts par sa faiblesse.
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
 Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.
 Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
 Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
 Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

(1) Phædr., 1, 21, *Leo senex, Aper, Taurus, et Asinus.*

XV. — *Philomèle et Progné.*

Autrefois Progné l'hirondelle (1)
 De sa demeure s'écarta,
 Et loin des villes s'emporta

(1) *Æsop.*, 260, 152, *Luscinia et Hirundo.* — Babrius, dans les *Fabulæ Æsopiæ*, édit. Lipsiæ, 1810, in-8°, p. CLXXXIX, Ἀγδών καὶ Χελιδών. Voici la fable de Babrius, traduite par M. Gêruzez :

« L'hirondelle s'envola loin des champs, et trouva au fond des forêts désertes le rossignol harmonieux qui necessait de déplorer la mort de son cher Ilys, ravi avant le temps. Salut ! sœur bien-aimée, dit l'hirondelle ; je te vois aujourd'hui pour la première fois depuis la Thrace. Viens donc aux champs, près de la demeure des hommes ; tu auras ta part de nos tentes et de notre amitié ; les chants se feront entendre aux laboureurs et non plus aux animaux sauvages. — Laisse-moi, répondit le rossignol, demeurer parmi ces roches inhabitées ; tout séjour, tout commerce avec les hommes rallumerait le souvenir de mes anciens malheurs. »

Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
 Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
 Je ne me souviens point que vous soyez venue,
 Depuis le temps de Thrace ⁽¹⁾, habiter parmi nous.

Dites-moi, que pensez-vous faire ?

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
 Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
 Progné lui reparti : Eh quoi ! cette musique,

Pour ne chanter qu'aux animaux,
 Tout au plus à quelque rustique !

Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
 Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.

Aussi bien, en voyant les bois,
 Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
 Parmi des demeures pareilles,

Exerça sa fureur sur vos divins appas.

Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage

Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas
 En voyant les hommes, hélas !

Il m'en souvient bien davantage ⁽²⁾.

(1) Depuis le temps que vous étiez en Thrace, traduction de l'expression *Θράκη* de l'auteur grec.

(2) « Dans une promenade, un jour, Bernardin de Saint-Pierre avait récité à Rousseau les beaux vers de La Fontaine sur Philomèle et Progné ; Rousseau fond tout à coup en larmes : il apercevait une sorte de ressemblance entre sa propre destinée, glorieuse et infortunée, et celle de cet oiseau qui enchante les bois, où il se cache et fuit les hommes, dont la vue lui rappelle ses maux. »

VILLEMAIN. *Cours de Littérature française, 3^e partie*. Tableau du 18^e siècle. Paris, 1829, in-8°, page 263.

XVI. — *La Femme noyée* (1).

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
 C'est une femme qui se noie.
 Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
 Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
 Puisqu'il s'agit, en cette fable,
 D'une femme qui dans les flots
 Avait fini ses jours par un sort déplorable.
 Son époux en cherchait le corps,
 Pour lui rendre, en cette aventure,
 Les honneurs de la sépulture.
 Il arriva que sur les bords
 Du fleuve auteur de sa disgrâce,
 Des gens se promenaient ignorant l'accident.
 Ce mari donc leur demandant
 S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
 Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
 Suivez le fil de la rivière.
 Un autre repartit : Non, ne le suivez pas ;
 Rebroussez plutôt en arrière.
 Quelle que soit la pente et l'inclination
 Dont l'eau par sa course l'emporte,
 L'esprit de contradiction
 L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
 Quant à l'humeur contredisante,

(1) Verdizotti, 54, p. 135, édit. 1661, d'un *Marito che cercava al contrario del fiume la Moglie affogata*. Faern., I, 13, *Uxor submersa et Vir*. Pogge, *Facetiæ*, 1797, t. I, p. 69, et t. II, p. 54-60. La pièce ci-dessus est plutôt une épigramme qu'une fable. Le sujet en a été, du reste, généralement jugé comme assez mal choisi. Cette plaisanterie à propos d'un cadavre pouvait plaire tout au plus au goût grossier du moyen âge.

Je ne sais s'il avait raison ;
 Mais que cette humeur soit ou non
 Le défaut du sexe et sa pente,
 Quiconque avec elle naîtra
 Sans faute avec elle mourra,
 Et jusqu'au bout contredira,
 Et, s'il peut, encor par delà.

XVII. — *La Belette entrée dans un grenier* (1).

Damoiselle belette, au corps long et flouet (2),
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit :

Elle sortait de maladie,
 Là, vivant à discrétion,
 La galande fit chère lie (3),
 Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
 Et le lard qui périt en cette occasion !
 La voilà, pour conclusion,
 Grasse, maflue (4) et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant diné son souï,
 Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
 Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,
 C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
 J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat, qui la voyait en peine,
 Lui dit : Vous aviez lors la panse bien moins pleine,
 Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
 Ce que je vous dis là l'on le dit à bien d'autres ;

(1) *Æsop.*, 12, *Vulpes ventre tumefacto* ; 161, *Vulpes esuriens*. — *Horat.*
Ep., lib. I, 7.

(2) Pour *flouet*, selon l'usage du xvii^e siècle.

(3) Fit bonne chère.

(4) Le visage bouffi

Mais ne confondons pas, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

XVIII. — *Le Chat et le vieux Rat* (1).

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard (2), l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux auprès de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtement,
Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,

(1) *Æsop.*, 67, 23, *Felis et Mures*. — *Phæd.*, IV, 2, *Mustela et Mures* — *Faern.*, III, 14, *Mures et Feles*.

(2) La Fontaine parle, dans la seconde fable du deuxième livre, du célèbre chat *Rodilard*. Celui-ci est donc Rodilard second du nom, Rodilard II.

Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.

Mais voici bien une autre fête :

Le pendu ressuscite ; et , sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.

Nous en savons plus d'un , dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas , je vous en avertis :

Vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisait vrai : notre maître Mitis (),
Pour la seconde fois , les trompe et les affine ⁽²⁾,
Blanchit sa robe , et s'enfarine ;
Et , de la sorte déguisé ,

Se niche et se blottit dans une niche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat , sans plus , s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier , il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,
S'écria-t-il de loin au général des chats :

Je soupçonne dessous encor quelque machine :

Rien ne te sert d'être farine ;

Car , quand tu serais sac , je n'approcherais pas.

C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :

Il était expérimenté ;

Et savait que la méfiance

Est mère de la sûreté.

(1) Cet adjectif latin, qui devient ici une sorte de nom propre, est bien appliqué au chat à cause de l'hypocrite douceur de sa face.

(2) *Les joue*, dans le sens vulgaire de *les refait*. « Affiner un trompeur, *circumventorem circumvenire* » dit Nicot.

LIVRE QUATRIÈME.

1. — *Le Lion amoureux* (1).

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ (1)

Sévigé, de qui les attraits
 Servent aux Grâces de modèlé,
 Et qui naquîtes toute belle,
 A votre indifférence près,
 Pourriez-vous être favorable
 Aux jeux innocents d'une fable,
 Et voir, sans vous épouvanter,
 Un lion qu'Amour sut dompter ?
 Amour est un étrange maître !
 Heureux qui peut ne le connaître
 Que par récit, lui ni ses coups !
 Quand on en parle devant vous,
 Si la vérité vous offense,
 La fable au moins se peut souffrir :
 Celle-ci prend bien l'assurance
 De venir à vos pieds s'offrir,
 Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient (2),

(1) *Æsop.*, 110, *Leo et Agricola* ; 225, *Leo et Rusticus*. — Verdizotti, 90, *il Leone innamorato, e'l Contadino*.

(2) Françoise-Marguerite de Sévigé, fille de la célèbre madame de Sévigé. Elle avait à peu près vingt ans, lorsqu'en 1668 La Fontaine fit paraître cette fable qu'il lui avait dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan.

(3) « Au temps que les bestes parloient (il n'y ha pas trois jours) un pauvre lion, » etc.

Les lions entre autres voulaient
 Être admis dans notre alliance.
 Pourquoi non ? puisque leur engeance (1)
 Valait la nôtre en ce temps-là,
 Ayant courage, intelligence,
 Et belle hure outre cela.
 Voici comment il en alla :

Un lion de haut parentage,
 En passant par un certain pré,
 Rencontra bergère à son gré :
 Il la demande en mariage (2).
 Le père aurait fort souhaité
 Quelque gendre un peu moins terrible.
 La donner lui semblait bien dur :
 La refuser n'était pas sûr,
 Même un refus eût fait, possible,
 Qu'on eût vu quelque beau matin
 Un mariage clandestin :
 Car, outre qu'en toute manière
 La belle était pour les gens fiers,
 Fille se coiffe volontiers
 D'amoureux à longue crinière.
 Le père donc ouvertement
 N'osant renvoyer notre amant,
 Lui dit : Ma fille est délicate ;
 Vos griffes la pourront blesser
 Quand vous voudrez la caresser.
 Permettez donc qu'à chaque patte
 On vous les rogne ; et pour les dents,

(1) Un poète moderne, enchérissant de beaucoup sur notre fabuliste, a dit :
 Les hommes furent de tous temps
 Les singes des orang-outangs.

(2) Cet amour d'un lion, qui demande une bergère en mariage, a été justement critiqué. Cette donnée était acceptable dans l'antiquité, qui croyait aux aventures de Léda et autres du même genre, mais elle répugne complètement au sentiment moderne.

Qu'on vous les lime en même temps :
 Vos baisers en seront moins rudes,
 Et pour vous plus délicieux ;
 Car ma fille y répondra mieux,
 Étant sans ces inquiétudes.
 Le lion consent à cela,
 Tant son âme était aveuglée !
 Sans dents ni griffes le voilà,
 Comme place démantelée.
 On lâcha sur lui quelques chiens :
 Il fit fort peu de résistance.
 Amour ! Amour ! quand tu nous tiens ⁽¹⁾,
 On peut bien dire : Adieu prudence ⁽²⁾ !

(1) « La prudence et l'amour ne sont point faits l'un pour l'autre : à mesure que l'amour croît, la prudence décroît. » (LA ROCHEFOUCAULD.)

(2) Cette fable, dans les anciennes éditions, se termine par ces six vers que La Fontaine lui-même a supprimés :

Par les conseils ensorcelants
 Ce lion crut son adversaire.
 Hélas ! comment pourrais-tu faire
 Que les bêtes devinssent gens,
 Si tu nuis aux plus sages têtes,
 Et fais les gens devenir bêtes !

II. — *Le Berger et la Mer* ⁽¹⁾.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
 Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite :
 Si sa fortune était petite,
 Elle était sûre tout au moins.
 A la fin, les trésors déchargés sur la plage
 Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
 Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

(1) *Æsop.*, 164, 49. *Pastor et Mare.*

Cet argent périt par naufrage.
 Son maître fut réduit à garder les brebis,
 Non plus berger en chef comme il était jadis,
 Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
 Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis
 Fut Pierrot, et rien davantage.
 Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
 Racheta des bêtes à laine ;
 Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
 Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :
 Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !
 Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
 Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
 Je me sers de la vérité,
 Pour montrer, par expérience,
 Qu'un sou, quand il est assuré,
 Vaut mieux que cinq en espérance ;
 Qu'il se faut contenter de sa condition ;
 Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
 Nous devons fermer les oreilles.
 Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
 La mer promet monts et merveilles :
 Fiez-vous-y : les vents et les voleurs viendront.

III — *La Mouche et la Fourmi* (1).

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
 O Jupiter ! dit la première,
 Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
 D'une si terrible manière,
 Qu'un vil et rampant animal

(1) Phædr., IV, 24 sive 25, *Formica et Musca*.

A la fille de l'air ose se dire égal !

Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

Si l'on t'immoie un bœuf, j'en goûte devant toi (!) ;

Pendant que celle-ci, chétive et misérable,

Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a trainé chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,

D'un empereur, ou d'une belle ?

Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux ;

Je me joue entre des cheveux ;

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;

Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis allez-moi rompre la tête

De vos greniers ! — Avez-vous dit ?

Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les dieux,

Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez partout, aussi font les profanes.

Sur la tête des rois et sur celle des ânes

Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;

Et je sais que d'un prompt trépas

Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;

J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.

Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites ?

(1) Ch. Nod'er croit que *devant* est ici pour *avant*. M. Gérusez discute cette interprétation, et pense que le poète a laissé au mot *devant* sa véritable acception. La mouche, dit-il, se glorifie de manger en présence des dieux, par opposition à la fourmi qui :

Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a trainé chez soi.

Au reste, ajoute M. Gérusez, il y a doute, et l'obscurité doit rester à la charge du poète.

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?

Cessez donc de tenir un langage si vain :

N'ayez plus ces hautes pensées.

Les mouches de cour sont chassées ;

Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,

De froid, de langueur, de misère,

Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.

Alors je jouirai du fruit de mes travaux :

Je n'irai, par monts ni par vaux,

M'exposer au vent, à la pluie :

Je vivrai sans mélancolie :

Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.

Je vous enseignerai par là

Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.

Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler ;

Ni mon grenier, ni mon armoire,

Ne se remplit à babiller.

IV. — *Le Jardinier et son Seigneur.*

Un amateur du jardinage,

Demi-bourgeois, demi-manant,

Possédait en certain village

Un jardin assez propre, et le clos attenant.

Il avait de plant vif fermé cette étendue :

Là croissait ⁽¹⁾ à plaisir l'oseille et la laitue,

De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,

Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.

Cette félicité par un lièvre troublée

Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.

(1) VAR. *Croissaient* dans quelques éditions modernes, mais à tort. Toutes les éditions originales portent le singulier, en usage dans ces sortes de phrases du temps de La Fontaine.

Ce maudit animal vient prendre sa goulée
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;
 Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :
 Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,
 Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
 Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. —
 Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
 Ça, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
 La fille du logis, qu'on vous voie ; approchez :
 Quand la marierons-nous, quand aurons-nous des gendres ?
 Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
 Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
 Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
 Auprès de lui la fait asseoir,
 Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;
 Toutes sottises dont la belle
 Se défend avec grand respect :
 Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
 Cependant on fricasse, on se rue en cuisine ⁽¹⁾. —
 De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine. —
 Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
 Je les reçois, et de bon cœur.
 Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille,
 Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
 Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
 Boit son vin, caresse sa fille.
 L'embarras des chasseurs succède au déjeuné
 Chacun s'anime et se prépare :
 Les trompes et les cors font un tel tintamar :
 Que le bon homme est étonné.
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage

(1) Rabelais dit de Gargantua, liv. I, ch. xi, et liv. IV, chap. x : « Il se ruoit en cuisine. »

Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
 Adieu chicorée et porreaux ;
 Adieu de quoi mettre au potage.

Le lièvre était gité dessous un maître chou.
 On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,
 Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie
 Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bon homme disait : Ce sont là jeux de prince.
 Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens
 Firent plus de dégât en une heure de temps
 Que n'en auraient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
 Ni les faire entrer sur vos terres ⁽¹⁾.

(1) Nous rencontrons encore ici, comme dans la fable : *Les Membres et l'Estomac*, une frappante actualité politique. Après avoir fait la leçon aux peuples, il est impossible de la faire plus agréablement aux rois, et surtout à ceux qui, dans les affaires de leurs royaumes, appellent l'intervention de leurs voisins.

V. — *L'Ane et le petit Chien* (1).

Ne forçons point notre talent ;
 Nous ne ferions rien avec grâce :
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne saurait passer pour galant.
 Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,

(1) *Æsop.*, 293, 216, *Canis et Dominus*.

Ont le don d'agr  er infus avec la vie.

C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.

Comment! disait-il en son  me,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de béton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est bais :

S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.

Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout us e,

La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.

Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!

Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-b ton (1)!

Martin-b ton accourt: l'âne change de ton.

Ainsi finit la comédie.

(1) Le valet d'écurie, armé d'un b ton, chargé de corriger l' ne. Cette dénomination est prise de Rabelais.

VI. — *Le Combat des Rats et des Belettes* (1).

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,

(1) Ph edr., IV, 6 sive 5, *Pugna Murium et Mustelarum*.

Ne veut aucun bien aux rats ;
 Et, sans les portes étrètes ⁽¹⁾
 De leurs habitations,
 L'animal à longue échine
 En ferait, je m'imagine,
 De grandes destructions.
 Or, une certaine année
 Qu'il en était à foison,
 Leur roi, nommé Ratapon,
 Mit en campagne une armée.
 Les belettes, de leur part,
 Déployèrent l'étendard.
 Si l'on croit la renommée,
 La victoire balança
 Plus d'un guéret s'engraissa
 Du sang de plus d'une bande.
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits
 Sur le peuple souriquois.
 Sa déroute fut entière,
 Quoi que pût faire Artarpax,
 Psicarpax, Méridarpax ⁽²⁾,
 Qui, tout couverts de poussière,
 Soutinrent assez longtemps
 Les efforts des combattants.
 Leur résistance fut vaine ;
 Il fallut céder au sort :

(1) VAR. *Étrètes* pour *étroites*.

(2) Artarpax, voleur de pain ; Psicarpax, voleur de miettes ; Méridarpax, voleur de morceaux. Ces noms, à l'exception d'Artarpax, sont tirés de la *Batrachomyomachie*, ou *Combat des Grenouilles et des Rats*, attribué à Homère par Hérodote. La *Batrachomyomachie* n'est pas seulement, comme on le dit presque toujours, un poëme héroï-comique ; c'est surtout une fable, dont l'auteur a eu en vue de réprimer, par l'exemple des grenouilles et des rats, l'ambition des souverains qui, pour soutenir une guerre témérairement entreprise, traînent à leur suite des bandes de vagabonds plus amis du pillage que de la gloire.

Chacun s'enfuit au plus fort,
 Tant soldat que capitaine.
 Les princes périrent tous.
 La racaille, dans des trous
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail ;
 Mais les seigneurs sur leur tête
 Ayant chacun un plumail ⁽¹⁾,
 Des cornes ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit afin que les belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 Ne fut large assez pour eux ;
 Au lieu que la populace
 Entrait dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras.
 Le trop superbe équipage
 Peut souvent en un passage
 Causer du retardement.
 Les petits, en toute affaire,
 Esquivent fort aisément ⁽²⁾ :
 Les grands ne le peuvent faire.

(1) Plumet, panache.

(2) Pour *échappent*. Ce verbe n'est plus employé au neutre.

VII. — *Le Singe et le Dauphin* (1).

C'était chez les Grecs un usage
 Que sur la mer tous voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes et chiens de bateleurs.
 Un navire en cet équipage
 Non loin d'Athènes fit naufrage.
 Sans les dauphins tout eût péri.
 Cet animal est fort ami
 De notre espèce (2) : en son histoire
 Pline le dit (3) ; il le faut croire.
 Il sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un singe, en cette occurrence,
 Profitant de la ressemblance,
 Lui pensa devoir son salut ;
 Un dauphin le prit pour un homme,
 Et sur son dos le fit asseoir
 Si gravement, qu'on eût cru voir
 Ce chanteur que tant on renomme (4).
 Le dauphin l'allait mettre à bord,
 Quand, par hasard, il lui demande :
 Êtes-vous d'Athènes la grande ?
 Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :
 S'il vous y survient quelque affaire,
 Employez-moi ; car mes parents

(1) *Æsop.*, 242, 88, *Simius et Delphinus*.

(2) On sait l'aventure d'Arion, qui, menacé par des matelots, se jeta à la mer et vit des dauphins lui offrir leurs dos comme un char marin. Un d'eux le porta jusqu'au cap Ténare, d'où il se rendit à la cour de Périandre. Arion reconnaissant éleva au cap Ténare, et sous l'invocation de Neptune, un cénotaphe et une statue de bronze à son dauphin. Ce monument existait encore, dit-on, au temps d'Hérodote et de Pausanias.

(3) *Plin.*, *Hist. nat.*, lib. IX, cap. viii.

(4) Arion.

Y tiennent tous les premiers rangs :
 Un mien cousin est juge-maire.
 Le dauphin dit : Bien grand merci.
 Et le Pirée a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense? —
 Tous les jours : il est mon ami ;
 C'est une vieille connaissance.
 Notre magot prit, pour ce coup,
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
 Et qui, caquetant au plus dru,
 Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête,
 Et, le magot considéré,
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête.
 Il l'y replonge, et va trouver
 Quelque homme, afin de le sauver.

VIII. — *L'Homme et l'Idole de bois* (1).

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
 De ces dieux qui sont sourds bien qu'ayant des oreilles :
 Le païen cependant s'en promettait merveilles.

Il lui coûtait autant que trois :

Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
 Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais idole, quel qu'il fût (2),

(1) *Æsop.*, 21, *Homo fractor simulacri*; 128, *Homo perfractor statuae*.

(2) Corneille a aussi employé idole au masculin.

N'avait eu cuisine si grasse ;
 Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
 Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
 Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
 S'amassait d'une ou d'autre sorte,
 L'homme en avait sa part; et sa bourse en souffrait :
 La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
 A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
 Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
 Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
 M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
 Va. sors de mon logis, cherche d'autres autels.
 Tu ressembles aux naturels
 Malheureux, grossiers et stupides :
 On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
 Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
 J'ai bien fait de changer de ton.

IX. — *Le Geai pare des plumes du Paon* (1).

Un paon muait : un geai prit son plumage ;
 Puis après se l'accommoda ;
 Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
 Berné, sifflé, moqué, joué,
 Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,

(1) Phædr., I, 3, *Graculus superbus, et Pavo*. — Æsop., 285, 205, *Monedula et Corvi*; 101, *Monedula et Columbae*.

Et que l'on nomme plagiaires.
 Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
 Ce ne sont pas là mes affaires.

X. — *Le Chameau et les Bâtons flottants* (1).

Le premier qui vit un chameau
 S'enfuit à cet objet nouveau ;
 Le second approcha ; le troisième osa faire
 Un licou pour le dromadaire.
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier
 S'apprivoise avec notre vue,
 Quand ce vient à la continue.
 Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
 On avait mis des gens au guet,
 Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
 Ne purent s'empêcher de dire
 Que c'était un puissant navire.
 Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
 Et puis nacelle, et puis ballot,
 Enfin bâtons flottants sur l'onde (2).

J'en sais beaucoup de par le monde
 A qui ceci conviendrait bien :
 De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

(1) *Æsop*, 148, 118, *Camelus*; et Planud., *Vita Æsopi*; dans Nevelet *Fab. var. auct.*, p. 74.

(2) C'est tout le contraire de ce qui arrive réellement, la distance diminuant beaucoup les proportions des choses. Le sens moral est parfaitement vrai, le sens propre est absurde
 (CH. NODIER.)

XI. — *La Grenouille et le Rat* (1).

Tel, comme dit Merlin, cuide (2) engeigner (3) autrui,
 Qui souvent s'engeigne soi-même (4).

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;

Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :

Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris.

Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,

Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.

Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :

Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.

Messire rat promit soudain :

Il n'était pas besoin de plus longue harangue,

Elle alléguait pourtant les délices du bain,

La curiosité, le plaisir du voyage,

Cent raretés à voir le long du marécage :

Un jour il conterait à ses petits-enfants

Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,

Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenait le galant empêché :

Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.

La grenouille à cela trouve un très-bon remède :

Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de junc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère

(1) *Æsop.*, 307, 249, *Mus et Rana*.

(2) Croit, s' imagine.

(3) Tromper, séduire.

(4) Cette phrase se trouve dans le premier volume de *Merlin, qui est le premier de la Table ronde*, etc., petit in-4^o gothique sans date, imprimé à Paris ; elle est ainsi conçue : « Ainsi advient-il de plusieurs, car tels euident engigner ung autre, qui s'engignent eulx mesmes. »

S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
 Prétend qu'elle en fera gorge chaude (1) et curee;
 C'était, à son avis, un excellent morceau.
 Déjà dans son esprit la galande le croque.
 Il atteste les dieux; la perfide s'en moque:
 Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
 Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
 Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
 Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.
 Tout en fut; tant et si bien,
 Que de cette double proie
 L'oiseau se donne au cœur joie,
 Ayant de cette façon
 A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
 Peut nuire à son inventeur;
 Et souvent la perfidie
 Retourne sur son auteur.

(1) *Gorge chaude*, en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé.

XII. — *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre* (1).

Une fable avait cours parmi l'antiquité (2);
 Et la raison ne m'en est pas connue.
 Que le lecteur en tire une moralité;
 Voici la fable toute nue :

(1) Gilbertus Cognatus, *Narrationes*, p. 98, et dans Guillaume, *Recherches*, etc., p. 21, de *Ranarum et Musium Certamine*.

(2) Notre poëte se trompe. On ne trouve chez les anciens aucune trace de la donnée de cette fable.

La Renommée ayant dit en cent lieux
 Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
 Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
 Commandait que, sans plus attendre,
 Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
 Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
 Les républiques des oiseaux ;
 La déesse aux cent bouches, dis-je,
 Ayant mis partout la terreur
 En publiant l'édit du nouvel empereur,
 Les animaux, et toute espèce lige (1)
 De son seul appétit, crurent que cette fois
 Il fallait subir d'autres lois.
 On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière
 Après divers avis, on résout, on conclut
 D'envoyer hommage et tribut.
 Pour l'hommage et pour la manière,
 Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on voulait qu'il fût dit.
 Le seul tribut les tint en peine :
 Car, que donner ? il fallait de l'argent.
 On en prit d'un prince obligeant,
 Qui, possédant dans son domaine
 Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
 Comme il fut question de porter ce tribut,
 Le mulet et l'âne s'offrirent,
 Assistés du cheval ainsi que du chameau.
 Tous quatre en chemin ils se mirent
 Avec le singe, ambassadeur nouveau.
 La caravane enfin rencontre en un passage
 Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
 Nous nous rencontrons tout à point,
 Dit-il : et nous voici compagnons de voyage.
 J'allais offrir mon fait à part ;

(1) Dépendance.

Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.

Obligez-moi de me faire la grâce

Que d'en porter chacun un quart :

Ce ne vous sera pas une charge trop grande,

Et j'en serai plus libre et bien plus en état

En cas que les voleurs attaquent notre bande,

Et que l'on en vienne au combat.

Éconduire un lion rarement se pratique.

Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,

Et, malgré le héros de Jupiter issu,

Faisant chère et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré

Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,

Où maint mouton cherchait sa vie ;

Séjour du frais, véritable patrie

Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas, qu'à ses gens

Il se plaignit d'être malade.

Continuez votre ambassade,

Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,

Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.

Pour vous, ne perdez point de temps :

Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.

On déballe ; et d'abord le lion s'écria

D'un ton qui témoignait sa joie

Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie

Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.

Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;

Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le singe et les sommiers (1), confus,

Sans oser répliquer, en chemin se remirent.

Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,

Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;

(1) Les bêtes de somme.

Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires ⁽¹⁾.

(1) Ces vers sont de Regnier, à la fin de la XI^e Satire.

XIII. — *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf* ⁽¹⁾.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse ;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;
Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage ⁽²⁾.
Demeurez donc ; vous serez bien traité

(1) Stesichorus apud Aristot., *Rhetoric.*, lib. II, c. xx, edit. in-folio, Paris, 1619, t. II, p. 52. — Traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, par Cassandre, p. 290. — *Fabulæ Æsopicae*, 383, *Equus et Cervus*. — Horat., *Epist.*, lib. I, 10. — Phædr., IV, 4 sive 3, *Equus et Aper*.

(2) Ce à quoi vous pouvez servir.

Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère

Quand on n'a pas la liberté?

Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie;

Mais il n'était plus temps; déjà son écurie

Était prête et toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien :

Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,

C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien

Sans qui les autres ne sont rien.

XIV. — *Le Renard et le Buste* (1).

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;

Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :

Le renard, au contraire, à fond les examine,

Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit

Que leur fait n'est que bonne mine,

Il leur applique un mot qu'un buste de héros

Lui fit dire fort à propos.

C'était un buste creux, et plus grand que nature.

Le renard, en louant l'effort de la sculpture :

« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

(1) *Æsop.*, 11, *Vulpes ad personam* (sive *Vulpes*). — *Phædr.*, I, *Vulpes ad personam tragicam*.

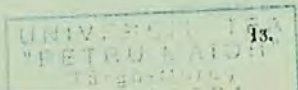
XV. — *Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau* (1).

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son biquet :
 Gardez-vous, sur votre vie,
 D'ouvrir que l'on ne vous die,
 Pour enseigne et mot du guet :
 Foin du loup et de sa race !
 Comme elle disait ces mots,
 Le loup, de fortune (2), passe ;
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire.
 La bique, comme on peut croire,
 N'avait pas vu le gloufon,
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et, d'une voix papelarde (3),
 Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !
 Et croyant entrer tout d'un coup.
 Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
 Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.
 Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet que, de fortune,
 Notre loup avait entendu ?

(1) Anonym. de Nevelet, 29, de *Capra et Hædulo*. — Gilles Corrozet, 24, du *Loup et du Chevreau*.

(2) Par hasard.

(3) Mignarde. hypocrite.



Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

XVI. — *Le Loup, la Mère et l'Enfant* (1).

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape-chute (2) à la porte ;
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende (3).
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :

(1) *Æsop.*, 104 et 138, *Lupus et Vetula*. — Philibert Hegemon, fable XIII, *D'un Loup, d'une Femme, et de son Enfant*, dans *La Colombière*, etc., 1538, Paris, in-12, p. 51.

(2) *Chape-chute*, ou chape (riche vêtement ecclésiastique) tombée ; les voleurs ramassent lestement ce qui tombe à terre. *Attendre chape-chute*, veut dire : attendre la rencontre d'un objet précieux pour s'en emparer. Madame de Sévigné n'entend pas ce mot, lorsqu'elle dit en parlant de son fils : « Il trouvera quelque *chape-chute*, et à force de s'exposer il aura son fait. » Madame de Sévigné, qui pensait sans doute à cette fable, a été trompée par la mésaventure du loup ; mais La Fontaine n'en veut pas moins dire que son loup attend une bonne aubaine, et c'est dans ce sens qu'il emploie *chape-chute*.

(GERUZEZ.)

Voir aussi à ce mot le *Dictionnaire de Trévoux*.

(3) Provision de bouche.

Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?

Que, quelque jour, ce beau marmot

Vienne au bois cueillir la noisette...

Comme il disait ces mots, on sort de la maison :

Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières ⁽¹⁾

L'ajustent de toutes manières.

Que venez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.

Aussitôt il conta l'affaire.

Merci de moi ! lui dit la mère ;

Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein.

Qu'il assouvisse un jour ta faim ?

On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :

Le seigneur du village à sa porte les mit ;

Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups ⁽²⁾, n'écoutez mie ⁽³⁾

« Mère tenchent chen feux ⁽⁴⁾ qui crie. »

(1) Ce mot signifie, selon Le Duchat, des fourches de fer attachées à de longues perches, pour renverser les échelles à un assaut ou à une escalade.

(2) Beaux sires loups.

(3) Pas.

(4) Mère tançant son fils.

XVII. — Parole de Socrate ⁽¹⁾.

Socrate un jour faisant bâtir,

Chacun censurait son ouvrage :

L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,

Indignes d'un tel personnage ;

L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis

Que les appartements en étaient trop petits.

(1) Phædr., III, 9. *Socrates ad amicos*

Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
 Plût au ciel que de vrais amis,
 Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison
 De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
 Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
 Rien n'est plus commun que ce nom,
 Rien n'est plus rare que la chose.

XVIII. — *Le Vieillard et ses Enfants* (1).

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
 Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
 Si j'ajoute du mien à son invention,
 C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie :
 Je suis trop au-dessous de cette ambition.
 Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
 Pour moi, de tels pensers me seraient malséants.
 Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
 Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
 Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble ;
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
 L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
 Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.
 Un second lui succède, et se met en posture,
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :

(1) *Æsop.*, 53, *Agricola et Filii* ; 174, *Rustici Filii*. — Plutarque, dans son *Traité de la démangeaison de parler*, attribue ce trait à Salure, roi des Scythes.

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.
 On crut qu'il se moquait; on sourit, mais à tort :
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
 Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde!
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
 Enfin, se sentant près de terminer ses jours,
 Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
 Un créancier saisit, un voisin fait procès :
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane :
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
 Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

XIX. — *L'Oracle et l'Impie* (1).

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.

(1) *Æsop.*, 32, *Vir malignus*; 16, *Malignus*.

Le dédale des cœurs en ses détours n'enserme
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot ⁽¹⁾,
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
 Par bénéfice d'inventaire,
 Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire :
 Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
 Il tenait un moineau, dit-on,
 Près d'étouffer la pauvre bête
 Ou de la lâcher aussitôt,
 Pour mettre Apollon en défaut

Apollon reconnut ce qu'il avait eu tête :

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
 Et ne me tends plus de panneau :
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
 Je vois de loin ; j'atteins de même ⁽²⁾.

(1) *Sentir le fagot*, c'est être coupable ou accusé d'impiété. Cette expression, restée proverbiale, nous vient du moyen âge, où les hérétiques et les prétendus sorciers étaient punis du supplice du feu.

(2) On sait qu'entre autres attributs Apollon avait celui de lancer des flèches à de grandes distances : de là le surnom d'Ἐκκρότης, qui tire loin, comme traduit Ronsard.

XX. — *L'Avare qui a perdu son trésor* ⁽¹⁾.

L'usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens de qui la passion
 Est d'entasser toujours mettre somme sur somme,

(1) *Æsop.*, 188, 59, *Avarus*. — Louys Guichardin, traduit par Belleforest. — *Les Heures de Récréations*, 1605, in 18, p. 143.

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogène là-bas ⁽¹⁾ est aussi riche qu'eux,
 Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux ⁽²⁾.
 L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait
 Pour jouir de son bien une seconde vie;
 Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait ⁽³⁾.
 Il avait dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur avec, n'ayant autre déduit ⁽⁴⁾
 Que d'y ruminer jour et nuit,
 Et rendre sa chevance ⁽⁵⁾ à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
 Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
 C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
 Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre. —
 Eh ! sommes-nous en temps de guerre
 Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait

(1) *Là-bas*, c'est-à-dire sous terre; car Diogène avait une habitation souterraine. *Ici-haut*, c'est-à-dire au-dessus de l'habitation du philosophe, par conséquent sur la terre.

(2) Et congesto pauper in auro est.

SÉNÈQUE le Tragique.

Maguas inter opes inops.

HORACE.

(3) Traduction de ce mot de Bion : *Non hic substantiam possidet, sed ab eâ possidetur.*

(4) Autre plaisir

(5) Son bien.

De le laisser chez vous en votre cabinet,
 Que de le changer de demeure ?
 Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
 A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
 L'argent vient-il comme il s'en va ?
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
 Mettez une pierre à la place ;
 Elle vous vaudra tout autant.

XXI. — *L'Œil du Maître* (1).

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
 Fut d'abord averti par eux
 Qu'il cherchât un meilleur asile.
 Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
 Ce service vous peut quelque jour être utile,
 Et vous n'en aurez point regret.
 Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
 Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
 Comme l'on faisait tous les jours :
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
 L'intendant même ; et pas un d'aventure
 N'aperçut ni cor, ni ramure,
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
 Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
 Que, chacun retournant au travail de Cérés,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.
 L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;

(1) Phædr., II, 8, *Cervus et Bovæ*.

Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :

Je crains fort pour toi sa venue ;

Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.

Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.

Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.

Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.

Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.

Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?

Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?

En regardant à tout, il voit une autre tête

Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.

Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;

Chacun donne un coup à la bête.

Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.

On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,

Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.

Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

XXII. — *L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ* ⁽¹⁾.

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe ⁽²⁾.

Voici comme Ésope le mit

En crédit :

Les alouettes font leur nid

(1) *Æsop. apud Aul. Gell., Noct. Attic., liv. II, c. xxix, t. I, p. 246, édit. Lipsie, 1769, in-8°.* — Avenius, 21, *Rusticus et Aves*; Faern, 4, 19, *Cassia*.

(2) *Ne quid expectes amicos quod tu per te agere possis.*

(ENNIVS.)

N'attends d'autrui ce que tu peux.

(BAÏF.)

Dans les blés quand ils sont en herbe,
 C'est-à-dire environ le temps
 Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
 Monstres marins au fond de l'onde,
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières
 Avait laissé passer la moitié d'un printemps
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.

A toute force enfin elle se résolut
 D'imiter la nature, et d'être mère encore.
 Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
 A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée ⁽¹⁾

Se trouvât assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor,
 De mille soins divers l'alouette agitée
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
 D'être toujours au guet et faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs
 Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,

Écoutez bien : selon ce qu'il dira,

Chacun de nous décampera.

Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.
 Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
 Les prier que chacun, apportant sa faucille,
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Notre alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
 S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

(1) La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces.

Cependant, soyez gais ; voilà de quoi manger.
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
 L'alouette à l'essor ⁽¹⁾, le maître s'en vient faire
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose ⁽²⁾
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
 Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
 — Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...

— Non, mes enfants ; dormez en paix :
 Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
 Pour la troisième fois, le maître se souvint
 De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
 Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous :
 Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
 Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
 Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
 Nous prenions dès demain chacun une faucille :
 C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons.

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
 C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !

Et les petits, en même temps,
 Voletants, se culebutants ⁽³⁾,
 Délogèrent tous sans trompette.

(1) C'est-à-dire, l'alouette étant partie de son nid, ayant pris sa volée.

(2) C'est-à-dire, il a tort aussi celui qui se repose, etc.

(3) *Culebutants* pour *culbutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprimeur mit *culbutants*, selon la vraie orthographe ; mais La Fontaine corrigea ce mot dans l'errata, et remit *culebutants* afin de donner à son vers le nombre de syllabes nécessaire.

LIVRE CINQUIÈME.

I. — *Le Bûcheron et Mercure* (1).

A M. L. C. D. B. (2).

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
 J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
 Et des vains ornements l'effort ambitieux (3);
 Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
 Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire (4).
 Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
 Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Esopé se propose,
 J'y tombe au moins mal que je puis.
 Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
 Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
 Comme la force est un point
 Dont je ne me pique point,
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
 C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.

(1) *Æsop.*, 127, 44, *Lignator et Mercurius*. — Rabelais, second prologue du livre IV, t. III, p. xxx, édit. 1741, in-4^o.

(2) Nous croyons que ces initiales signifient : *A M. le Chevalier de Bouillon*.
(WALCK.)

(3) *Ambitiosa recidet
Ornamenta.*

(HORAT. *De Arte poetica*, v. 447.)

(4) L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

(GRESSET.)

Tantôt je peins en un récit
La sottie vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.

Tel est ce chétif animal

Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,

Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,

Et dont la scène est l'univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gage-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.

Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir.

Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :

O ma cognée! ô ma pauvre cognée ⁽¹⁾!

S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi;

Je tiendrai l'être encore un coup de toi.

Sa plainte fut de l'Olympe entendue.

Mercuré vient. Elle n'est pas perdue,

Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?

(1) Le sujet de cette fable a aussi été traité par Rabelais. Voici comment il fait parler le bûcheron après la perte de l'outil qui le faisait vivre. « En cestuy estrif commença crier, prier, implorer, invoquer Jupiter, par oraisons moult disertes (comme vous savez que nécessité feut inventrice d'éloquence), levant la face vers les cieulx, les genoilz en terre, la teste nue, les bras haulz en l'aer, les doigtz des mains escarquillez, disant à chaque refrain de ses suffrages, à haulte voix infatigablement : « Ma coignée, Jupiter! ma coignée, ma coignée! Rien plus, ô Jupiter! que ma coignée ou deniers pour en acheter une aultre! Hélas! ma pauvre coignée! »

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
 Lors une d'or à l'homme étant montrée;
 Il répondit : Je n'y demande rien.
 Une d'argent succède à la première;
 Il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
 Ta bonne foi sera récompensée.
 En ce cas-là, je les prendrai, dit-il.
 L'histoire en est aussitôt dispersée;
 Et boquillons (1) de perdre leur outil,
 Et de crier pour se le faire rendre.
 Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
 Son fils Mercure aux criards vient encor ;
 A chacun d'eux il en montre une d'or.
 Chacun eût cru passer pour une bête
 De ne pas dire aussitôt : La voilà !
 Mercure, au lieu de donner celle-là,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

 Ne point mentir, être content du sien,
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

(1) On disait autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, pp.enti bûcheron.

II. — *Le Pot de terre et le Pot de fer* (1).

Le pot de fer proposa
 Au pot de terre un voyage.

(1) *Æsop.*, 529, 295, *Ollæ*.

Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il ferait que sage ⁽¹⁾
 De garder le coin du feu :
 Car il lui fallait si peu,
 Si peu que la moindre chose
 De son débris serait cause :
 Il n'en reviendrait morceau.
 Pour vous, dit il, dont la peau
 Est plus dure que la mienne,
 Je ne vois rien qui vous tienne.
 Nous vous mettrons à couvert,
 Repartit le pot de fer :
 Si quelque matière dure
 Vous menace d'aventure ⁽²⁾,
 Entre deux je passerai,
 Et du coup vous sauverai.
 Cette offre le persuade.
 Pot de fer son camarade
 Se met droit à ses côtés.
 Mes gens s'en vont à trois pieds
 Clopin clopant comme ils peuvent,
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet ⁽³⁾ qu'ils treuvent.

Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux :

(1) Qu'il ferait fort sagement. Ancienne locution. « *Tu fais que sage de confesser la vérité avant qu'on te donne la géhenne pour te la faire dire.* » Ληγοτ, traduit. de Plutarque, *Vie de Marc-Antoine*, chap. xii.

(2) D'un accident. Un grand nombre d'éditions modernes portent :

Vous menace, d'aventure.

La virgule après le verbe change tout à fait le sens, *d'aventure* devenant ainsi adverbe, et signifiant *par hasard*. Nous avons suivi les éditions originales.

(3) Achoppement, secousse.

Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

III. — *Le petit Poisson et le Pêcheur* (1).

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :

Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :

Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fournir

Au plus qu'une demi-bouchée.

Laissez-moi carpe devenir ;

Je serai par vous repêchée ;

Quelque gros partisan m'achètera bien cher :

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.

Rien qui vaille ! eh bien, soit, repartit le pêcheur :

Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,

Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,

Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :

L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

(1) *Æsop.*, 20, *Piscator et Smaris* ; 124, *Piscator et Cerrus*.

IV. — *Les Oreilles du Lièvre* (1).

Un animal cornu blessa de quelques coups
 Le lion, qui, plein de courroux,
 Pour ne plus tomber en la peine,
 Bannit des lieux de son domaine
 Toute bête portant des cornes à son front.
 Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;
 Daims et cerfs de climat changèrent :
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur
 N'allât interpréter à cornes leur longueur,
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
 Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :
 Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
 Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
 Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 On les fera passer pour cornes,
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
 J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
 Iront aux Petites-Maisons (2).

(1) Faern , III, 2, *Vulpes et Simius*.

(2) Hôpital des fous à Paris, qui a reçu, depuis, une autre destination, et est devenu l'Hospice des Ménages. (WALCK.)

V. — *Le Renard ayant la queue coupée.*

Un vieux renard, mais des plus fins,

(1) Æsop , 5, *Vulpes cauda mutila* ; 7, *Vulpes*. — Faern., IV, 10, *Vulpes*.

Grand croqueur ⁽¹⁾ de poulets, grand preneur de lapins,
 Sentant son renard d'une lieue,
 Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard en étant échappé,
 Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
 Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
 Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
 Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
 A ces mots il se fit une telle buée,
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
 La mode en fut continuée.

(1) Mot forgé par La Fontaine.

VI. — *La Vieille et les deux Servantes* ⁽¹⁾.

Il était une vieille ayant deux chambrières :
 Elles filaient si bien, que les sœurs filandières
 Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
 La vieille n'avait point de plus pressant souci
 Que de distribuer aux servantes leur tâche.
 Dès que Téthys chassait Phébus aux crins dorés,
 Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;
 Deçà, delà, vous en aurez :
 Point de cesse, point de relâche.

(1) *Æsop.*, 44, 79, *Mulier et Ancilla*.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
 Un misérable coq à point nommé chantait;
 Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
 S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
 Allumait une lampe, et courait droit au lit
 Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
 Dormaient les deux pauvres servantes.
 L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
 Et toutes deux, très-mal contentes,
 Disaient entre leurs dents : Maudit coq, tu mourras !
 Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :
 Le réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
 Notre couple, au contraire, à peine était couché,
 Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
 Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
 On s'enfonce encor plus avant :
 Témoin ce couple et son salaire.
 La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
 De Charybde en Scylla ⁽¹⁾.

(1) Incidit in Scyllam capiens vitare Charybdim.

Ce vers, si souvent cité comme étant d'un ancien, est de Gauthier de Châtillon, poète du douzième siècle. (WALCK.)

VII. — *Le Satyre et le Passant* ⁽¹⁾.

Au fond d'un antre sauvage
 Un satyre et ses enfants

(1) *Æsop.*, 26, 126, *Homo et Satyrus*.

Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre (1) deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts ;

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
— Notre hôte, à quoi bon ceci

— L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

(1) De l'inviter.

VIII. — *Le Cheval et le Loup* (1).

Un certain loup, dans la saison
 Que les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie,
 Et que les animaux quittent tous la maison
 Pour s'en aller chercher leur vie ;
 Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
 Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
 Je laisse à penser quelle joie.
 Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
 Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc (2) ;
 Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
 Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
 Se dit écolier d'Hippocrate ;
 Qu'il connaît les vertus et les propriétés
 De tous les simples de ces prés ;
 Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
 Toutes sortes de maux. Si doni coursier voulait
 Ne point celer sa maladie,
 Lui loup, gratis, le guérirait ;
 Car le voir en cette prairie
 Paître ainsi, sans être lié,
 Témoignait quelque mal, selon la médecine.
 J'ai, dit la bête chevaline,
 Un apostume sous le pied.
 Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
 Susceptible de tant de maux.
 J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux,
 Et fais aussi la chirurgie.

(1) *Æsop.*, 154, 263, *Asinus et Lupus*.(2) *Tu me serais hoc*, tu serais à moi, par allusion à un jeu de cartes nommé *le hoc*, et où l'on dit *hoc*, comme dans d'autres jeux on dit *atout*, en jetant sur le tapis les cartes gagnantes.

Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
 Afin de happer son malade.
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
 Qui vous lui met en marmelade
 Les mandibules ⁽¹⁾ et les dents.
 C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste;
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
 Tu veux faire ici l'arboriste ⁽²⁾,
 Et ne fus jamais que boucher.

(1) Les mâchoire

(2) VAR. *L'herboriste* dans les éditions modernes ; mais c'est à tort. La Fontaine a mis *l'arboriste* dans toutes les éditions données par lui. Il suivait en cela l'usage vulgaire, ainsi que le prouve le passage suivant de Richelet, dans son Dictionnaire imprimé à Genève, en 1680, in-4^o, t. I, p. 598 : « Le peuple dit *arboriste* ; quelques savants hommes, *herboriste*. »

(WALCK.)

IX. — *Le Laboureur et ses Enfants* ⁽¹⁾

Travaillez, prenez de la peine :
 C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents :
 Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ouït :
 Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse.
 Le père mort, les fils vous retournent le champ,

(1) *Æsop.*, 33, 22, *Agricola et Filii*.

Deçà, delà, partout ; si bien, qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer, avant sa mort,
 Que le travail est un trésor.

X. — *La Montagne qui accouche* (1).

Une montagne en mal d'enfant
 Jetait une clameur si haute
 Que chacun, au bruit accourant,
 Crut qu'elle accoucherait sans faute
 D'une cité plus grosse que Paris :
 Elle accoucha d'une souris (2).

Quand je songe à cette fable,
 Dont le récit est menteur
 Et le sens est véritable
 Je me figure un auteur
 Qui dit : Je chanterai la guerre

Que firent les Titans au maître du tonnerre (3).
 C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
 Du vent.

(1) Phædr., IV, 23 sive 22, *Mons parturiens*.

(2) « La moquerie est telle que de la montagne d'Horace, laquelle crioit et lamentoit énormément comme femmes en travail d'enfant. A son cry et lamentation accourut tout le voisinage en expectation de veoir quelque admirable et monstrueux enfantement; mais enfin ne naquist d'elle qu'une petite souris. »

RABELAIS, *Pantagruel*, liv. III, ch. 24.

(3) Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
 « Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.
 Quid dignum tanto feret hic promissor hiatus ?
 Prturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

HORAT. *De Arte poetica*, v. 156, et seqq.

XI. — *La Fortune et le jeune Enfant* (1).

Sur le bord d'un puits très-profond
 Dormait, étendu de son long,
 Un enfant alors dans ses classes.

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Un honnête homme, en pareil cas,
 Aurait fait un saut de vingt brasses.
 Près de là tout heureusement

La Fortune passa, l'éveilla doucement,

Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie (2) ;

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.

Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;

Cependant c'était votre faute.

Je vous demande, en bonne foi,

Si cette imprudence si haute

Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.

Il n'arrive rien dans le monde

Qu'il ne faille qu'elle en réponde :

Nous la faisons de tous écots ;

Elle est prise à garant de toutes aventures.

Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,

On pense en être quitte en accusant son sort :

Bref, la Fortune a toujours tort.

(1) *Æsop.*, 62, *Puer et Fortuna* ; 256, *Viator et Fortuna*.

(2) Le sujet de cette fable a aussi été traité par Regnier, *Satire* xiv. Voici en quels termes la Fortune réveille l'enfant :

Sus, badin, levez-vous ! si vous tombiez dedans,
 De douleur vos parents, comme vous imprudents,
 Croyant en leur esprit que de tout je dispose,
 Diroient, en me blâmant, que j'en serois la cause

XII. — *Les Médecins* ⁽¹⁾.

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Souffrit que le gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 Leur malade paya le tribut à nature,
 Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.
 S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

(1) *Æsop.*, 126, *Ægrotus et Medicus*; 224, *Medicus et Ægrotus*; 31, *Medicus et Ægrotans*; 43, *Ægrotus et Medicus*.

XIII. — *La Poule aux œufs d'or* ⁽¹⁾.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
 Pondait tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor;
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus.
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus
 Pour vouloir trop tôt être riches !

(1) *Æsop.*, 155, 156, *Gallina auripara*.

XIV. — *L'Ane portant des Reliques* ⁽¹⁾.

Un baudet chargé de reliques
 S'imagina qu'on l'adorait :
 Dans ce penser il se carrait,
 Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
 Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle.
 Ce n'est pas vous, c'est l'idole
 A qui cet honneur se rend,
 Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
 C'est la robe qu'on salue ⁽²⁾.

(1) Æsop., 155, *Asinus gestans Simulacrum*; 261, *Asinus ferens Statuam*.

(2) Dans notre société, qui attache une si sotte importance aux choses officielles, et à ce qu'on appelle la *position*, cette fable a encore une piquante actualité.

XV. — *Le Cerf et la Vigne* ⁽¹⁾.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
 Et telle qu'on en voit en de certains climats,
 S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
 Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute :
 Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
 Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
 On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :
 Il vient mourir en ce lieu même.

(1) Æsop., 65, *Cerva et Vitis* — Phædr., 1, 12, *Cervus ad Fontem*.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement :
 Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
 La meute en fait curée : il lui fut inutile
 De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
 Qui les a conservés.

XVI. — *Le Serpent et la Lime* ⁽¹⁾.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
 (C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
 Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
 N'y rencontra pour tout potage
 Qu'une lime d'acier, qu'il se mit à ronger.
 Cette lime lui dit, sans se mettre en colère ⁽²⁾ :
 Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?
 Tu te prends à plus dur que toi,
 Petit serpent à tête folle ;
 Plutôt que d'emporter de moi
 Seulement le quart d'une obole,
 Tu te romprais toutes les dents.
 Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.

(1) *Æsop.*, 271, 187, *Vipera et Lima*. — *Phædr.*, V, 8 sive 7, *Vipera et Lima*.

(2) Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons, a dit La Fontaine dans sa dédicace au Dauphin. Passe encore de faire parler les poissons tout muets qu'ils soient, et même les plantes, car au moins ce sont des êtres animés ; mais une lime, et surtout une lime qui parle *sans se mettre en colère* ! Aussi cette donnée a-t-elle été souvent critiquée. Les mêmes critiques ont été faites à propos du *Pot de terre* et du *Pot de fer*, et des autres fables où notre poète a forcé toute vraisemblance en faisant agir, raisonner et parler, des objets matériels et inanimés. Il est à remarquer, du reste, que dans presque toutes ces fables il est resté inférieur à lui-même.

Vous vous tourmentez vainement.
 Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
 Sur tant de beaux ouvrages ?
 Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII. — *Le Lièvre et la Perdrix* (1).

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux (2) ?
 Le sage Ésope dans ses fables
 Nous en donne un exemple ou deux.
 Celui qu'en ces vers je propose,
 Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
 Quand une meute s'approchant
 Oblige le premier à chercher un asile :
 Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
 Sans même en excepter Brifaut (3).
 Enfin il se trahit lui-même
 Par les esprits sortants de son corps échauffé.
 Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
 Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
 Il le pousse; et Rustaut (4), qui n'a jamais menti,

(1) Phædr., 1, 9, *Passer et Lepus*.

(2) La morale contenue dans ces deux vers a été durement censurée. On a surtout reproché au second de ces vers de n'enseigner la commisération qu'au nom de l'égoïsme. Le reproche est juste; mais le tort de La Fontaine, en imitant Ésope ou Phèdre, c'est d'avoir oublié, ici comme en quelques autres passages, qu'entre lui et les fabulistes de l'antiquité, il y avait le christianisme; de telle sorte qu'en imitant, il a assumé sur lui-même la responsabilité d'un sentiment qui pouvait être louable eu égard à la dureté du monde païen, mais qui est très-insuffisant depuis que l'Évangile a révélé la pitié au monde.

(3) Du verbe *briffer*, manger avec voracité.

(4) VAN. Il y a *Toyaut* dans les deux premières éditions. Depuis, La Fontaine a substitué *Rustaut*.

Dit que le lièvre est reparti.
 Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
 La perdrix le raille, et lui dit :
 Tu te vantais d'être si vite !
 Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
 Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
 La sauront garantir à toute extrémité ;
 Mais la pauvrete avait compté
 Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII. — *L'Aigle et le Hibou* (1).

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
 L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
 Qu'ils ne se gobaient leurs petits peu ni prou (2).
 Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
 Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :
 Je crains en ce cas pour leur peau ;
 C'est hasard si je les conserve.
 Comme vous êtes roi, vous ne considérez
 Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
 Tout en même catégorie.
 Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
 Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;
 Je n'y toucherai de ma vie.
 Le hibou reparti : Mes petits sont mignons,
 Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
 Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
 N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien,
 Que chez moi la maudite Parque

(1) Verdizotti, fable v, *l'Aquila e'l Guffo*.

(2) Ni beaucoup.

N'entre point par votre moyen.
 Il advint qu'au hibou Dieu donna géniture ;
 De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
 Notre aigle aperçut, d'aventure,
 Dans les coins d'une roche dure,
 Ou dans les trous d'une mesure
 (Je ne sais pas lequel des deux),
 De petits monstres fort hideux,
 Reçhignés, un air triste, une voix de Mégère.
 Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
 Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
 Ses repas ne sont point repas à la légère.
 Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
 De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
 Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.
 Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
 Ou plutôt la commune loi
 Qui veut qu'on trouve son semblable
 Beau, bien fait, et sur tous aimable.
 Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
 En avaient-ils le moindre trait ?

XIX. — *Le Lion s'en allant en guerre* (1).

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts ;
 Fit avertir les animaux.
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
 L'éléphant devait, sur son dos,
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire ;

(1) Absternius, 95, *De Asino tubicino et Lepore tabellario.*

L'ours, s'apprêter pour les assauts ;
 Le renard, ménager de secrètes pratiques ;
 Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
 Et connaît les divers talents.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX. — *L'Ours et les deux Compagnons* (1).

Deux compagnons, pressés d'argent,
 A leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un ours encor vivant,

Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
 C'était le roi des ours, au compte de ces gens.
 Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
 Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaut (2) prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,

(1) *Æsop.*, 57, *Viatores et Ursa* ; 253, *Viatores et Ursus*. — *Abstemius*, 49, *de Coriario emente pellem Ursi a venatore nondum capti*. — *Philippe de Comines*, dans ses *Mémoires* (liv. IV, chap. 11), met cette fable dans la bouche de l'empereur Frédéric pour répondre aux ambassadeurs du roi de France, qui, au nom de leur souverain, l'engageaient à se saisir des terres que le uc de Bourgogne tenait de l'Empire.

(2) Marchand de moutons, dans *Rabelais, Pantagruel*, liv. IV, chap. VIII.

Ils conviennent de prix, et se mettent en quête ;
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :
 D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
 Ayant quelque part ouï dire
 Que l'ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
 Et, de peur de supercherie,
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent ⁽¹⁾.
 A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
 Car il t'approchait de bien près,
 Te retournant avec sa serre. —
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre ⁽²⁾.

(1) L'effet de la prévention est ici très-bien critiqué. C'est ainsi que, dans Molière, M. de Sottenville repousse son gendre à jeun, en lui disant : *Retirez-vous, vous puez le vin.*

(2) « Quand ils furent joincts, celui qui estoit dessus l'arbre demanda à son compagnon par serment ce que l'ours luy avoit dit en conseil, que si long-temps lui avoit tenu le museau contre l'oreille ; à quoy son compagnon lui respondit : Il me disoit que jamais je ne marchandasse de la peau de l'ours jusqu'à ce que la beste fust morte. » (COMINES.)

XXI. — *L'Ane vêtu de la peau du Lion* ⁽¹⁾.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
 Était craint partout à la ronde ;
 Et, bien qu'animal sans vertu ⁽²⁾,
 Il faisait trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur
 Découvrit la fourbe et l'erreur :
 Martin ⁽³⁾ fit alors son office.
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France ⁽⁴⁾
 Par qui cet apologue est rendu familier ⁽⁵⁾.
 Un équipage cavalier
 Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) *Æsop.*, 141, *Asinus pellem Leonis gestans*, 262, *Asinus et leonina pellis*.

(2) Sans courage, du mot *virtus*.

(3) Martin-bâton, dont il a déjà été fait mention dans la fable v du livre IV.

(4) La Fontaine insiste sur ce défaut, qu'on appellerait aujourd'hui un *dé-faut national*, et dont nous ne sommes nullement corrigés. Notre poète dit encore, liv. VIII, fab. xv :

Se croire un personnage est fort commun en France.

C'est proprement le mal français,
 La sottise vanité nous est particulière.

(5) C'est-à-dire : reçoit une fréquente application.

LIVRE SIXIÈME.

1. — *Le Pâtre et le Lion* (1).

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une morale nue apporte de l'ennui :
 Le conte fait passer le précepte avec lui (2).
 En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire (3) ;
 Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
 C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
 Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
 Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
 On ne voit point chez eux de parole perdue.
 Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé (4) ;
 Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.

(1) *Æsop.*, 41, 131, *Bubuleus*.

(2) Florian a repris en sous-œuvre, dans la première de ses fables, l'idée exprimée dans ces vers par La Fontaine. La fable dit à la vérité :

Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble ;
 Chez le sage, à cause de vous,
 Je ne serai point rebutée ;
 A cause de moi, chez les fous,
 Vous ne serez point maltraitée.

Servant, par ce moyen, chacun selon son goût,
 Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
 Vous verrez, ma sœur, que partout
 Nous passerons de compagnie.

(3) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

(HORACE.)

(4) C'est ce que Phèdre nous apprend lui-même dans ces vers, livre III
 able x, v. 60 :

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
 Brevitate quoniam nimia quosdam offendimus.

Mais sur tous certain Grec ⁽¹⁾ renchérit, et se pique
D'une élégance laconique :

Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte :
Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.


Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande !
A ces mots, sort de l'antre un lion grand et fort ;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux ! je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte !

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

(1) Gabrias (*Note de La Fontaine*). — Gabrias, Babrias, Babrius : ces trois noms sont ceux d'un seul et même personnage.

Les fables de Babrius jouissaient, dans l'antiquité, d'une grande réputation. Julius Titianus, qui vivait sous Caracalla, en avait fait une traduction en prose latine. Au moyen âge, un moine nommé Ignatius Magister, les arrangea en quatrains, probable-

ment d'après la traduction de Titianus. La Fontaine, à son tour, s'inspira des quatrains d'Ignatius, en regrettant de ne pouvoir recourir au texte du fabuliste grec; car au xvii^e siècle on ne connaissait qu'une seule fable de cet auteur. Postérieurement à La Fontaine on en retrouva encore une ou deux, et cette découverte ne fit que rendre la perte des autres plus sensible. Le célèbre philosophe Herder, admirateur enthousiaste de la poésie grecque, a dit à ce propos : « Celui qui aurait le bonheur de retrouver le véritable Babrius ferait à la littérature un précieux cadeau. Les deux ou trois fables complètes que nous possédons de cet auteur respirent, sous le rythme le plus harmonieux, une simplicité si charmante, que Phèdre, avec son élégance recherchée, peut à peine lui être comparé. » Ce qu'Herder souhaitait s'est réalisé. Le véritable Babrius a été retrouvé, vers 1842, dans le couvent de Sainte-Laure, au mont Athos, par M. Minoïde Minas, chargé d'une mission par le ministre de l'instruction publique. La réputation de Babrius a été pleinement justifiée par cette découverte. Voir : *BABRII Fabulæ Iambicæ CXXIII, nunc primum editæ. Jo Fr. Boissonade recensuit, latine convertit, annotavit.* Paris, Didot, 1844, in-8°.



II. — *Le Lion et le Chasseur* (1).

Un fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
 Vit un berger. Enseigne-moi, de grâce,
 De mon voleur, lui dit-il, la maison;
 Que, de ce pas, je me fasse raison.
 Le berger dit : C'est vers cette montagne.
 En lui payant de tribut un mouton
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît; et je suis en repos.
 Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,

(1) *Gabrias, 36, de Venatore timido et Pastore. — Æsop., 267, 178, Venator meticulosus et Lignator*

Le lion sort, et vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
 O Jupiter ! montre-moi quelque asile.
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
 Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

III. — *Phébus et Borée* (1).

Borée et le Soleil virent un voyageur
 Qui s'était muni par bonheur
 Contre le mauvais temps. On enraît dans l'automne,
 Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
 Il pleut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris
 Rend ceux qui sortent avertis
 Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
 Les Latins les nommaient douteux (2), pour cette affaire.
 Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
 Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
 A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourrait nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien , gageons nous deux,
 Dit Phébus, sans tant de paroles,

(1) Lokman, 34, trad. de Marcel, 1803, in-18, p. 115, *le Soleil et le Vent*.
 — Philibert Hegemon, fable vi, *du Soleil et de la Bise*, dans *la Colom-
 bière, ou Maison rustique*. Paris, 1583, p. 58, verso.

(2) Incertis mensibus.

A qui plus tôt aura dégarni les épaules
 Du cavalier que nous voyons.
 Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
 Il n'en fallut pas plus (1). Notre souffleur à gage (2)
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis,
 Le Soleil dissipe la nue,
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier
 Sous son balandras (3) fait qu'il sue,
 Le contraint de s'en dépouiller :
 Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait douceur que violence.

(1) Davantage, du mot latin *magis*.

(2) Ch. Nodier critique cette fin de vers : à gage, dit-il, n'est là que pour la rime. M. Géroze, à son tour, critique avec raison la remarque de Nodier, et il explique très-justement le sens de souffleur à gage ; c'est une allusion à la gageure qui vient d'être faite.

(3) *Balandras* ou *balandran*, espèce de manteau qui était déjà connue au XIII^e siècle.

IV. — *Jupiter et le Métayer* (1).

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
 Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
 Firent des offres, écoutèrent :
 Ce ne fut pas sans bien tourner ;
 L'un alléguait que l'héritage
 Était frayant (2) et rude, et l'autre un autre si..
 Pendant qu'ils marchandèrent ainsi,
 Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
 Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
 Le laissât disposer de l'air,
 Lui donnât saison à sa guise,
 Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
 Enfin du sec et du mouillé,
 Aussitôt qu'il aurait baillé (3).
 Jupiter y consent. Contrat passé (4), notre homme
 Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
 Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
 Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
 Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
 Pleine moisson, pleine vinée.
 Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
 L'an suivant, voilà tout changé.
 Il ajuste d'une autre sorte
 La température des cieux.

(1) Faërn., lib. V, fab. xiii, *Rusticus et Jupiter*. — *Æsop.*, 77, 269, *Patet et Filia*.

(2) Occasionnait beaucoup de frais.

(3) Ouvert la bouche, et non pas passé bail, comme l'ont pensé plusieurs commentateurs. Les éditions données du vivant de La Fontaine portent en effet *baillé*.

(4) Ch. Nodier veut que l'on ponctue ainsi ce vers :

Jupiter y consent. Contrat passé ; notre homme

Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
 Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
 Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ;
 Il confesse son imprudence.
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Conc'vons que la Providence
 Sait'ce qu'il nous faut mieux que nous ⁽¹⁾.

(1) « Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut ! »

MOLIÈRE. *Festin de Pierre*, acte V, sc. 6.

V. — *Le Cochet, le Chat, et le Souriceau* ⁽¹⁾.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
 J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
 Et trottais comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
 L'un doux, bénin, et gracieux,
 Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;
 Il a la voix perçante et rude,
 Sur la tête un morceau de chair,

(1) *Abstemius, 67, de Mure quæ cum Fele amicitiam contrahere volebat.* L'apologue, toujours populaire dans les écrivains du moyen âge, se rencontre quelquefois là où l'on ne s'attendrait guère à le trouver, dans la chaire catholique. Michel Menot, l'un des plus hardis prédicateurs des premières années du XVI^e siècle, nous en fournit un exemple, et cet exemple est précisément la fable ci-dessus. Voici le texte de Menot :

« *Cattus erat in horreo, et mus habebat nidum ibi; vidit gallum, timuit, et ponebat se juxta illum bonum hominem, le chat. O, dicit mater, si estis juxta illum quem vocatis le bonhomme et vocatis Mitis, comedet vos, alius autem non.* »

Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée,
 La queue en panache étalée.
 Or, c'était un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit et tel fracas,
 Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très-bon cœur.
 Sans lui j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, une humble contenance
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
 Qui, sous son minois hypocrite,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger des gens sur la mine.

VI. — *Le Renard, le Singe, et les Animaux* (1).

Les animaux, au décès d'un lion,
 En son vivant prince de la contrée,
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée :
 Dans une chartre (2) un dragon la gardait.
 Il se trouva que, sur tous essayée,
 A pas un d'eux elle ne convenait :
 Plusieurs avaient la tête trop menue,
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
 Et, par plaisir la tiare essayant,
 Il fit autour force grimaceries (3),
 Tours de souplesse, et mille singeries,
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux animaux cela sembla si beau,
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
 Le renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment,
 Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
 Or tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, sire, à votre majesté.
 Le nouveau roi bâille (4) après la finance ;
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.
 C'était un piège : il y fut attrapé.
 Le renard dit, au nom de l'assistance :

(1) *Æsop.*, 69, 29, *Vulpes et Simius*.

(2) Un lieu de réserve, une prison.

(3) Mot inventé par La Fontaine.

(4) *Aspire* après la finance.

Prétendrais-tu nous gouverner encor,
 Ne sachant pas te conduire toi-même ?
 Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

VII. — *Le Mulet se vantant de sa généalogie* (1).

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
 Et ne parlait incessamment
 Que de sa mère la jument,
 Dont il contait mainte prouesse.
 Elle avait fait ceci, puis avait été là.
 Son fils prétendait pour cela
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
 Il eût cru s'abaisser, servant un médecin.
 Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
 Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
 Qu'à mettre un sol à la raison,
 Toujours serait-ce à juste cause
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

(1) *Æsop.*, 85, *Mula* ; 140, *Mulus*.

VIII. — *Le Vieillard et l'Âne* (1).

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
 Un pré plein d'herbe et fleurissant :
 Il y lâche sa bête, et le grison se rue
 Au travers de l'herbe menue,

(1) *Phædr.*, 1, 15, *Asinus ad Senem pastorem*.

Se vautrant, grattant, et frottant,
 Gambadant, chantant, et broutant,
 Et faisant mainte place nette.

L'ennemi vient sur l'entrefaite.

Fuyons, dit alors le vieillard.

Pourquoi? répondit le paillard ⁽¹⁾;

Me fera-t-on porter double bât, double charge?

Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.

Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?

Sauvez-vous, et me laissez paître.

Notre ennemi, c'est notre maître :

Je vous le dis en bon françois.

(1) Celui qui couche sur la paille, le paysan. Ce mot n'a plus cette signification

IX. — *Le Cerf se voyant dans l'eau* ⁽¹⁾.

Dans le cristal d'une fontaine

Un cerf se mirant autrefois

Louait la beauté de son bois,

Et ne pouvait qu'avecque peine

Souffrir ses jambes de fuseaux,

Dont il voyait l'objet ⁽²⁾ se perdre dans les eaux.

Quelle proportion de mes pieds à ma tête!

Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :

Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite;

Mes pieds ne me font point d'honneur.

Tout en parlant de la sorte,

Un limier le fait partir.

(1) Phædr., I, 12, *Cervus ad fontem*. — Æsop., 66, 184, *Cerva et Leo*. — Aphonius, 18, *Fabula Cervi admonens ut differatur iudicium de aliqua re, priusquam ejus factum sit periculum*. Anonymus Neveleti, 47, *de Cervo et Venatore*.

(2) L'image projetée devant lui : *objectus*.

Il tâche à se garantir;
 Dans les forêts il s'emporte:
 Son bois, dommageable ornement,
 L'arrêtant à chaque moment,
 Nuit à l'office que lui rendent
 Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
 Il se dédit alors, et maudit les présents
 Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
 Et le beau souvent nous détruit.
 Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
 Il estime un bois qui lui nuit.

X. — *Le Lièvre et la Tortue* (1).

Rien ne sert de courir; il faut partir à point:
 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
 Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?
 Repartit l'animal léger:
 Ma commère, il faut vous purger
 Avec quatre grains d'ellébore. —
 Sage, ou non, je parie encore.
 Ainsi fut fait; et de tous deux
 On mit près du but les enjeux.
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
 Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt (2) d'être atteint,
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes (3),

(1) *Æsop.*, 173, 292, *Testudo et Lupus*.

(2) *Prêt d'être*, conforme aux éditions données par La Fontaine.

(3) Aux calendes grecques. C'étaient les Romains, et non les Grecs, qui

Et leur fait arpenter les landes.
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 Pour dormir, et pour écouter
 D'où vient le vent, il laisse la tortue
 Aller son train de sénateur.
 Elle part, elle s'évertue ;
 Elle se hâte avec lenteur.
 Lui cependant méprise une telle victoire,
 Tient la gageure à peu de gloire,
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose ;
 Il s'amuse à tout autre chose
 Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
 Furent vains : la tortue arriva la première.
 Eh bien , lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi l'emporter ! et que serait-ce
 Si vous portiez une maison ?

avaient des *calendes* dans leur calendrier ; et cette expression les *calendes grecques*, pour signifier un terme ou un temps indéfini, quoique empruntée à la langue de l'érudition, est devenue populaire. (WALCK.)

XI. — *L'Âne et ses Maîtres* (1).

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
 De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
 Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
 Je suis plus matineux encore.
 Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
 Belle nécessité d'interrompre mon somme !

(1) *Æsop.*, 152, *Asinus et Coriarius* ; 45, *Asinus et Hortulanus*.

Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.

J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.

Encor, quand il tournait la tête,

J'attrapais, s'il m'en souvient bien,

Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;

Et sur l'état d'un charbonnier

Il fut couché tout le dernier.

Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,

Ce baudet-ci m'occupe autant

Que cent monarques pourraient faire !

Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?

N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :

Notre condition jamais ne nous contente ;

La pire est toujours la présente.

Nous fatiguons le ciel à force de placets.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,

Nous lui rompons encor la tête.

XII. — *Le Soleil et les Grenouilles* (1).

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse (2)

Noyait son souci dans les pots.

Ésope seul trouvait que les gens étaient sots

De témoigner tant d'allégresse.

(1) Phædr., I, 6, *Ranæ ad Solem*.

(2) Réjouissance.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
 De songer à l'hyménée.
 Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
 Se plaindre de leur destinée
 Les citoyennes des étangs.
 Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
 Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
 Se peut souffrir ; une demi-douzaine
 Mettra la mer à sec, et tous ses habitants.
 Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
 Bientôt on la verra réduite
 A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
 Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

XIII. — *Le Villageois et le Serpent* (1).

Esopé conte qu'un maraîchier,
 Charitable autant que peu sage,
 Un jour d'hiver se promenant
 A l'entour de son héritage,
 Aperçut un serpent sur la neige étendu,
 Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
 Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
 Et, sans considérer quel sera le loyer (2)
 D'une action de ce mérite,
 Il l'étend le long du foyer,
 Le réchauffe, le ressuscite.
 L'animal engourdi sent à peine le chaud,
 Que l'âme lui revient avecqu' la colère.
 Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt ;

(1) *Æsop.*, 153, *Serpens et Agricola* ; 173, *Agricola et Serpens*. — *Phædr.*, IV, 18 (sive 19), *Homo et Colubra*.

(2) La récompense.

Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
 Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !
 Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste courroux,
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête ;
 Il fait trois serpents de deux coups,
 Un tronçon, la queue, et la tête.
 L'insecte ⁽¹⁾, sautillant, cherche à se réunir ;
 Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
 Mais envers qui ? c'est là le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point.
 Qui ne meure enfin misérable.

(1) Le mot *insecte* appliqué au serpent est d'une complète inexactitude. C'est par des fautes de ce genre que La Fontaine a donné droit à Voltaire de dire de lui : « Ce n'était pas un homme d'un goût toujours sûr.. et c'est encore un défaut remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue. » Ces réserves faites sur certaines incorrections, Voltaire admire vivement notre poète, et déclare que ses ouvrages iront à la dernière postérité. Voltaire, du reste, est peut-être, de tous les critiques, celui qui s'est montré aussi sévère.

XIV. — *Le Lion malade et le Renard* ⁽¹⁾.

De par le roi des animaux,
 Qui dans son antre était malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyât gens le visiter ;
 Sous promesse de bien traiter
 Les députés, eux et leur suite,
 Foi de lion, très-bien écrite :
 Bon passe-port contre la dent,

(1) *Æsop.*, 91, 157, *Leo et Vulpes*. — Philibert Hegemon, fable ix, dans *la Colombière, ou Maison rustique*, in-12, Paris, 1585.

Contre la griffe tout autant.
 L'édit du prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui députe.
 Les renards gardant la maison,
 Un d'eux en dit cette raison :
 Les pas empreints sur la poussière ⁽¹⁾
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
 Pas un ne marque de retour :
 Cela nous met en méfiance.
 Que sa majesté nous dispense :
 Grand merci de son passe-port.
 Je le crois bon : mais dans cet antre
 Je vois fort bien comme l'on entre,
 Et ne vois pas comme on en sort.

(1) Olim quod vulpes egroti causa Leoni
 Respondit, referam : Quia me vestigia tenent
 Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum.

HORACE.)

XV. — *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette* ⁽¹⁾.

Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la voix de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant ⁽²⁾ au miroir prenait des oisillons.
 Le fantôme brillant attire une alouette :
 Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
 Descend des airs, fond et se jette
 Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.

(1) Abstemius, 3, de *Accipitre Columbam insequente*.

(2) Habitant des campagnes.

Elle avait évité la perfide machine,
 Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
 Elle sent son ongle maline (1).
 Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
 Lui-même sous les rets demeure enveloppé:
 Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage;
 Je ne t'ai jamais fait de mal.
 L'oiseleur repartit : Ce petit animal
 T'en avait-il fait davantage (2)?

(1) *Maligne* dans les éditions modernes, ce qui est correctement le féminin de *malin*. Mais La Fontaine dans les éditions qu'il a revues a écrit *maline*, quoique de son temps déjà *ongle* eût été masculin. Nous avons respecté la double faute.

(2) L'oiseleur, en cette circonstance, a-t-il bien le droit de faire de la morale à l'autour ?

XVI. — *Le Cheval et l'Âne* (1).

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
 Si ton voisin vient à mourir,
 C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
 Celui-ci ne portant que son simple harnois,
 Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
 Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
 Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
 La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
 Le cheval refusa, fit une pétarade ;
 Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,

(1) Esop., *Equus et Asina* ; 125, *Equus et Asinus*. — Plutarque, *les Règles et Préceptes de santé*, § LIX, t. XVII, p. 110, de la traduct. d'Amyot, édit. de 1802, ou t. V des *OEuvres morales : le Chameau et le Bœuf*.

Et reconnut qu'il avait tort.
 Du baudet en cette aventure
 On lui fit porter la voiture,
 Et la peau par-dessus encor.

XVII. — *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre* (1).

Chacun se trompe ici-bas :
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
 La plupart du temps, le nombre.
 Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
 La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
 La rivière devint tout d'un coup agitée ;
 A toute peine il regagna les bords,
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

(1) Ésope., 539, *Canis cibum ferens*; 215, *Canicula carnem ferens*. — Phædr., 1, 4, *Canis per fluvium carnem ferens*.

XVIII. — *Le Chartier embourbé* (1).

Le Phaéton d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
 De tout humain secours : c'était à la campagne,
 Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
 Appelé Quimper-Corentin.
 On sait assez que le Destin

(1) Avien., fab. xxxii, *Rusticus et Hercules*. — Faëru., IV, 14, *Bubuicu et Hercules*.

Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage (1) :
 Dieu nous préserve du voyage !
 Pour venir au chartier (2) embourbé dans ces lieux,
 Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
 Pestant, en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre lui-même.
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
 Sont si célèbres dans le monde :
 Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
 A porté la machine ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici.
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi :
 Hercule veut qu'on se remue ;
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient ;
 Ote d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
 Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme
 Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet. —
 Je l'ai pris... Qu'est ceci ? mon char marche à souhait !
 Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera (3).

(1) Allusion au mauvais état des chemins de la basse Bretagne, à la difficulté de trouver dans cette province de bons gîtes, et peut-être aussi à ce que cette province était alors un lieu d'exil pour les personnages en disgrâce.

(2) Chartier, au lieu de charretier ; c'était d'usage au temps de La Fontaine.

(3) Ce vers est devenu, dans les dernières années de la restauration, la devise d'une association politique fort célèbre, la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*.

XIX. — *Le Charlatan* (1).

Le monde n'a jamais manqué de charlatans (2) :

Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud ;

Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.

Le prince sut la chose : il manda le rhéteur.

J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie ;
J'en voudrais faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme.

Il devait au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs ;

Sinon il consentait d'être en place publique

Guindé la hart au col, étranglé court et net,

Ayant au dos sa rhétorique,

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

(1) Poggii *Facetiæ*, t. I, p. 258, et t. II, p. 257-265, édit. 1793, in-18 :
Asinus erudiendus. — Abstemijs, 135, de *Grammatico docente Asinum*.

(2) *Universus mundus histrioniam agit*.

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
 Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
 Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance
 Un discours où son art fût au long étendu ;
 Un discours pathétique, et dont le formulaire
 Servit à certains Cicérons
 Vulgairement nommés larrons.
 L'autre reprit : Avant l'affaire,
 Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
 De compter sur dix ans de vie.
 Soyons bien buvants, bien mangeants,
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX. — *La Discorde.*

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
 On la fit déloger des cieux.
 Chez l'animal qu'on appelle homme
 On la reçut à bras ouverts,
 Elle et Que-si-que-non, son frère,
 Avecque Tien-et-mien, son père.
 Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
 De préférer notre hémisphère
 A celui des mortels qui nous sont opposés,
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandait qu'elle fût présente,
 La Renommée avait le soin
 De l'avertir ; et l'autre, diligente,
 Courait vite aux débats, et prévenait la Paix ;

Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
 La Renommée enfin commença de se plaindre
 Que l'on ne lui trouvait jamais
 De demeure fixe et certaine ;
 Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
 Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
 L'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
 On y trouva difficulté.
 L'auberge enfin de l'Hyménée
 Lui fut pour maison assignée

XXI. — *La jeune Veuve* (1).

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
 Le Temps ramène les plaisirs.
 Entre la veuve d'une année
 Et la veuve d'une journée
 La différence est grande : on ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne ;
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
 C'est toujours même note et pareil entretien.
 On dit qu'on est inconsolable :
 On le dit ; mais il n'en est rien,
 Comme on verra par cette fable,
 Ou plutôt par la vérité.

(1) Absternius, 14, de *Muliere virum morientem fente et patre eam conso-
 lante*. Il paraît qu'Absternius a lui-même pris ce sujet dans un ancien fabliau
 aussi intitulé *la Veuve*. Voyez Legrand d'Aussy, *Fabliaux ou Contes du
 douzième et du treizième siècle*, t. III, p. 55, édit. de 1779, in-8°.

L'époux d'une jeune beauté
 Parlait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
 Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
 Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La belle avait un père, homme prudent et sage ;
 Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler :

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
 Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports ;

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
 Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe ;

L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :

Le deuil enfin sert de parure,

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier ; les Jeux, les Ris, la danse,
 Ont aussi leur tour à la fin :

On se plonge soir et matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;

Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :

Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis ? dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici notre carrière :
 Les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matière,
 On n'en doit prendre que la fleur.
 Il s'en va temps que je reprenne
 Un peu de forces et d'haleine
 Pour fournir à d'autres projets.
 Amour, ce tyran de ma vie,
 Veut que je change de sujets :
 Il faut contenter son envie.

Retournons à *Psyché* ⁽¹⁾. Damon, vous m'exhortez
 A peindre ses malheurs et ses félicités :
 J'y consens; peut-être ma veine
 En sa faveur s'échauffera.
 Heureux si ce travail est la dernière peine
 Que son époux me causera!

(1) Il n'est pas besoin de rappeler que *Psyché* est le titre d'un des ouvrages de La Fontaine.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public (1). J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties (2) convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions ; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

(1) Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres.

(2) C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenaient les six premiers livres : ils avaient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4^o, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata ; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.



A MADAME
DE MONTESPAN (1).

L'apologue est un don qui vient des immortels (2);
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels
Nous devons tous, tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse !

(1) Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avait commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1685.

(2) La Fontaine a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, et presque son apothéose, lorsqu'il dit : si l'apologue

. est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe.

(CHAMFORT.)

Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
 Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
 Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
 Doit s'acquérir votre suffrage.
 C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
 Il n'est beauté dans nos écrits
 Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
 Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces ?
 Paroles et regards, tout est charme dans vous.
 Ma muse, en un sujet si doux,
 Voudrait s'étendre davantage :
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
 Et d'un plus grand maître (1) que moi
 Votre louange est le partage.
 Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
 Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
 Protégez désormais le livre favori
 Par qui j'ose espérer une seconde vie :
 Sous vos seuls auspices ces vers
 Seront jugés, malgré l'envie,
 Dignes des yeux de l'univers.
 Je ne mérite pas une faveur si grande ;
 La fable en son nom la demande :
 Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
 S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
 Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
 Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

(1) Louis XIV.

LIVRE SEPTIÈME.

I. — *Les Animaux malades de la peste* (1).

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie;
 Nul mets n'excitait leur envie;
 Ni loups ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie;
 Les tourterelles se fuyaient:
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le lion tint conseil (2) et dit : Mes chers amis,

(1) Guillaume Gueroult, *le premier livre des Emblèmes*, Lyon, 1540, in-8°, *Fable du Lion, du Loup, et de l'Ane*, p. 40. — Voyez Straparole, treizième nuit, fable 1, t. II, p. 585, édit. 1726, *le Loup, le Renard et l'Ane*.

(2) Voici encore une fable dont s'est emparé l'enseignement de la chaire catholique. On la trouve dans Barlette, prédicateur italien, et dans Jean Raulin.

Nous empruntons à un savant et spirituel historien littéraire l'analyse de l'apologue du vieux sermonnaire Raulin :

* Le lion tint chapitre; différents animaux vinrent se confesser à lui. Le loup commença : il avoua qu'il avait dévoré force moutons; mais il ajouta que c'était dans sa famille une vieille habitude; que de temps immémorial les loups avaient mangé les brebis, et qu'il ne se croyait pas si coupable. Le lion lui dit : Puisque c'est l'habitude de vos ancêtres, un droit héréditaire, continuez; seulement vous direz un *Pater*. Le renard fait une confession semblable, et il dit : J'ai croqué beaucoup de poulets, dévasté beaucoup de basses-cours, mais

Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.
 Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
 Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur ;
 Et quant au berger, l'on peut dire

de tout temps mes ancêtres l'ont fait avant moi, et je eroque de race. — Soit, dit le lion; continuez, faites comme vos ancêtres, et dites un *Pater*. L'âne vint à son tour (*supervenit asinus*); il se frappe la poitrine avec componction; il avoue qu'il a commis trois péchés, le premier c'est d'avoir mangé du foin qui était tombé d'une charrette sur des ronces. — C'est un grand péché que de manger le foin d'autrui! Voyons, continuez. L'âne avoue alors qu'il a sienté dans le cloître des frères (*stercoraverat claustrum*). Le lion se récrie plus vivement: Souiller ainsi la terre sainte, c'est un péché mortel! Son troisième aveu, on ne put le lui arracher qu'au milieu des pleurs et des sanglots; il avoue enfin qu'il avait brait pendant que les frères chantaient dans le chœur, et qu'il avait fait de la mélodie avec eux. Le lion lui dit: Oh! c'est un grave péché que de chanter pendant que les frères chantent, de les mettre en désaccord et de semer la zizanie dans l'église! Sur ce il le condamna à être flagellé.

(CARRUZZI *Histoire de l'Éloquence au XVI^e siècle*, p. 115.)

Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.
 Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses :
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâties,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
 A ces mots, on cria haro sur le baudet.
 Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir ⁽²⁾.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ⁽³⁾.

(1) VAR. *leur*, mais à tort, dans le texte de MM. Didot, Robert, etc.

(2) Ch. Nodier dit, à propos de cette fable, qu'il faut admirer, et non pas analyser. On y trouve, dit-il encore avec raison, toute la majesté du genre lyrique, la tendresse de l'épique, l'observation de la comédie et le sel de la satire... C'est le plus beau des apologues de La Fontaine, et de tous les apologues.. C'est presque l'histoire de toute société humaine.

(3) Molière fait dire à Sosie :

Selon ce que l'on peut être
 Les choses changent de nom.

II. — *Le mal marié* (1).

Que le bon soit toujours camarade du beau (2),
 Dès demain je chercherai femme (3) ;
 Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
 Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
 Assemblent l'un et l'autre point,
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
 J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent :
 Cependant des humains presque les quatre parts
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
 Les quatre parts aussi des humains se repentent.
 J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
 Ne put trouver d'autre parti
 Que de renvoyer son épouse,
 Querelleuse, avare, et jalouse.
 Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
 On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
 Les valets enrageaient, l'époux était à bout :
 Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
 Monsieur court, monsieur se repose.
 Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
 Lassé d'entendre un tel lutin,
 Vous la renvoie à la campagne
 Chez ses parents. La voilà donc compagne
 De certaines Philis qui gardent les dindons,
 Avec les gardeurs de cochons.

(1) *Fabula Æsopica*, édit. Furia, Lipsiæ, 1810, in-8°, fab. CCXLVI, *Fabula variorum auctorum*, édit. Nevelet., Francof., 1600, in-12, *Fab. Æsopica*, XCIII, *Maritus et Uxor*.

(2) Nunquam discedat utile a decoro.

(*Maxime de PÉRIANDRE.*)

(3) La Fontaine ne se souvient plus qu'il est marié.

Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
 Le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait ?
 Comment passiez-vous votre vie ?
 L'innocence des champs est-elle votre fait ? —
 Assez, dit-elle : mais ma peine
 Était de voir les gens plus paresseux qu'ici ;
 Ils n'ont des troupeaux nul souci
 Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
 De tous ces gens si peu soigneux.
 Eh ! madame, reprit son époux tout à l'heure ⁽¹⁾,
 Si votre esprit est si hargneux
 Que le monde qui ne demeure
 Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
 Est déjà lassé de vous voir,
 Que feront des valets qui, toute la journée,
 Vous verront contre eux déchainée ?
 Et que pourra faire un époux
 Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?
 Retournez au village : adieu. Si de ma vie
 Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
 Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
 Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés !

(1) C'est-à-dire *sur-le-champ*. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens

III. — *Le Rat qui s'est retiré du monde* ⁽¹⁾.

Les Levantins en leur légende
 Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,

(1) Nic. de Pergame, *Dial. des Escalures*. Dans cet ouvrage c'est un char-donneret bien nourri dans la maison d'un riche qui refuse l'aumône à de pauvres oiseaux mourant de faim et de froid.

Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracas.
 La solitude était profonde,
 S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistait là dedans.

Il fit tant, de pieds et de dents,
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
 Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ⁽¹⁾ ?
 Il devint gros et gras ⁽²⁾ : Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage
 Des députés du peuple rat

S'en vinrent demander quelque aumône légère :

Ils allaient en terre étrangère

Chercher quelque secours contre le peuple chat ;

Ratopolis était bloquée :

On les avait contraints de partir sans argent,

Attendu l'état indigent

De la république attaquée.

Ils demandaient fort peu, certains que le secours

Serait prêt dans quatre ou cinq jours.

Mes amis, dit le solitaire,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :

En quoi peut un pauvre reclus

Vous assister ? que peut-il faire

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?

(1) Dans la fable des *Deux Pigeons* (liv. ix, fab. 11), le pigeon, outre le vivre et le couvert, demande quelque chose encore :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?

Le rat, en sa qualité d'ermite, doit se contenter du gîte et du souper. *Que faut-il davantage ?* La Fontaine a évidemment sous-entendu à un ermite.

(2) Exactement comme Tartufe :

. Il se porte à merveille,
 Gros et gras.

J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?

Un moine ? Non, mais un dervis :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

IV. — *Le Héron.*

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où ⁽¹⁾,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou ⁽¹⁾ :

Il côtoyait une rivière.

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours

Avec le brochet son compère.

Le héron en eût fait aisément son profit :

Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit :

Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.

Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,

S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le rat du bon Horace.

Moi ! des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse

Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?

La tanche rebutée, il trouva du goujon.

Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !

(1) Ces vers ont été très-injustement critiqués par Voltaire, et défendus contre lui par tous les commentateurs.

J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon (1).

Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner,
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
 Que je parle : écoutez, humains, un autre conte :
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

(1) On n'a jamais remarqué que ces deux vers jouaient d'une manière piquante avec ceux qui terminent l'histoire de *la Fille*, qui n'est, comme on sait que la fable du Héron transportée au sens propre :

Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un maître.

(CH. NODIER.)

V. — *La Fille.*

Certaine fille, un peu trop fière,
 Prétendait trouver un mari
 Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
 Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
 Cette fille voulait aussi
 Qu'il eût du bien, de la naissance,
 De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
 Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
 Il vint des partis d'importance.
 La belle les trouva trop chétifs de moitié :

Qui (1)! moi! quoi! ces gens-là! l'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié:

Voyez un peu la belle espèce!

L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse;

L'autre avait le nez fait de cette façon-là:

C'était ceci, c'était cela;

C'était tout, car les précieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis, les médiocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne

De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne:

Grâce à Dieu, je passe les nuits

Sans chagrin, quoique en solitude.

La belle se sut gré de tous ces sentiments.

L'âge la fit déchoir: adieu tous les amants.

Un an se passe, et deux, avec inquiétude:

Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour

Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;

Puis ses traits choquer et déplaire;

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire

Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.

Les ruines d'une maison

Se peuvent réparer: que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage (2)!

Sa préciosité (3) changea lors de langage.

(1) Toutes les éditions portent:

Quoi! moi! quoi!

Ch. Nodier écrit *qui*, sur la foi, dit-il, d'un exemplaire de l'édition originale chargé de notes manuscrites qu'il regarde comme autographes. Nous avons suivi cette leçon plus conforme au sens et à l'harmonie.

(2) On retrouve dans *Psyché* une analogie si comique et si hardie d'une vieille fille à un monument délabré. « L'aînée de ses sœurs avait dans sa personne des réparations à faire de tous côtés. » (CH. NODIER.)

(3) Ce mot, employé pour la première fois par Ménage, et si heureusement appliqué ici par La Fontaine, n'a jamais été adopté par l'Académie française. (WALCK.)

Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
 Le désir peut loger chez une précieuse.
 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru.

VI. — *Les Souhails* (1).

Il est au Mogol des follets
 Qui font office de valets,
 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
 Et quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage,
 Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
 Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
 Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
 Aimait le maître et la maîtresse,
 Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,
 Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
 Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
 Comblait ses hôtes de plaisirs.
 Pour plus de marques de son zèle,
 Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
 Nonobstant la légèreté
 A ses pareils si naturelle ;
 Mais ses confrères les esprits
 Firent tant que le chef de cette république,
 Par caprice ou par politique,
 Le changea bientôt de logis.

(1) Le fond de cet apologue est tiré d'un ancien conte arabe.

Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwége
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige;
 Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
 Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
 On m'oblige de vous quitter ;
 Je ne sais pas pour quelles fautes :
 Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
 Employez-la ; formez trois souhaits : car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
 Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
 Étrange et nouvelle aux humains.
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
 Et l'Abondance à pleines mains
 Verse en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
 Tout en crève. Comment ranger cette chevanche (1) ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
 Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent ;
 Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
 Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
 Mère du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité (2), reviens vite ! A ces mots
 La Médiocrité revient. On lui fait place
 Avec elle ils rentrent en grâce

(1) Ces biens.

(2) Quand La Fontaine parle de la médiocrité, c'est toujours d'inspiration...
 Il est ici bien au-dessus d'Horace.

Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
 Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires :
 Le follet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
 Ils demandèrent la sagesse :
 C'est un trésor qui n'embarrasse point.

VII. — *La Cour du Lion* (1).

Sa majesté lionne un jour voulut connoître (2)
 De quelles nations le ciel l'avait fait maître.

Il manda donc par députés
 Ses vassaux de toute nature,
 Envoyant de tous les côtés
 Une circulaire écriture
 Avec son sceau. L'écrit portait
 Qu'un mois durant le roi tiendrait
 Cour plénière, dont l'ouverture
 Devait être un fort grand festin,
 Suivi des tours de Fagotin (3).

Par ce trait de magnificence

Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son Louvre il les invita.

Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
 D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
 Il se fût bien passé de faire cette mine ;

(1) *Regnerii Apologi Phædræi*, Divione, 1643, p. 59, part. I, fab. xxxiiii.
Leo, Asinus, Lupus. — Phædr., IV, 12, *Leo regnans*.

(2) Rime remarquable, dit Nodier, parce qu'elle est un des premiers exemples de l'adoption de la prononciation italienne dans un livre classique

(3) Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours.

Sa grimace déplut : le monarque irrité
 L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
 Le singe approuva fort cette sévérité ;
 Et, flatteur excessif, il loua la colère ⁽¹⁾
 Et la griffe du prince, et l'autre, et cette odeur :
 Il n'était ambre, il n'était fleur
 Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
 Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
 Ce monseigneur du lion-là
 Fut parent de Caligula ⁽²⁾.
 Le renard étant prochie : Or ça, lui dit le sire,
 Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser.
 L'autre aussitôt de s'excuser,
 Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
 Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
 Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
 Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
 Et tâchez quelquefois de répondre en Normand ⁽³⁾.

(1) Vers sans rime, précédé de trois rimes masculines de suite quelques éditeurs ont essayé de faire disparaître cette négligence. l'un, Montenant, a écrit :

L'envoya chez Pluton faire
 le dégoûté.

Un autre, l'abbé Aubert, au lieu de *cette sévérité*, a mis *cette action sévère*. Nous avons respecté, quant à nous, une faute qui se trouve dans toutes les éditions données par La Fontaine.

(2) Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et sévissait également contre ceux qui pleuraient sa mort et contre ceux qui ne la pleuraient point : les premiers, parce qu'ils insultaient, suivant lui, à son apothéose ; les seconds, parce qu'ils étaient insensibles à sa perte. DION CASS., *Hist.*, lib. LIX, cap. 11, p. 914, édit. Reimar, in-folio ; SUTTON., *Caligula*, 24, t. I, p. 356, édit. Wolfii. (WALCK.) Ch. Nodier pense, pour l'honneur de l'espèce humaine, que cette anecdote est fausse.

(3) De ne dire ni oui ni non.

VIII. — *Les Vautours et les Pigeons* (1).

Mars autrefois mit tout l'air en émue (2).
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux ; non ceux que le Printemps
 Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
 Par leur exemple et leurs sons éclatants,
 Font que Vénus est en nous réveillée ;
 Ni ceux encor que la mère d'Amour
 Met à son char ; mais le peuple vautour,
 Au bec retors, à la tranchante serre,
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du sang : je n'exagère point.
 Si je voulais conter de point en point
 Tout le détail, je manquerais d'haleine.
 Maint chef périt, maint héros expira ;
 Et sur son roc Prométhée espéra
 De voir bientôt une fin à sa peine (3).
 C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
 C'était pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
 Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
 De peupler l'air que respirent les ombres :
 Tout élément remplit de citoyens
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
 Cette fureur mit la compassion
 Dans les esprits d'une autre nation
 Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.

(1) *Abstemius*, 96, de *Accipitribus inter se inimicis, quos Columbæ pacaverant*. Voyez ci-dessus la quatrième fable du livre II.

(2) *Émue*, pour *émeute*.

(3) C'est-à-dire : Prométhée espéra être débarrassé du vautour qui lui rongeaient les entrailles.

Elle employa sa médiation
 Pour accorder une telle querelle :
 Ambassadeurs par le peuple pigeon
 Furent choisis, et si bien travaillèrent
 Que les vautours plus ne se chamaillèrent
 Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.
 Hélas ! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur aurait dû rendre grâce.
 La gent maudite aussitôt poursuivit
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,
 En dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens
 D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
 La sûreté du reste de la terre
 Dépend de là. Semez entre eux la guerre (1),
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant : je me tais.

(1) Dans la fable précédente, notre fabuliste conseille aux gens qui vont à la cour de répondre en Normands ; dans celle-ci, il conseille aux gens amis de leur repos de semer la guerre entre les méchants. Dans ces deux pièces, La Fontaine reste toujours conteur aimable ; mais, à coup sûr, il est loin d'être moraliste sévère. Ces deux fables ont été souvent blâmées.

IX. — *Le Coche et la Mouche* (1).

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche (2).

(1) *Æsop.*, 294, 217, *Culex et Bos*. — *Phædr.*, III, 6, *Musca et Mula*.

(2) Sur un chemin de fer dont la double nervure,
 Aux miracles de l'art soumettant la nature,
 Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
 Les fleuves asservis et les vallons comblés.

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
 Prétend les animer par son bourdonnement ;
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine ;
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,
 Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,
 Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :
 Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
 C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
 Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
 Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut :
 Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
 S'introduisent dans les affaires :

La machine de Watt, en sifflant élançee,
 Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
 Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée :
 Et défiant, dans sa rapidité,
 L'attelage divin par Homère chanté,
 Comme une comète enflammée
 Elle jetait aux aquilons,
 En épais et noirs tourbillons,
 Sa chevelure de fumée.

VIENNET, *la Machine à Vapeur.*

Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

X. — *La Laitière et le Pot au lait* (1).

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil mari

(1) Regnerii *Apologi Phædrii*, pars I, fab. xxv. *Pagana et ejus mercis Emptor*. — Bonaventure des Periers, *les Contes ou les Nouvelles récréations et joyeux devis*, nouv. xiv, t. 1, p. 141-144, édition de 1735, in-12: *Comparaison des Alchemistes à la bonne femme qui portoit une potée de lait au marché*.

Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait;
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole ⁽¹⁾, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le sôphi ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même :
 Je suis gros Jean ⁽²⁾ comme devant.

(1) L'un des héros de Rabelais, dans *Gargantua*, très-plaisamment parodié de Pyrrhus.

(2) Homme sans importance, sans fortune, sans crédit. — Le mot est de Rabelais.

XI. — *Le Curé et le Mort* ⁽¹⁾.

Un mort s'en allait tristement
 S'emparer de son dernier gîte;

(1) C'est un accident arrivé au XVII^e siècle qui a donné à La Fontaine l'idée de cette fable. Voici comment madame de Sévigné raconte l'aventure, dans une lettre datée du 26 février 1672 : « M. de Boufflers a tué un homme après sa mort : il étoit dans sa bière et en carrosse ; on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son curé étoit avec le corps : on verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé. »

Un curé s'en allait gaiement
 Enterrer ce mort au plus vite.
 Notre défunt était en carrosse porté,
 Bien et dûment empaqueté,
 Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
 Robe d'hiver, robe d'été,
 Que les morts ne dépouillent guère.
 Le pasteur était à côté,
 Et récitait, à l'ordinaire,
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des psaumes et des leçons,
 Et des versets et des répons :
 Monsieur le mort, laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons ;
 Il ne s'agit que du salaire,
 Messire Jean Chouart ⁽¹⁾ couvrait des yeux son mort
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
 Et des regards semblait lui dire ;
 Monsieur le mort, j'aurai de vous
 Tant en argent, et tant en cire,
 Et tant en autres menus coûts.
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs :
 Certaine nièce assez propette ⁽²⁾
 Et sa chambrière Pâquette
 Devaient avoir des cotillons.
 Sur cette agréable pensée
 Un heurt survient : adieu le char.
 Voilà messire Jean Chouart
 Qui du choc de son mort a la tête cassée :
 Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;

(1) Jean Chouart, dans Rabelais, est employé pour désigner un batteur d'or. Ce nom était aussi, du temps de La Fontaine, celui d'un ami de Racine et de Boileau, alors curé de Saint-Germain-le-Vieux. Mais il n'est pas probable que notre auteur ait voulu faire une semblable personnalité.

(2) La Fontaine a écrit *propette*, et non *proprette*, comme on l'a mis à tort dans quelques éditions modernes.

Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie (1).

Proprement, toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot au lait.

(1) Il y a dans tout cela un ton de plaisanterie cynique et cruelle qui ne rappelle pas l'auteur des deux Pigeons. (CH. NODIER.)

XII. — *L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme
qui l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos, trésor si précieux (1),

(1) La Fontaine, qui avait voué à la paresse un culte particulier, a dit dans son opéra de *Daphné* :

Ce qui fait le bonheur des dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,

Qu'on en faisait jadis le partage des dieux !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse

Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :

Si nous quittions notre séjour ?

Vous savez que nul n'est prophète

En son pays : cherchons notre aventure ailleurs. —

Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite

Ni climats ni destins meilleurs.

Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète :

Vous reviendrez bientôt. Je fais vous cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,

S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devait la déesse bizarre

Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.

Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,

Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures ;

Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.

Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.

La Fortune pourtant habite ces demeures ;

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Ne point mourir

Et ne rien faire.

Il dit aussi dans son épitaphe :

Quant à son temps, bien sut le dispenser :

Deux parts en fit, dont il souloit passer

L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Dans *Psyché*, il revient encore sur cette pensée, en s'élevant toutefois beaucoup plus haut. Il ne s'agit plus de la paresse, mais de la tranquillité, et l'homme de génie se retrouve tout entier dans ces lignes : « Les philosophes la cherchent avec grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. »

Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
 Je ne puis héberger cette capricieuse ?
 On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
 L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
 Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :
 Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
 La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
 Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
 Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
 Armé de diamant qui tenta cette route,
 Et le premier osa l'abîme défier (!) !

Celui-ci, pendant son voyage,
 Tourna les yeux vers son village
 Plus d'une fois, essayant les dangers
 Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
 Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines
 On s'en va la chercher en des rives lointaines,
 La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
 L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
 La Fortune pour lors distribuait ses grâces.

Il y court. Les mers étaient lasses
 De le porter ; et tout le fruit
 Qu'il tira de ses longs voyages,
 Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
 Demeure en ton pays, par la nature instruit.
 Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
 Que le Mogol l'avait été :
 Ce qui lui fit conclure en somme
 Qu'il avait à grand tort son village quitté.
 Il renonce aux courses ingrates,

(!) Illi robur et æs triplex
 Circa pectus erat, qui fragilem truci
 Commisit pelago ratem
 Primus, nec timuit præcipitem Africum
 Decertantem aquilonibus, etc.

Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi ⁽¹⁾,
De régler ses désirs faisant tout son emploi!

Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.

En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

(1) ... qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

(RACAN.)

XIII. — *Les deux Coqs* ⁽¹⁾.

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint
Celle querelle envenimée
Où du sang des dieux même ⁽²⁾ on vit le Xanthe teint !
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut ;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :

(1) *Æsop.*, 119, *Galli et Aquila* ; 145, *Galli*, Aph' m., 12, *Fabula Gallinaceorum*.

(2) *Même*, pris adjectivement, devrait être au pluriel ; cette licence exagérée est une faute grammaticale.

Il alla se cacher au fond de sa retraite,
 Pleura sa gloire et ses amours,
 Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
 Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
 Cet objet rallumer sa haine et son courage;
 Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
 Et, s'exerçant contre les vents,
 S'armait d'une jalouse rage.
 Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
 S'alla percher, et chanter sa victoire.
 Un vautour entendit sa voix :
 Adieu les amours et la gloire!
 Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
 Enfin, par un fatal retour,
 Son rival autour de la poule
 S'en revint faire le coquet.
 Je laisse à penser quel caquet;
 Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
 Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
 Après le gain d'une bataille.

XIV. — *L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers
 la Fortune (1).*

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
 D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit
 Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune

(1) Abstemius, 198, *De Viro, qui se felicitatis suæ causam, infelicitatis
 vero Fortunam esse dicebat.*

Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.

Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle

Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :

Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;

Bref, il plut dans son escarcelle.

On ne parlait chez lui que par doubles ducats ;

Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, et carrosses :

Ses jours de jeûne étaient des noces.

Un sien ami, voyant ces somptueux repas,

Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ? —

Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?

Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent

De risquer à propos, et bien placer l'argent.

Le profit lui semblant une fort douce chose,

Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;

Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause :

Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;

Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,

Fut enlevé par les corsaires ;

Un troisième au port arrivant,

Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie

N'étaient plus tels qu'auparavant.

Enfin, ses facteurs le trompant,

Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie ⁽¹⁾,

Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,

Il devint pauvre tout d'un coup.

Son ami, le voyant en mauvais équipage,

Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas ! —

Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plaît pas

Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ;

(1) Chère succulente et joyeuse.

Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
 Son bonheur à son industrie;
 Et si de quelque échec notre faute est suivie,
 Nous disons injures au Sort.
 Chose n'est ici plus commune.
 Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune :
 On a toujours raison, le Destin toujours tort.

XV. — *Les Devineresses* (1).

C'est souvent du hasard que naît l'opinion;
 Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
 Je pourrais fonder ce prologue
 Sur gens de tous états : tout est prévention,
 Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
 C'est un torrent : qu'y faire? il faut qu'il ait son cours :
 Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse :
 On l'allait consulter sur chaque événement;
 Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
 Un mari vivant trop au gré de son épouse,
 Une mère fâcheuse, une femme jalouse;
 Chez la devineuse on courait
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait (2).
 Son fait consistait en adresse :
 Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,

(1) Cette fable a trait à l'histoire d'une prétendue sorcière qui fit courir tout Paris à ses consultations. Par allusion au même fait, Vizé et Thomas Corneille ont donné, en 1667, une comédie intitulée *la Devineresse, ou les faux Enchantements*.

(2) Les Parisiens du XIX^e siècle ne sont point guéris complètement de la crédulité sottise dont se moque ici La Fontaine. On se souvient de mademoiselle 'enormand; et l'on peut lire chaque jour, à la quatrième page des journaux sérieux, les annonces des somnambules, des pythonisses et des cartomanciennes. L'esprit humain a des maladies incurables.

Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
 Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,
 Elle passait pour un oracle.

L'oracle était logé dedans un galetas :

Là, cette femme emplit sa bourse,
 Et, sans avoir d'autre ressource,
 Gagne de quoi donner un rang à son mari;
 Elle achète un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli

D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
 Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
 Allait, comme autrefois, demander son destin ;
 Le galetas devint l'autre de la Sibylle.

L'autre femelle avait achalandé ce lieu.

Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
 Moi devine (1) ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?
 Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.

Point de raisons : fallut deviner et prédire,

Mettre à part force bons ducats,

Et gagner malgré soi plus que deux avocats.

Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :

Quatre sièges boiteux, un manche de balai (2),
 Tout sentait son sabbat et sa métamorphose (3).

Quand cette femme aurait dit vrai

Dans une chambre tapissée,

On s'en serait moqué : la vogue était passée

Au galetas ; il avait le crédit.

L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.

(1) Féminin de *devin*. Ne s'emploie plus.

(2) *Un manche de balai*, parce que dans la croyance populaire les sorcières se rendaient au sabbat en traversant les airs sur un manche de balai.

(3) *Et sa métamorphose*, c'est-à-dire la pratique ténébreuse de ceux qui se rendent à cette réunion diabolique, et qui s'y transforment en divers animaux.

J'ai vu dans le palais une robe mal mise
 Gagner gros : les gens l'avaient prise
 Pour maître tel, qui traînait après soi
 Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

XVI. — *Le Chat, la Belette, et le petit Lapin* (1).

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.

(1) Doni, *Filosofia morale*, 1594, in-8°, fol. 121, réimprimé dans Guillaume, *Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a pu trouver les sujets de ses Fables*, Besançon, 1822, in-8°, p. 34; il *Topo, la Lepre, il Gatto*. — *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, traduits d'Ali Tchélébi-ben-Saleh; ouvrage commencé par feu M. Galland, continué et fini par Cardonne, 1778, in-12, t. II, p. 342. *Le Chat et la Perdrix*.

Bidpai, que La Fontaine appelle, comme on l'a vu, Pilpay, est un philosophe indien auquel les Persans et les Arabes ont attribué un recueil d'apologues intitulé par eux *Calila et Dimna*, des noms de deux chacals qui sont les personnages les plus importants d'une partie considérable du livre.

C'est en 1644, pour la première fois, que parut une version française des *Apologues de Bidpai*, faite directement d'après une langue orientale. *Le Livre des lumières* de David Sahid est la traduction de la version persane du *Livre de Calila et Dimna*; et cet ouvrage doit être signalé parce qu'il a fourni à La Fontaine plusieurs de ses belles fables. Voici le titre de cette traduction française : *Le Livre des Lumières, ou la Conduite des roys, composé par le sage Pilpay, Indien; traduit en françois par David Sahid d'Ispahan, ville capitale de la Perse*. A Paris, chez Simeon Piget, 1644, petit in-8°. — Plus de vingt ans après, en 1666, le P. Poussines, savant jésuite, donna, sous le titre d'*Exemples de la sagesse des anciens Indiens*, une traduction latine du *Calila et Dimna*, composée sur la version grecque de Simeon Seth. Le grand volume in-folio qui recèle ce travail n'a point échappé à la curiosité de La Fontaine, et on trouve dans son recueil plusieurs fables qu'il n'a pu puiser qu'à cette source. Le *Directorium humanae vitae*, de Jean de Capoue, est un livre beaucoup trop rare pour que l'on puisse croire que La Fontaine l'ait consulté. (LOISELEUR-DESLOUCHAMPS, *Essai sur les Fables indiennes*, 1838, in-8°, p. 25 et suiv.) Voir : *Calila et Dimna, ou Fables de Bidpai, en arabe, précédées d'un Mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont été faites en Orient*, par M. Sylvestre de Sacy. — Voir également : *Essai sur les Fables indiennes*, par Loiseleur-Deslouchamps. Paris, Techener, 1838, in-8°. — Quant aux fables de Lokman, M. de Sacy les considère comme modernes et empruntées à la rédaction grecque des fables ésopiques.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates, un jour

Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers, que vois-je ici paraître?

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà! madame la belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!

Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi (1)

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean lapin allégua la coutume et l'usage :

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis (2).

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chatte mite (3),

(1) Encore de l'actualité Les modernes théoriciens de la propriété se seraient-ils inspirés, par hasard, des théories de la belette?

(2) Nom tiré de Rabelais. « Nous avons ici, près la Villaumère, un vieux poète; c'est *Raminagrobis*, lequel en seconde nupce espousa la grande gourre, dont naquit la belle Bazoche. » *Pantagruel*, liv. III, ch. XXI.

(3) *Catta mitis*, la chatte caressante.

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean lapin pour juge l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud ⁽¹⁾ leur dit : Mes enfants, approchez,
 Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud, le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
 Les petits souverains se rapportants ⁽²⁾ aux rois.

(1) Nom emprunté de Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, chap. 11, intitulé « Comment nous passâmes le guischet habité par Grippeminaud, archiduc des chats fourrez, » c'est-à-dire, suivant les commentateurs de Rabelais, le premier président du parlement de Paris.

(2) VAN. *Se rapportant*. Nous avons suivi l'orthographe des éditions originales, orthographe conforme à l'usage du temps.

M. Villemain a dit avec bonheur à propos des charmants détails qui se trouvent au début de cette fable : « De tous les écrivains du siècle de Louis XIV, La Fontaine semble presque le seul qui ait regardé la nature ailleurs que dans les poèmes des anciens, et qui ait joint à l'étude une observation minutieuse et naïve. Les beautés du spectacle de la nature qu'il a décrites étaient simples et vulgaires, comme il pouvait les rencontrer dans ses promenades. La Fontaine décrivant un printemps de France, un printemps ordinaire, loin du ciel de la Grèce ou de l'Italie, La Fontaine montrant le lapin qui trotte à travers le thym et la rosée, est aussi poète que les anciens le furent jamais.

VILLEMMAIN, *Cours de Littérature française*, 3^e partie. Tableau du XVIII^e siècle. Paris, 1829, in-8, p. 246.

XVII.— *La Tête et la Queue du Serpent* (1).

Le serpent a deux parties
 Du genre humain ennemies,
 Tête et queue; et toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles :
 Si bien qu'autrefois entre elles
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.

La tête avait toujours marché devant la queue.

La queue au ciel se plaignit,

Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue

Comme il plaît à celle-ci :

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,

Sa sœur, et non sa suivante.

Toutes deux de même sang,

Traitez-nous de même sorte :

Aussi bien qu'elle je porte

Un poison prompt et puissant (2).

Enfin, voilà ma requête :

C'est à vous de commander

Qu'on me laisse précéder,

A mon tour, ma sœur la tête.

Je la conduirai si bien,

Qu'on ne se plaindra de rien.

(1) Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomène*, t. VII, p. 311 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier, 1802, in-8°. Plutarque fait l'application de cette fable aux hommes appelés à gouverner qui se laissent dominer par le caprice des multitudes.

(2) La Fontaine a été trompé ici par le proverbe : *in cauda venenum*. Il n'y a point de poison dans la queue des serpents.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
 Souvent sa complaisance a de méchants effets.
 Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors ⁽¹⁾; et la guide ⁽²⁾ nouvelle,
 Qui ne voyait, au grand jour,
 Pas plus clair que dans un four,
 Donnait tantôt contre un marbre,
 Contre un passant, contre un arbre :
 Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.
 Malheureux les États tombés dans son erreur !

(1) Pour alors.

(2) Du temps de La Fontaine ce mot n'était déjà plus employé au féminin que pour rappeler les titres d'anciens ouvrages ascétiques, tels que *la Guide des pêcheurs*, etc. Cependant ce changement d'usage était, à cet égard, assez récent; car le dictionnaire de Nirot, imprimé en 1606, fait encore *guide* féminin. (WALCK)

XVIII. — *Un Animal dans la Lune* ⁽¹⁾.

Pendant qu'un philosophe ⁽²⁾ assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre philosophe ⁽³⁾ jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison; et la philosophie
 Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont,
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,

(1) Le chevalier Paul Neal, de la Société royale de Londres, crut, en se servant du télescope, voir dans la lune un animal, qui n'était autre qu'un insecte caché dans l'objectif de la lunette. C'est cette anecdote qui a fourni à La Fontaine le sujet de cette fable, comme elle a fourni au poète anglais Butler le sujet d'une excellente satire contre la Société royale de Londres, qui venait de se former, satire intitulée : *L'Éléphant dans la Lune*.

(2) Démocrite.

(3) Épïcure.

Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe et sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement :
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;
 Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
 Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature (1) ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
 Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
 L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
 Je le rends immobile ; et la terre chemine.
 Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon âme, en toute occasion,
 Développe le vrai caché sous l'apparence ;
 Je ne suis point d'intelligence
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
 Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
 La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
 Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
 Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
 Une tête de femme est au corps de la lune.
 Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
 La lune nulle part n'a sa surface unie :
 Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
 L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
 Un homme, un bœuf, un éléphant

(1) Il voit ce beau soleil, l'œil de Dieu et du monde.

(REMI BELLEAU.)

Cet astre, âme du monde, œil unique des cieux.

(REGNIER DESMARÈTS.)

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.

La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau;

Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement

Qui présageait sans doute un grand événement.

Savait-on si la guerre ⁽¹⁾ entre tant de puissances

N'en était point l'effet? Le monarque accourut :

Il favorise en roi ces hautes connaissances.

Le monstre dans la lune à son tour lui parut.

C'était une souris cachée entre les verres :

Dans la lunette était la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la Victoire,

Amante de Louis, suivra partout ses pas.

Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les Filles de Mémoire

Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs

La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.

Charles ⁽²⁾ en sait jouir : il saurait dans la guerre

Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.

Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,

Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?

La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle

Que les fameux exploits du premier des Césars?

O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle

Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts

(1) Allusion à la guerre que la France soutenait contre la Hollande, l'Espagne et l'Empire.

(2) Charles II, roi d'Angleterre, qui, étant resté neutre, entre la France et ses ennemis, fut, aux négociations de Nimègue, invoqué comme médiateur par les parties belligérantes.

LIVRE HUITIÈME.

I. — *La Mort et le Mourant* (1).

La Mort ne surprend point le sage :
 Il est toujours prêt à partir,
 S'étant su lui-même avertir

Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
 Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,

Il n'en est point qu'il ne comprenne
 Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
 Et le premier instant où les enfants des rois

Ouvrent les yeux à la lumière
 Est celui qui vient quelquefois
 Fermer pour toujours leur paupière.
 Défendez-vous par la grandeur ;

Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;

La Mort ravit tout sans pudeur :

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Il n'est rien de moins ignoré ;
 Et, puisqu'il faut que je le die,
 Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
 Se plaignait à la Mort que précipitamment
 Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
 Sans qu'il eût fait son testament,

(1) Absternius, 99, *De Senæ mortem di ferre volente*. Guicciardini, *Detti et Fatti piacevoli*, etc., in Venetia, 1596, in-8°, p. 155, *Rinaldo Tornaquinci. Heures de récréation et après-disnées* de Louys Guicciardin, Anvers, 1605, in-18, p. 139. *La Mort ne pardonne à personne, ains nous admoneste bien souvent de sa venue*.

Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu ;
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile (1).
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle ! —
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
 Tu te plains sans raison de mon impatience
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
 Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
 Du marcher et du mouvement,
 Quand les esprits, le sentiment,
 Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
 Toute chose pour toi semble être évanouie ;
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
 Je t'ai fait voir tes camarades,
 Ou morts, ou mourants, ou malades :
 Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
 Allons, vieillard, et sans réplique.
 Il n'importe à la république
 Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
 On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (2),

(1) « Il n'est donc plus ce ministre puissant et superbe (Louvois). O mon Dieu ! encore quelque temps ! Je voudrais humilier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange ; encore un moment. Non, vous n'aurez pas ce moment, pas un seul moment, il faut partir.... »

(M^{me} de SÉVIGNÉ.)

(2) Cur non ut vitæ plenius conviva recedis ?

(LUCRÈCE.)

Ut conviva satur.

(HORACE.)

Remerciant son hôte , et qu'on fit son paquet :
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes ⁽¹⁾ mourir ;
 Vois-les marcher, vois-les courir
 A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
 J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

Une coupe vide à la main,
 J'offrirai la riante image
 De ce convive heureux et sage
 Qui sommeille après un festin.

(CAS. DELAVIGNE.)

(1) *Jeunes* est ici pris substantivement.

II. — *Le Savetier et le Financier* ⁽¹⁾.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveilles ⁽²⁾ de le voir,
 Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.

(1) Bonaventure des Periers, nouvelle XXI, t. I, p. 211, *Du savetier Blondeau, qui ne fut oncques en sa vie mélancholique deux fois ; et comment il y pourveut, et de son épitaphe.*

(2) Ce pluriel se trouve dans les éditions originales.

En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain. —
 Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ⁽¹⁾ :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserme
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis :

(1) Le savetier fait ici d'excellente économie politique. La stricte observation des jours fériés, imposée par les réglemens des corporations ou les édits royaux, fut sous l'ancienne monarchie une cause de ruine et de souffrances. Dans certaines professions, les ouvriers étaient même forcés de se reposer un certain nombre de jours après les fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. On ne pouvait déroger à cette loi du repos que dans le cas où le travail était pour le roi, l'église ou les morts. L'abus fut poussé si loin, que le clergé prit souvent, dans l'intérêt des classes pauvres, l'initiative de la suppression des jours fériés.

Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent ⁽¹⁾. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus.

(1) Ainsi, dans Molière, Harpagon apercevant La Flèche, qui l'a à peine entrevu : « Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent; » et plus loin, voyant Élise et Cléante qui se font des signes : « Je crois, dit-il, qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. »

III. — *Le Lion, le Loup et le Renard* ⁽¹⁾.

Un lion, décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
 Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce

Manda des médecins : il en est de tous arts ⁽²⁾.

Médecins au lion viennent de toutes parts ;

De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,

Le renard se dispense, et se tient clos et coi.

Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,

Son camarade absent. Le prince tout à l'heure

(1) *Æsop.*, 253, *Leo, Lupus, et Vulpes*; 72, *Leo et Lupus*. — *Contes indiens et Fables indiennès de Bidpai et de Lokman*, 1778, in-12, t. II, p. 87, *le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion, et le Chameau*.

(2) « De toutes les professions, de toutes les classes, » dit M. Walckenaër, parce qu'alors une foule de gens se mêlaient de médecine; « qui ont des secrets différents, des arts divers pour soigner les malades, » dit M. Gêruzez. Les deux explications sont très-plausibles; et, vu l'obscurité de l'hémistiche de notre auteur, il paraît difficile de se décider pour l'une plutôt que pour l'autre.

Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté,
 Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
 Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé
 D'avoir différé cet hommage ;

Mais j'étais en pèlerinage,

Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage

Gens experts et savants; leur ai dit la langueur

Dont votre majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ;

Le long âge en vous l'a détruite :

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau

Toute chaude et toute fumante :

Le secret sans doute en est beau

Pour la nature défaillante.

Messire loup vous servira,

S'il vous plaît, de robe de chambre.

Le roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre

Messire loup. Le monarque en soupa,

Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;

Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.

Les daubeurs ⁽¹⁾ ont leur tour d'une ou d'autre manière :

Vous êtes dans une carrière

Où l'on ne se pardonne rien.

(1) Mot créé par La Fontaine.

IV. — *Le Pouvoir des Fables* (1).

A M. DE BARILLON (2).

La qualité d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires?
 Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler, que les débats
 Du lapin et de la belette.
 Lisez-les; ne les lisez pas;
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute L'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consens; mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digérer la chose (3).
 N'est-il point encor temps que Louis se repose (4)?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
 De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
 Si votre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence et par adresse,

(1) *Æsop.*, 54, 181, *Demades orator.*

(2) Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poëte, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulanges.

(3) Le parlement d'Angleterre s'opposait à ce que Charles favorisât la France. (WALCK)

(4) Allusion aux négociations de Nimègue.

Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup ⁽¹⁾,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
 Pour un habitant du Parnasse.
 Cependant faites-moi la grâce
 De prendre en don ce peu d'encens :
 Prenez en gré mes vœux ardents,
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
 Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :
 Sur les éloges que l'envie
 Doit avouer qui vous sont dus,
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
 Un orateur, voyant sa patrie en danger,
 Courut à la tribune ; et, d'un art tyrannique,
 Voulant forcer les cœurs dans une république,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
 A ces figures violentes
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put ;
 Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles ⁽²⁾,
 Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;
 Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
 A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
 Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
 Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
 Avec l'anguille et l'hirondelle :
 Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,

(1) Le parlement d'Angleterre voulait qu'en cas que Louis XIV ne consentit pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignît à eux pour faire la guerre à la France. (WALCK.)

(2) Bête à plusieurs têtes, dit aussi Gabriel Naudé en parlant du peuple, vagabonde, errante, folle, étourdie, sans conduite, sans esprit ni jugement. »

Bellua multorum capitum.

(HORACE.)

Comme l'hirondelle en volant,
 Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
 Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ? —
 Ce qu'elle fit ! un prompt courroux
 L'anima d'abord contre vous.
 Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse ;
 Et du péril qui le menace
 Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
 A ce reproche, l'assemblée,
 Par l'apologue réveillée,
 Se donne entière à l'orateur.
 Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point ; et moi-même,
 Au moment que je fais cette moralité,
 Si Peau-d'âne m'était conté,
 J'y prendrais un plaisir extrême.
 Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
 Il le faut amuser encor comme un enfant.

V. — *L'Homme et la Puce* ⁽¹⁾.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
 Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
 Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
 Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
 Et que le plus petit de la race mortelle,
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
 Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
 Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.

(1) *Æsop.*, 194, *Pulex et Athleta* ; 62, *Pulex*.

Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
 Hercule, ce dit-il, tu devrais bien purger
 La terre de cette hydre au printemps revenue !
 Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
 Tu n'en perdes la race afin de me venger ?

Pour tuer une puce, il voulait obliger
 Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue (1).

(1) Voir l'anecdote d'un roi d'Angleterre, Jacques II, auquel un moucheron était entré dans l'œil, anecdote qui offre avec la fable ci-dessus une piquante analogie : BALZAC, *Entretiens*, Leyde, Elzevir, 1659, in-12, p. 503 et 504.

VI. — *Les Femmes et le Secret* (1).

Rien ne pèse tant qu'un secret :
 Le porter loin est difficile aux dames ;
 Et je sais même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
 La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus ! on me déchire !
 Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? — Oui , le voilà
 Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
 On m'appellerait poule. Enfin ; n'en parlez pas.
 La femme, neuve sur ce cas,
 Ainsi que sur mainte autre affaire,
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
 Mais ce serment s'évanouit
 Avec les ombres de la nuit.
 L'épouse, indiscrete et peu fine,

(1) Absternius, 129, de *Viro qui uxori se ovum peperisse dixerat*. Guicciardini, *Detti piacevoli*, etc., p. 143, *Ipolito ferrarese*; et dans M. Guillaume, p. 44.

Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
 Et de courir chez sa voisine :
 Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
 Au nom de Dieu, gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystère. —
 Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
 La femme du pondreur (1) s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
 Elle va la répandre en plus de dix endroits :
 Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
 Précaution peu nécessaire ;
 Car ce n'était plus un secret.
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
 De bouche en bouche allait croissant,
 Avant la fin de la journée
 Ils se montaient à plus d'un cent.

(1) Mot créé par La Fontaine.

VII. — *Le Chien qui porte à son cou le diné de son Maître* (1).

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
 Ni les mains à celle de l'or :
 Peu de gens gardent un trésor
 Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance au logis,
 S'était fait un collier du diné de son maître.

(1) REGNERII, *Apologi Phædrii*, pars I, p. 23, 1643, in-12, fab. x^o 11,
Coqui Canis et alii Canes.

Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
 Quand il voyait un mets exquis;
 Mais enfin il l'était : et, tous tant que nous sommes,
 Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
 Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
 Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
 Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
 Un matin passe, et veut lui prendre le diu :

Il n'en eut pas toute la joie
 Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
 Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :
 Ils étaient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups.
 Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
 Et que la chair courait un danger manifeste,
 Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
 Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :

Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier il vous happe un morceau ;
 Et chacun de tirer, le matin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;
 Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
 Où l'on met les deniers à la merci des gens.

Échevins, prévôt des marchands,

Tout fait sa main : le plus habile

Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
 De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
 Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.

Il n'a pas de peine à se rendre :

C'est bientôt le premier à prendre.

VIII. — *Le Rieur et les Poissons* (1).

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite (2) :

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

J'en vais peut-être en une fable
Introduire un ; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
Un financier, et n'avait en son coin

Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;

Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :

Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informait donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge

A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauraient davantage.

N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger.
De dire si la compagnie

Prit goût à sa plaisanterie,

J'en doute ; mais, enfin, il les sut engager

A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire

(1) Absternius, 118, *de Viro de morte patris pisciculos sciscitante*. C'est l'anecdote du poète Philoxène de Cythère, racontée par Athénée, l. I, ch. vi, t. I, p. 52 et 53 de la traduction française.

(2) « C'est une étrange entreprise que de faire rire les honnêtes gens. »
(MOLIÈRE.)

Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
 Qui n'en étaient pas revenus,
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
 Les anciens du vaste empire.

IX. — *Le Rat et l'Huitre* (1).

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
 Des lares paternels un jour se trouva soulé.
 Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
 Va courir le pays, abandonne son trou.
 Sitôt qu'il fut hors de la case :
 Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
 Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
 La moindre taupinée était mon à ses yeux.
 Au bout de quelques jours le voyageur arrive
 En un certain canton où Téthys sur la rive
 Avait laissé mainte huitre ; et notre rat d'abord
 Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord (2).
 Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
 Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
 J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point (3).
 D'un certain magister le rat tenait ces choses,
 Et les disait à travers champs ;
 N'étant point de ces rats qui, les livres rongeurs,
 Se font savants jusques aux dents.

(1) *Abstemius, 1, de Mure in cista nato; Æsop., 290, 212, Canis.*

(2) La différence des dimensions entre le rat et l'huitre n'est point assez grande pour que le rat se soit trompé à ce point.

(3) Allusion à un passage de Rabelais, liv. I, ch. xxxiiii, t. I, p. 123. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit : « Ha ! pauvres gents, que boirons-nous par ces déserts ? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Picrochole), mais nous ne busmes point frais. »

Parmi tant d'huîtres toutes closes
 Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,
 Par un doux zéphyr réjouie,
 Humait l'air, respirait, était épanouie,
 Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
 D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
 Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
 Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
 Se sent pris comme aux lacs ; car l'huître tout d'un coup
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :

Nous y voyons premièrement
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
 Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement :
 Et puis nous y pouvons apprendre
 Que tel est pris qui croyait prendre.

X. — *L'Ours et l'Amateur des jardins* (1).

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
 Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché.
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés (2).
 Il est bon de parler, et meilleur de se faire ;
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys, composé par le sage Pilpay, Indien*, p. 155. — *Les Contes indiens et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 180, *le Jardinier et l'Ourse*.

(2) *L'isolement produit la folie*. C'est l'argument qu'on invoque contre le système cellulaire. On trouve chez notre poète une grande quantité de ces aphorismes, qui reçoivent dans la pratique une application immédiate.

Nul animal n'avait affaire
 Dans les lieux que l'ours habitait ;
 Si bien que, tout ours qu'il était,
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
 Non loin de là certain vieillard
 S'ennuyait aussi de sa part.
 Il aimait les jardins, était prêtre de Flore ;
 Il l'était de Pomone encore.
 Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
 Quelque doux et discret ami.
 Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
 De façon que, lassé de vivre
 Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
 Va chercher compagnie, et se met en campagne.
 L'ours, porté d'un même dessein ⁽¹⁾,
 Venait de quitter sa montagne.
 Tous deux, par un cas surprenant,
 Se rencontrent en un tournant.
 L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
 Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
 L'ours, très-mauvais complimenteur,
 Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
 Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
 J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
 De nosseigneurs les ours le manger ordinaire ;
 Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte ; et d'aller.
 Les voilà bons amis avant que d'arriver :
 Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
 Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
 Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,

(1) VAR. *Destin*, dans quelques éditions modernes.

L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;

Faisait son principal métier

D'être bon émoucheur ; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer

Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.

Je l'attraperai bien, dit-il ; et voici comme.

Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur

Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;

Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;

Mieux vaudrait un sage ennemi.

XI. — *Les deux Amis* (1).

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :

L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.

Les amis de ce pays-là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,

Et mettait à profit l'absence du soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;

Il court chez son intime, éveille les valets :

Morphée avait touché le seuil de ce palais.

L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,

(1) *Livre des lumières, ou la Conquête des roys*, p. 224 à 226. — *Contes indiens et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 304, *les deux Amis*.

Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
 De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
 A mieux user du temps destiné pour le somme :
 N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
 En voici. S'il vous est venu quelque querelle ,
 J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point
 De coucher toujours seul ? une esclave assez belle (1)
 Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ? —
 Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
 Je vous rends grâce de ce zèle.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
 J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.
 Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? que t'en semble, lecteur ?
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
 Qu'un ami véritable est une douce chose !
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
 Il vous épargne la pudeur
 De les lui découvrir vous-même :
 Un songe, un rien, tout lui fait peur
 Quand il s'agit de ce qu'il aime (2).

(1) Le poète pousse ici jusqu'aux dernières limites les conséquences du second vers de cette fable :

L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.

Porté jusqu'à ce genre de partage, le communisme de l'amitié choque singulièrement nos idées et nos mœurs. Mais on peut, bien qu'on soit au Monomotapa, supposer que la scène se passe dans l'antiquité ; et alors l'offre d'une esclave qu'on aime n'est plus, suivant l'époque, qu'une affaire de désintéressement.

(2) L'homme qui a écrit ces vers d'un sentiment incomparable méritait des amis fidèles, et il eut le bonheur d'en trouver. Maucroix fut du nombre ; il le témoigna par un dévouement sans bornes, et par ces lignes touchantes, qui sont la plus belle oraison funèbre de notre poète : « Mon très-cher et très-fidèle ami, M. de La Fontaine est mort. Nous avons été amis plus de cinquante ans, et je remercie Dieu d'avoir conduit l'amitié extrême que je lui portais jusqu'à une assez grande vieillesse sans aucune interruption ni aucun refroidissement, pouvant dire que je l'ai toujours tendrement aimé, autant le dernier jour que le premier. » Quelle excellence de cœur une amitié qui dure cinquante ans sans s'attédir un seul jour ne suppose-t-elle pas dans celui qui l'inspire !

XII — *Le Cochon, la Chèvre, et le Mouton* (1).

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
 Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
 Leur divertissement ne les y portait pas ;
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
 Le charton (2) n'avait pas dessein
 De les mener voir Tabarin (3).
 Dom pourceau criait en chemin
 Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousse :
 C'était une clameur à rendre les gens sourds.
 Les autres animaux, créatures plus douces,
 Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
 Ils ne voyaient nul mal à craindre.
 Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
 Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
 Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
 Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
 Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
 Il est sage. — Il est un sot,
 Keparit le cochon : s'il savait son affaire,
 Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;
 Et cette autre personne honnête
 Crierait tout du haut de sa tête.
 Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
 La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
 Je ne sais pas s'ils ont raison ;

(1) *Æsop.*, 151, *Porcellus et Vulpes* ; 179, *Sus et Vulpes*. *Aphthon.*, 50, *Fabula suis, singulos sua scire volens*. *Lokman*, 19, p. 80 de la traduction de M. Marcel, 1805, in-12, *l'Homme et le Porc*.

(2) *Charton* ou *chareton*, vieux mot pour charretier, voiturier.

(3) *Tabarin* était le bouffon gagé d'un nommé *Mondor*, vendeur de baume et d'onguent, qui avait établi son théâtre à Paris sur la place du pont Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du dix-septième siècle.

Mais quant à moi, qui ne suis bon
 Qu'à manger, ma mort est certaine.
 Adieu mon toit et ma maison.

Dom ⁽¹⁾ pourceau raisonnait en subtil personnage :
 Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
 La plainte ni la peur ne changent le destin ;
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

(1) *Dom*, abréviation de *Dominus*. C'était le titre qu'on donnait aux moines de l'ordre de saint Benoît. Y a-t-il là de la part de La Fontaine une intention épigrammatique ? S'il en était ainsi, le coup porterait à faux ; car au xviii^e siècle, comme dans les âges antérieurs, les bénédictins se distinguèrent toujours par leurs lumières et leurs vertus.

XIII. — *Tircis et Amarante.*

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY ⁽¹⁾.

J'avais Ésope quitté,
 Pour être tout à Boccace ⁽²⁾ ;
 Mais une divinité
 Veut revoir sur le Parnasse
 Des fables de ma façon.
 Or, d'aller lui dire, Non,
 Sans quelque valable excuse,
 Ce n'est pas comme on en use
 Avec des divinités,
 Surtout quand ce sont de celles
 Que la qualité de belles

(1) Gabrielle-Françoise Brulart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*.

(2) L'auteur fait ici allusion à ses *Contes*, dont plusieurs sont imités du célèbre écrivain italien. La vente de ces *Contes*, dont le premier recueil parut en 1675, fut interdite par la police.

Fait reines des volontés.
 Car, afin que l'on le sache,
 C'est Sillery qui s'attache
 A vouloir que, de nouveau,
 Sire loup, sire corbeau,
 Chez moi se parlent en rime.
 Qui dit Sillery dit tout :
 Peu de gens en leur estime
 Lui refusent le haut bout :
 Comment le pourrait-on faire ?

Pour venir à notre affaire,
 Mes contes, à son avis,
 Sont obscurs : les beaux esprits
 N'entendent pas toute chose (1).
 Faisons donc quelques récits
 Qu'elle déchiffre sans glose :

Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
 Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
 Qui nous plaît et qui nous enchante,
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
 Souffrez qu'on vous le communique ;
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :

Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
 Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?

Amarante aussitôt réplique :

Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son nom ? —
 L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
 A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ? —
 Des peines près de qui le plaisir des monarques

(1) C'était déjà beaucoup pour une jeune femme d'avoir lu les Contes de La Fontaine ; c'eût été trop de les avoir toujours compris. Dans tous les cas, il était difficile qu'elle avouât tout comprendre.

Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
 Toute seule en une forêt.
 Se mire-t-on près d'un rivage,
 Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
 Pour tout le reste on est sans yeux.
 Il est un berger du village
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
 On soupire à son souvenir ;
 On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
 On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
 Amarante dit à l'instant :
 Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.
 Tircis à son but croyait être,
 Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
 Ce que je sens pour Clidamant.
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
 Et qui font le marché d'autrui.

XIV. — *Les Obsèques de la Lionne* (1).

La femme du lion mourut ;
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le prince
 De certains compliments de consolation,
 Qui sont surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obsèques se feraient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient

(1) *Abstemius, 14, 8, de Leone irato contra Cervum latum morte Leana.*

Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna :
 Les lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
 Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paraître.
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
 On dirait qu'un esprit anime mille corps :
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
 Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
 Étranglé sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
 La colère du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
 Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
 Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
 Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
 Nos sacrés ongles ! Venez, loups,
 Vengez la reine, immolez tous
 Ce traître à ses augustes mânes.
 Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs ⁽¹⁾
 Est passé ; la douleur est ici superflue.
 Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

(1) Plusieurs éditions modernes portent à tort *le temps des pleurs*.

Tout près d'ici m'est apparue ;
 Et je l'ai d'abord reconnue.
 Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
 Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
 J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
 Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
 Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils gèberont l'appât ; vous serez leur ami.

XV. — *Le Rat et l'Éléphant* (1).

Se croire un personnage est fort commun en France :
 On y fait l'homme d'importance,
 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
 C'est proprement le mal françois :
 La sottise nous est particulière.
 Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière (2) :
 Leur orgueil me semble, en un mot,
 Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

(1) Phædr., I, 29, *Asinus et Aper*. Cette fable de Phèdre est combinée ici avec un passage de maître Nicole Glotelet, dans son apologie pour Clément Marot. Voyez *Œuvres de Clément Marot*, t. VI, p. 158, édit. de 1731, in-12, *Œuvres de M. M***, contenant plusieurs fables d'Ésope mises en vers* ; Paris, 1670, in-8°, fable XII, *Le Rat et l'Éléphant*.

(2) Montesquieu a aussi établi cette distinction, dans le passage suivant : « La paresse est un effet de l'orgueil ; le travail est une suite de la vanité. L'orgueil d'un Espagnol le portera à ne point travailler ; la vanité d'un Français le portera à savoir mieux travailler que les autres. »

Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prison pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en aurait dit davantage :
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

XVI. — *L'Horoscope* (4).

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter (5).

(4) Herodot., *Hist.*, I, 34-43, t. I, p. 41, édit. de Schweigh.; *Ælian.*, *Hist. anim.*, liv. VII, ch. xvi, p. 196 et 232, édit. de Schneider, 1784, in-8°. Plin., liv. X, 3.

(5) ... Multi ad fatum
Venere suum, dum fata timent.

(SÉNÈQUE le Tragique.)

Un père eut pour toute lignée
 Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
 Sur le sort de sa géniture
 Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens lui dit que des lions surtout
 Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;
 Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le père, pour venir à bout
 D'une précaution sur qui roulait la vie
 De celui qu'il aimait, défendit que jamais
 On lui laissât passer le seuil de son palais :
 Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,
 Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse

Plait le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
 A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.

Il savait le sujet des fatales détenses ;

Et comme ce logis, plein de magnificences,

Abondait partout en tableaux,

Et que la laine et les pinceaux

Traçaient de tous côtés chasses et paysages,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,

Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :

Ah ! monstre ! cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre

Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre

Aux transports violents de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou le blesse, il pénétra

Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuisit au poëte Eschyle.

Quelque devin le menaça, dit-on,

De la chute d'une maison.

Aussitôt il quitta la ville,

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.

Un aigle, qui portait en l'air une tortue,

Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,

Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Étant de cheveux dépourvue,

Laissa tomber sa proie, afin de la casser.

Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte

Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux

Que craint celui qui le consulte ;

Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la Nature

Se soit lié les mains, et nous les lie encor

Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps ;

Non des conjonctions de tous ces charlatans.

Ce berger et ce roi sont sous même planète ;

L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

Jupiter ⁽¹⁾ le voulait ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.

D'où vient donc que son influence

Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?

Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?

(1) Il s'agit ici de la planète. Les vers suivants d'ailleurs l'expliquent assez.

Comment percer des airs la campagne profonde ?
 Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?
 Un atome la peut détourner en chemin :
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?

L'état où nous voyons l'Europe
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
 Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
 L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
 Celle aussi de nos passions,
 Permettent-ils à leur faiblesse
 De suivre pas à pas toutes nos actions ?
 Notre sort en dépend : sa course entresuivie
 Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
 Et ces gens veulent au compas
 Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
 Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
 Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
 N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
 Il peut frapper au but une fois entre mille ;
 Ce sont des effets du hasard (1).

(1) L'insistance avec laquelle La Fontaine revient ici sur le néant de l'astrologie judiciaire, qu'il a déjà si magnifiquement maltraitée dans la fable XIII du livre II, montre combien cette chimère était en faveur de son temps.

XVII. — *L'Ane et le Chien* (1).

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
 L'âne un jour pourtant s'en moqua :
 Et ne sais comme il y manqua ;
 Car il est bonne créature.
 Il allait par pays, accompagné du chien,

(1) Abstemius, 109, de *Cane adversus Lupum Asino non opitulante, quia sibi panem non dederat.*

Gravement, sans songer à rien ;
 Tous deux suivis d'un commun maître.
 Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
 Il était alors dans un pré
 Dont l'herbe était fort à son gré.
 Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
 Il ne faut pas toujours être si délicat ;
 Et, faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure.
 Notre baudet s'en sut enfin
 Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
 Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
 Je prendrai mon diné dans le panier au pain.
 Point de réponse ; mot (!) : le roussin d'Arcadie
 Craignit qu'en perdant un moment
 Il ne perdit un coup de dent.
 Il fit longtemps la sourde oreille :
 Enfin il répondit : Ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
 Car il te donnera sans faute, à son réveil,
 Ta portion accoutumée ;
 Il ne saurait tarder beaucoup.
 Sur ces entrefaites un loup
 Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
 L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
 Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
 De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;
 Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
 Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
 On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
 Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
 Seigneur loup étrangla le baudet, sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

(!) Pour *motus*, silence

XVIII. — *Le Bassa et le Marchand.*

Un marchand grec en certaine contrée
 Faisait trafic. Un bassa (1) l'appuyait ;
 De quoi le Grec en bassa le payait,
 Non en marchand : tant c'est chère denrée
 Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,
 Que notre Grec s'allait partout plaignant.
 Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
 Lui vont offrir leur support en commun.
 Eux trois voulaient moins de reconnaissance
 Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
 Le Grec écoute ; avec eux il s'engage ;
 Et le bassa du tout est averti ;
 Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
 A ces gens-là quelque méchant parti,
 Les prévenant, les chargeant d'un message
 Pour Mahomet, droit en son paradis,
 Et sans tarder ; sinon ces gens unis
 Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
 Il a des gens tout prêts pour le venger :
 Quelque poison l'enverra protéger
 Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
 Sur cet avis le Turc se comporta
 Comme Alexandre (2) ; et, plein de confiance,
 Chez le marchand tout droit il s'en alla,
 Se mit à table. On vit tant d'assurance
 En ses discours et dans tout son maintien,
 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.

(1) Un bacha ou pacha.

(2) Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe, au moment où il venait de recevoir une lettre qui lui annonçait que celui-ci voulait l'em-poisonner. Arrian., l. II, c. xiv ; Justin., l. XI, c. viii ; Plutarch., in *Alexandr.*, p. 28.

Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
 Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
 Mais je te crois un trop homme de bien :
 Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
 Je n'en dis pas là-dessus davantage.
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 Écoute-moi ; sans tant de dialogue
 Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
 Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
 D'un dogue de qui l'ordinaire
 Était un pain entier. Il fallait bien et beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui, berger, pour plus de ménage,
 Aurait deux ou trois matineaux,
 Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
 Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas
 Qu'il avait aussi triple gueule
 Quand les loups livraient des combats.
 Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
 A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
 Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
 Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
 S'abandonner à quelque puissant roi,
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XIX. — *L'Avantage de la Science* (1).

Entre deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend :
 L'un était pauvre, mais habile ;
 L'autre, riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Voulait emporter l'avantage ;
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honorer.

C'était tout homme sot : car pourquoi révérer
 Des biens dépourvus de mérite ?

La raison m'en semble petite,

Mon ami, disait-il souvent

Au savant,

Vous vous croyez considérable ;

Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre (2),

Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien !

Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez

A messieurs les gens de finance

De méchants livres bien payés.

Ces mots remplis d'impertuence

(1) *Abstemius, 145, de Viro divite illitterato, et Inope docto.*

(2) C'est-à-dire au troisième étage.

Eurent le sort qu'ils méritaient.

L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.

Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.

L'un et l'autre quitta sa ville.

L'ignorant resta sans asile;

Il reçut partout des mépris :

L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.

Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix (1).

(1) La Fontaine a dit ailleurs :

..... Hélas ! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor ?

Épître à Huxr.

Ces contradictions, qui se rencontrent souvent dans notre poète, montrent bien chez lui toute la spontanéité des sentiments et de l'inspiration : il va où sa pensée le pousse sans s'inquiéter, et c'est par cela même qu'il est si original et si grand. Du reste, dans l'une comme dans l'autre de ses affirmations contradictoires sur le savoir humain, La Fontaine a raison. Il est hors de doute que *le savoir a son prix* ; mais qui oserait affirmer que la science soit un trésor pour l'homme, en ce sens qu'elle contribue à son bonheur ?

XX. — *Jupiter et les Tonnerres* (1).

Jupiter, voyant nos fautes,

Dit un jour, du haut des airs :

Remplissons de nouveaux hôtes

Les cantons de l'univers

Habités par cette race

Qui m'importune et me lasse.

(1) « Je n'ai jamais bien compris la fable de *Jupiter et des Tonnerres* dans La Fontaine. Lui aurait-on donné le sujet de cette mauvaise fable, qu'il mit en vers si éloignés de son genre ? Voulait-on dire que les ministres de Louis XIV étaient inflexibles et que le roi pardonnait ? »

Va-t'en, Mercure, aux enfers;
 Amène-moi la Furie
 La plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie,
 Tu périsas cette fois!
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez, entre la colère
 Et l'orage qui la suit,
 L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,
 Et la langue a des douceurs,

Alla voir les noires sœurs,
 A Tisiphone et Mégère
 Il préféra, ce dit-on,
 L'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si fière,
 Qu'elle jura par Pluton
 Que toute l'engeance humaine

Serait bientôt du domaine
 Des déités de là-bas.

Jupiter n'approuva pas
 Le serment de l'Euménide.
 Il la renvoie; et pourtant
 Il lance un foudre à l'instant
 Sur certain peuple perfide.
 Le tonnerre, ayant pour guide
 Le père même de ceux
 Qu'il menaçait de ses feux,
 Se contenta de leur crainte;
 Il n'embrasa que l'enceinte
 D'un désert inhabité:
 Tout père frappe à côté.

Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
 Prit pied sur cette indulgence.
 Tout l'Olympe s'en plaignit ;
 Et l'assembleur de nuages ⁽¹⁾
 Jura le Styx, et promit
 De former d'autres orages :
 Ils seraient sûrs. On sourit ;
 On lui dit qu'il était père ,
 Et qu'il laissât, pour le mieux ,
 A quelqu'un des autres dieux
 D'autres tonnerres à faire.
 Vulcain entreprit l'affaire.
 Ce dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux ⁽²⁾.
 L'un jamais ne se fourvoie,
 Et c'est celui que toujours
 L'Olympe en corps nous envoic :
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

(1) νεφεληγερέτα Ζεὺς.

(Ножанн)

(2) C'était, au moyen âge, une grosse flèche au bois court et au fer triangulaire. On a par extension appliqué ce mot à la foudre.

XXI. — *Le Faucon et le Chapon* ⁽¹⁾.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,

(1) *Contes indiens et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 59, *le Faucon et le Coq*.

Que le chien de Jean de Nivelles (1).

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Était sommé de comparaître
 Par-devant les lares du maître,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
 Petit, petit, petit (2) ! Mais, loin de s'y fier,
 Le Normand et demi laissait les gens crier.
 Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier :

On ne m'y tient pas, et pour cause.

Pendant un faucon sur sa perche voyait
 Notre Manceau qui s'enfuyait.

Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
 Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
 Se serait passée aisément.

L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre ?

Il l'attend : es-tu sourd ? — Je n'entends que trop bien,
 Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire ?
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?

(1) Allusion au proverbe qui dit : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelles, qui s'enjuit quand on l'appelle*. La Fontaine paraît avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre allait se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelles* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avaient des biens considérables, et de venir servir le roi ; aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de chiens, et les déshérita.

(WALCK.)

(2) C'est avec ces mots qu'on appelle les jeunes poulets pour les faire

Reviendrais-tu pour cet appeau?
 Laisse-moi fuir; cesse de rire
 De l'indocilité qui me fait envoler,
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
 Si tu voyais mettre à la broche
 Tous les jours autant de faucons
 Que j'y vois mettre de chapons,
 Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

XXII. — *Le Chat et le Rat* (1).

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
 Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
 Dame belette au long corsage,
 Toutes gens d'esprit scélérat (2),
 Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
 Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
 L'homme tendit ses rêts. Le chat, de grand matin,
 Sort pour aller chercher sa proie.
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 Le filet: il y tombe, en danger de mourir;
 Et mon chat de crier, et le rat d'accourir:
 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
 Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
 Le pauvre chat dit: Cher ami (3),

(1) *Contes indiens et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. III, p. 62-91, *Histoire du Rat et du Chat*.

(2) La Fontaine, en rangeant le rat parmi les animaux d'esprit scélérat, nous rappelle que dans la symbolique chrétienne les rats sont l'emblème des vices. Le rat, *ronge-maille*, ravage tout dans les champs ou les maisons. Le vice ravage également l'homme, dans son âme et dans sa chair. On le voit: les animaux parlaient dans l'architecture du moyen âge, comme dans les fables de La Fontaine.

(3) « Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin, maintenant qu'on a besoin de moi. »

(MOLIÈRE. *Fourberies de Scapin*, act. II, sc. 7.)

Les marques de ta bienveillance
 Sont communes en mon endroit ;
 Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
 M'a fait tomber. C'est à bon droit
 Que seul entre les tiens, par amour singulière,
 Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
 Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
 J'allais leur faire ma prière,
 Comme tout dévot chat en use les matins.
 Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
 Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
 En aurai-je ? reprit le rat.
 Je jure éternelle alliance
 Avec toi, repartit le chat.
 Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
 Envers et contre tous je te protégerai ;
 Et la belette mangera
 Avec l'époux de la chouette :
 Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
 Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
 Puis il s'en va vers sa retraite :
 La belette était près du trou.
 Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
 Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
 Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
 Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
 L'homme paraît en cet instant ;
 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
 A quelque temps de là, notre chat vit de loin
 Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
 Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
 Me fait injurer ; tu regardes
 Comme ennemi ton allié.
 Penses-tu que j'aie oublié
 Qu'après Dieu je te dois la vie ?

Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
 Ton naturel ? Aucun traité
 Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
 S'assure-t-on sur l'alliance
 Qu'a faite la nécessité ?

XXIII. — *Le Torrent et la Rivière* (1).

Avec grand bruit et grand fracas
 Un torrent tombait des montagnes :
 Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
 Il faisait trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osait passer
 Une barrière si puissante ;
 Un seul (2) vit des voleurs ; et, se sentant presser,
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
 Ce n'était que menace et bruit sans profondeur (3) :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès lui donnait courage,
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une rivière dont le cours,
 Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
 Point de bords escarpés, un sable pur et net.
 Il entre ; et son cheval le met
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
 Tous deux au Styx allèrent boire ;

(1) *Absternius*, 5, de *Rustico amnem transituro*. *Commire* (t. 1, p. 501, *Torrents et Fluvius*) a aussi traité ce sujet, mais postérieurement à La Fontaine.

(2) C'est-à-dire : un voyageur qui était seul.

(3) Bruit sans profondeur, c'est-à-dire : quoique faisant grand bruit, le torrent n'était pas profond.

Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. — *L'Éducation* (1).

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;

Mais la diverse nourriture (2)
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.

Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux bois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.

Laridon négligé témoignait sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches (3) par lui rendus communs en France

Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,

Peuple antipode des Césars.

(1) PLUTARQUE, dans le traité intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants*, et dans les *Apophthegmes lacédémoniens*. Voyez les *Œuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, édit. 1802, t. XIII, p. 27 ; t. XVI, p. 61 ; ou t. I et II des *Œuvres morales*.

(2) Dans le sens d'éducation. Les deux mots étaient anciennement synonymes.

(3) Chiens dressés à tourner la broche.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Faute de cultiver la nature et ses dons,
 Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

XXV. — *Les deux Chiens et l'Ane mort* (1).

Les vertus devraient être sœurs,
 Ainsi que les vices sont frères (2).
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :
 J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
 Peuvent loger sous même toit.
 A l'égard des vertus, rarement on les voit
 Toutes en un sujet éminemment placées
 Se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais
 Parmi les animaux le chien se pique d'être [froid.
 Soigneux, et fidèle à son maître ;
 Mais il est sot, il est gourmand :
 Témoins ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
 Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
 Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
 Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
 J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?
 Eh ! qu'importe quel animal ?
 Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.
 Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;
 Et de plus, il nous faut nager contre le vent.

(1) *Æsop.*, 289, *Canes famelici* ; 211, *Canes esurientes*. — *Lokman*, 36, p. 119, trad. de Marcel, 1803, in-12, *Les Loups*.

(2) *Nullum intra se manet vitium*.

Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
 En viendra bien à bout : ce corps demeurera
 Bientôt à sec ; et ce sera
 Provision pour la semaine.
 Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
 Et puis la vie ; ils firent tant
 Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
 L'impossibilité disparaît à son âme.
 Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
 S'outrant ⁽¹⁾ pour acquérir des biens ou de la gloire !

Si j'arrondissais mes États !

Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !
 Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !

Tout cela, c'est la mer à boire,
 Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
 Il faudrait quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
 A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
 Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
 Mettre à fin ce qu'un seul desire.

(1) S'excédant, se ruinant.

XXVI. — *Démocrite et les Abdéritains* ⁽¹⁾.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire ⁽²⁾ :
 Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire,
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

(1) Cette anecdote se lit dans une des lettres d'Hippocrate, dont les critiques éclairés suspectent l'authenticité. Elle est adressée à Damagète.

(2) Odi profanum vulgus et arceo.

(HORACE.)

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
 Son pays le rut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
 Aucun n'est prophète chez soi.
 Ces gens étaient les fous ; Démocrite, le sage.
 L'erreur alla si loin qu'Abdère ⁽¹⁾ députa
 Vers Hippocrate, et l'invita,
 Par lettres et par ambassade,
 A venir rétablir la raison du malade.
 Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
 Perd l'esprit; la lecture a gâté Démocrite.
 Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
 Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite ⁽²⁾ :
 Peut-être même ils sont remplis
 De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,
 Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
 Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
 Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
 Un temps fut qu'il savait accorder les débats :
 Maintenant il parle à lui-même.
 Venez, divin mortel; sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
 Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
 Cherchait, dans l'homme et dans la bête,
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 Les labyrinthes d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché selon sa coutume.

(1) *Abdère*, ville de Thrace.

(2) Démocrite avait transmis à Épicure le système des atomes et du vide qu'il tenait de Leucippe.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
 Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'étale
 Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
 Que sa voix est la voix de Dieu :

XXVII. — *Le Loup et le Chasseur* (1).

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage !
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre (2).
 Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain. —
 Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
 Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
 A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 216. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 292, *le Chasseur et le Loup*. — Camerarius, fab. ccliv, p. 286.

(2) Carpe d'em.

(HORACE.)

Un faon de biche passe, et le voilà soudain
 Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête, un daim avec un faon ;
 Tout modeste chasseur en eût été content :
 Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux
 Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
 Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
 Surcroît chétif aux autres lêtes :
 De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
 Vient à lui, le découde (1), meurt vengé sur son corps ;
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux :
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
 O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
 Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
 Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avarés.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
 Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,

Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours, et mangeons cependant
 La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
 De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette

(1) C'est-à-dire, le blesse avec ses crocs.

Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.
Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;

Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.



LIVRE NEUVIÈME.

I. — *Le Dépositaire infidèle* (1).

Grâce aux Filles de mémoire,
 J'ai chanté des animaux ;
 Peut-être d'autres héros
 M'auraient acquis moins de gloire.
 Le loup, en langue des dieux,
 Parle au chien dans mes ouvrages :
 Les bêtes, à qui mieux mieux,
 Y font divers personnages,
 Les uns fous, les autres sages ;
 De telle sorte pourtant
 Que les fous vont l'emportant ;
 La mesure en est plus pleine.
 Je mets aussi sur la scène
 Des trompeurs, des scélérats,
 Des tyrans et des ingrats,
 Mainte imprudente pécore,
 Force sots, force flatteurs ;
 Je pourrais y joindre encore
 Des légions de menteurs :
 Tout homme ment, dit le sage.
 S'il n'y mettait seulement
 Que les gens du bas étage,
 On pourrait aucunement
 Souffrir ce défaut aux hommes ;

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1644, in-8o, p. 137 à 140
 — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II,
 p. 186, les deux *Marchands*.

Mais que tous, tant que nous sommes,
 Nous mentionns, grand et petit,
 Si quelque autre l'avait dit,
 Je soutiendrais le contraire.
 Et même qui mentirait
 Comme Ésope et comme Homère,
 Un vrai menteur ne serait :
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé,
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité.
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin, et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme sul faire
 Un certain dépositaire,
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse

Chez son voisin, s'en allant en commerce,
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer ! dit-il, quand il fut de retour. —
 Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.
 J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire ? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
 Du perfide voisin ; puis à souper convie
 Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
 Dispensez-moi, je vous supplie ;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimais un fils plus que ma vie :

Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus !
 On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
 Le marchand reparti : Hier au soir, sur la brune,
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant. —
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;
 Et ne vois rien qui vous oblige

D'en douter un moment, après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les chats-huants d'un pays
 Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture ⁽¹⁾.

Même dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
 Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
 Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison. —
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
 On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur :
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

(1) Son fils.

II. — *Les deux Pigeons* (1).

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor, si la saison s'avanceit davantage !
 Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?
 Ce discours ébraula le cœur
 De notre imprudent voyageur.
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1644, p. 19-27, *le Pigeon voyageur*. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. I, p. 77, *les deux Pigeons*.

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfondu ;
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
 Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs

Les menteurs et traîtres appas (1).

Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
 Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le *lier* (2), quand des nues
 Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,

Traînant l'aile, et tirant le pied,

Demi-morte et demi-boiteuse,

(1) Appas pour *appâts*, amorces d'un piège.

(2) Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse. « *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lorsque l'ayant assommée il la *lie* de ses serres, et la tient à terre. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1759, in-12, p. 117.

Droit au logis s'en retourna :
 Que bien, que mal, elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
 Que ce soit aux rives prochaines.
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau ;
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
 J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte céleste,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux ⁽¹⁾
 De l'aimable et jeune bergère
 Pour qui, sous le fils de Cythère,
 Je servis, engagé par mes premiers serments.
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
 Ah ! si mon cœur osait encor se reinflammer !
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

(1) La Fontaine avait déjà dit, dans une lettre à la duchesse de Bouillon :

Peut-on s'ennuyer en des lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 D'une aimable et vive princesse
 A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse ?

III. — *Le Singe et le Léopard* (1).

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.

L'un d'eux disait: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau: tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquée,
Et vergetée, et mouchetée.

La bigarrure plaît: partant (2) chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait: Venez, de grâce;
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement:
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler (3);
Car il parle, on l'entend: il sait danser, baller (4),
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs:
Non, messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,

(1) *Æsop.*, 13, *Vulpes et Pardus*; 162, *Vulpes et Pardalis*.

(2) Par ce moyen.

(3) Cette expression proverbiale, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, l. I, ch. xvi, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en trois quaraques et un brigantin. » T. I, p. 56, in-4°.

(WALCK.)

(4) Vieux mot, de l'italien *ballare*, danser, se divertir.

Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
 L'une fournit toujours des choses agréables ;
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
 Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
 N'ont que l'habit pour tous talents (1) !

(1) VAR. Bigarrés en dehors, ne sont rien en dedans !

Ce vers était ainsi dans l'édition de 1679 ; mais il a été changé par La Fontaine au moyen d'un carton qui manque à beaucoup d'exemplaires de cette édition.

IV. — *Le Gland et la Citrouille* (1).

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la trouve.

Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
 A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Eh parbleu ! je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voilà ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo (2), que tu n'es point entré

(1) Ch. Nodier pense que La Fontaine n'a pu trouver le sujet de cette fable que dans une farce intitulée : *les Rencontres, Facéties, et coqs à l'asne gracieux du baron Gratelard*, qui se trouve quelquefois réunie aux *Œuvres de Tabarin*. C'est la question VII : *Si la nature a fait quelque chose en vain* qui a donné à La Fontaine le canevas de sa fable.

(2) VAR. Dans toutes les éditions données par La Fontaine, ce mot est ainsi écrit ; l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom n'est pas de l'invention de notre poète ; il est, dans *Cyrano de Bergerac*, donné à un des personnages du *Pédant joué*.

(WALCK.)

Au conseil de celui que prêche ton curé ;
 Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme :
 On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.

Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,

Et que ce gland eût été gourde ?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;

J'en vois bien à présent la cause :

En louant Dieu de toute chose,

Garo retourne à la maison.

V. — *L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin* (1).

Certain enfant qui sentait son collège,
 Doublement sot et doublement fripon (2)

(1) Conférez liv. IV, fab. IV.

(2) Si La Fontaine revenait dans ce monde pour assister à sa gloire, il serait peu flatté de voir un grand nombre de ses apologistes le comparer à un enfant ; car l'enfance, pour nous servir d'un mot vulgaire mais juste ici, *n'était pas dans ses papiers*. Il la traite très-sévèrement dans plusieurs de ses fables ; et dans une lettre à sa femme, il témoigne formellement du peu de sympathie que cet âge lui inspire. Voici le passage : « De vous dire quelle est la famille de ce parent et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple. » Cette anti-

Par le jeune âge et par le privilège
 Qu'ont les pédants de gâter la raison (!),
 Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone
 Avait la fleur, les autres le rebut.
 Chaque saison apportait son tribut ;
 Car au printemps il jouissait encore
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.
 Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
 Qui, grim pant sans égard sur un arbre fruitier,
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :

pathie a été plusieurs fois signalée par la critique, et nous croyons faire plaisir au lecteur en rapportant ici le passage suivant, emprunté à l'une des appréciations les plus délicates qui aient été faites de notre auteur :

« Le goût du bon domaine dans la morale de La Fontaine. Il est remarquable qu'il ne s'y trouve rien pour justifier sa vie d'époux trop peu rangé et de père pas assez tendre, à cause de l'incommodité des enfants. Sur ces deux points, il ne se sent pas en règle, et il n'en dit rien. Il est vrai qu'il ne loue nulle part la fidélité, et qu'il lui a échappé plus d'un trait contre les enfants :

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié).....

« Tout ce qui d'ailleurs est bon à savoir et à pratiquer en morale domestique, l'indifférence pour les faux biens, l'attachement sans lâcheté aux vrais ; *Rien de trop* — c'est le titre d'une de ses fables ; — la discrétion, l'indulgence, le prix des vrais amis, la bienfaisance, toutes ces choses sont rendues aimables dans ses fables. Mais cette sagesse, au lieu d'être dogmatique, est douce et sérieuse ; elle paraît plutôt la volupté d'un esprit excellent et d'un cœur droit, qu'une conquête inquiète de la raison sur les mauvais penchants ; elle n'est accompagnée d'aucune colère contre ceux qui ne la pratiquent pas ; aussi ne l'aperçoit-on pas toujours, mais on la sent. Examinez-vous après une lecture de La Fontaine ; et s'il est vrai qu'il ne vous a pas fort ému contre vos défauts, du moins vous a-t-il doucement encouragé à être homme de bien. »

NISARD. *Histoire de la littérature française*. Paris, 1849. in-8, t. 3, p. 173.

(1) Raisonner est l'emploi de toute la maison,
 Et le raisonnement en bannit la raison.

(MOLIÈRE.)

« Leur sçavoir n'estoyt que bestise, et leur sapience n'estoyt que mouffes
 abatardissant les bons et nobles esperitz et corrompant toute fleur de jeu-
 nesse. »

(RABELAIS.)

Même il ébranchait l'arbre ; et fit tant à la fin,
 Que le possesseur du jardin
 Envoya faire plainte au maître de la classe.
 Celui-ci vint, suivi d'un cortège d'enfants :
 Voilà le verger plein de gens
 Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
 Accrut le mal en amenant
 Cette jeunesse mal instruite :
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon.
 Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
 Avec force traits de science.
 Son discours dura tant, que la maudite engeance
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
 Et ne sais bête au monde pire
 Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
 Ne me plairait aucunement.

VI. — *Le Statuaire et la Statue de Jupiter.*

Un bloc de marbre était si beau
 Qu'un statuaire en fit l'emplette.
 Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
 Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?

Il sera dieu (1) : même je veux
 Qu'il ait en sa main un tonnerre.

(1) Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
 Quum faber, incertus scammum faceretne Priapum,
 Maluit esse deum.

(HORACE.)

Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre !

L'artisan ⁽¹⁾ exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère ⁽²⁾,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

(1) Dans le sens moderned'artiste. Nous avons déjà vu ce mot dans cette acception.

(2) Ne le céda en rien.

VII. — *La Souris métamorphosée en Fille* (1).

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
 Je ne l'eusse pas ramassée ;
 Mais un braмин le fit : je le crois aisément ;
 Chaque pays a sa pensée.
 La souris était fort froissée.
 De cette sorte de prochain
 Nous nous soucions peu ; mais le peuple braмин
 Le traite en frère. Ils ont en tête
 Que notre âme, au sortir d'un roi,
 Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
 Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
 Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
 Sur un tel fondement, le braмин crut bien faire
 De prier un sorcier qu'il logeat la souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
 Le sorcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
 Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté (2).
 Le braмин fut surpris de chose si nouvelle.
 Il dit à cet objet si doux :
 Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux. —
 En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous. —

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 279. — *Les Contes indiens et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 385, *la Souris changée en Fille*. Dans le *Pantcha-tantra* (l'original, écrit en langue sanscrite, des Fables de Bidpai), la souris changée en fille par un brahmane, trouve des objections à tous les partis qu'on lui propose, jusqu'au moment où elle aperçoit un rat ; alors le naturel la porte à prier son père adoptif de le lui donner en mariage.

(2) C'est-à-dire pour Hélène.

Soleil, s'écrie alors le bramin à genoux,
 C'est toi qui seras notre gendre. —
 Non, dit-il, ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits :
 Je vous conseille de le prendre. —
 Hé bien, dit le bramin au nuage volant,
 Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
 Le bramin fâché s'écria :
 O vent donc, puisque vent y a,
 Viens dans les bras de notre belle!
 Il accourait; un mont en chemin l'arrêta.
 L'éteuf ⁽¹⁾ passant à celui-là,
 Il le renvoie, et dit : J'aurais une querelle
 Avec le rat; et l'offenser
 Ce serait être fou, lui qui peut me percer.
 Au mot de rat, la damoiselle
 Ouvrit l'oreille: il fut l'époux.
 Un rat! un rat: c'est de ces coups
 Qu'Amour fait; temoin telle et telle.
 Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
 Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
 Car quel époux n'est point au Soleil préférable,
 En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
 Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
 La belle au chat, le chat au chien,
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire,
 Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;

(1) La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.

Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la métempycose :
 Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;
 Car il faut, selon son système,
 Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
 Aille puiser son âme en un trésor commun :
 Toutes sont donc de même trempe ;
 Mais, agissant diversement,
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'élève, et l'autre rampe.
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.

 Tout débattu, tout bien pesé,
 Les âmes des souris et les âmes des belles
 Sont très-différentes entre elles.
 Il en faut revenir toujours à son destin,
 C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
 Parlez au diable, employez la magie,
 Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII. — *Le Fou qui vend la Sagesse* (1).

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
 Je ne te puis donner un plus sage conseil.
 Il n'est enseignement pareil
 A celui-là de fuir une tête éventée.
 On en voit souvent dans les cours :
 Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
 Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

(1) Abstemius, 184, de *Insano sapientiam vendente*.

Un fol allait criant par tous les carrefours
 Qu'il vendait la sagesse; et les mortels crédules
 De courir à l'achat; chacun fut diligent.

On essayait force grimaces;

Puis on avait pour son argent,

Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.

La plupart s'en fâchaient; mais que leur servait-il?

C'étaient les plus moqués: le mieux était de rire,

Ou de s'en aller sans rien dire

Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou? Le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,

Lui dit: Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,

Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,

La longueur de ce fil; sinon, je les tiens sûrs

De quelque semblable caresse.

Vous n'êtes point trompé; ce fou vend la sagesse.

IX. — *L'Huitre et les Plaideurs.*

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent

Une huitre, que le flot y venait d'apporter:

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;

A l'égard de la dent il fallut contester.

L'un se baissait déjà pour amasser ⁽¹⁾ la proie;

(1) L'Académie française, dans la dernière édition de son Dictionnaire, ⁽¹⁾

L'autre le pousse, et dit: Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur; l'autre le verra faire. —

Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci —

Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie. —
 Hé bien, vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin ⁽¹⁾ arrive; ils le prennent pour juge.
 Perrin fort gravement ouvre l'huître, et la gruge,

Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de président:
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles:
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles ⁽²⁾.

finit de la manière suivante le verbe *amasser*: « Relever de terre ce qui est tombé, *amasser ses gants, amasser un papier.* » Aujourd'hui le mot propre, dans ces phrases, serait *ramasser*. (WALCK.)

(1) Nom forgé par Rabelais, adopté par Racine, dans *les Plaideurs*, par La Fontaine, et rendu par eux populaire. Pierre Dandin, c'est l'incarnation de la chicane, comme Georges Dandin, dans Molière, est celle de l'infortune conjugale.

(2) Le sujet de cette fable a aussi été traité par Boileau, *Épître II*, v. 44 à 52. — Dans Boileau, ce n'est pas Pierre Dandin, mais la justice elle-même qui est prise pour juge par les plaideurs; et Ch. Nodier remarque justement qu'il y a là de la part du satirique une singulière méprise de mots; que ce n'est point la justice qu'il fallait dire; car la justice ne vit point au palais des sottises d'autrui, mais la chicane. Ici encore, Boileau reste bien au-dessous de La Fontaine.

X. — *Le Loup et le Chien maigre* (1).

Autrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire (2).

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors (3) de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà (4) ne plaise à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là ;

Attendez : mon maître marie

Sa fille unique, et vous jugez

Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.

Le loup le croit, le loup le laisse.

Le loup, quelques jours écoulés,

Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;

Mais le drôle était au logis.

Il dit au loup par un treillis :

Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,

Le portier du logis et moi

Nous serons tout à l'heure à toi.

Ce portier du logis était un chien énorme,

Expédiant les loups en forme.

(1) *Æsop.*, 86, 55, *Canis et Lupus*.

(2) Voyez la fable 111 du livre V.

(3) Lors, pour *alors*.

(4) Déjà.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
 Dit-il; et de courir. Il était fort agile;
 Mais il n'était pas fort habile :
 Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

XI. — *Rien de trop* (1).

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament!
 Que le maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout (2). Le fait-on? nullement;
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le blé, riche présent de la blonde Cérés,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérets:
 En superfluités s'épandant d'ordinaire,
 Et poussant trop abondamment,
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire!
 Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons (3):
 Tout au travers ils se jetèrent,
 Gâtèrent tout et tout broutèrent;
 Tant que le ciel permit aux loups
 D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous;
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers : les humains abusèrent,
 A leur tour, des ordres divins.
 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente

(1) Abstemius, 186, de *Ovibus immoderate segetem depascentibus*.

(2) Sunt certi denique fines
 Quos ultra citraque nequit consistere rectum. (HORACE.)

(3) Luxuries segetum. (VIRGILE.)

A se porter dedans l'excès.

Il faudrait faire le procès

Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point ⁽¹⁾.

(1) Id arbitror
Apprime in vita esse utile, ut ne quid nimis.

(TÉRENCE.)

XII. — *Le Cierge* ⁽¹⁾.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.

Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

Au mont Hymette ⁽²⁾, et se gorger

Des trésors qu'en ce lieu les zéphyr^s entretiennent.

Quand on eut des palais de ces filles du ciel

Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,

Ou, pour dire en français la chose,

Après que les ruches sans miel

N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;

Maint cierge aussi fut façonné.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie

Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie

Et, nouvel Empédocle ⁽³⁾ aux flammes condamné

Par sa propre et pure folie,

Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :

Ce cierge ne savait grain de philosophie ⁽⁴⁾.

(1) Absternius, 54, de *Cera duritiam appetente*

(2) Hymette était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel. (*Note de La Fontaine.*)

(3) Empédocle était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule ; et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorerait, laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Note de La Fontaine.*)

(4) Comment La Fontaine peut-il attribuer des idées à un cierge ? Com-

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
 L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
 Il n'était pas plus fou que l'autre.

ment un cerge peut-il se suicider ? Les remarques que nous avons faites sur la fable *le Serpent et la Lime*, liv. V, fab. xvi, s'appliquent également à la fable ci-dessus. Notre opinion n'est, du reste, ici, que celle de tous les commentateurs.

XIII. — *Jupiter et le Passager* (1).

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
 Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
 De ce qu'on a promis aux dieux ;
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
 Il ne se sert jamais d'huissier.
 Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
 Comment appelez-vous ces avertissements

Un passager, pendant l'orage,
 Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
 Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
 N'aurait pas coûté davantage.
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
 Au nez de Jupiter la fumée en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
 C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
 La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
 Jupiter fit semblant de rire ;
 Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,

(1) *Æsop.*, 136, *Viator et Mercurius* ; 47, *Viator* ; 18, *Deceptor*.

Envoyant un songe lui dire
 Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
 Courut au trésor comme au feu.
 Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
 Qu'un écu pour toute ressource,
 Il leur promit cent talents d'or,
 Bien comptés, et d'un tel trésor:
 On l'avait enterré dedans telle bourgade.
 L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
 Qu'à notre prometteur l'un dit: Mon camarade,
 Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
 Porter tes cent talents en don.

XIV. — *Le Chat et le Renard* (1).

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
 S'en allaient en pèlerinage.
 C'étaient deux vrais tartufs (2), deux archipatelins,
 Deux francs patte-pelus (3) qui, des frais du voyage,
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
 S'indemnisèrent à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
 Pour l'accourcir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours:
 Sans elle on dormirait toujours.
 Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
 Le renard au chat dit enfin:
 Tu prétends être fort habile;
 En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac. —

(1) REGNERII *Apologi Phædrii*, pars I. fab. xxviii, p. 34: *Catus agrestis et Vulpes*.

(2) Au lieu de tartufes. *L'e* est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

(3) *Patespelues*, dans Rabelais. Ce mot avait le sens de trompeur.

Non, dit l'autre: je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.

Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
 Une meute apaisa la noise.

Le chat dit au renard: Fouille en ton sac, ami ;
 Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.

A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
 L'autre fit cent tours inutiles,

Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brifaut.

Partout il tenta des asiles,
 Et ce fut partout sans succès ;

La fumée y pourvut ⁽¹⁾, ainsi que les bassets.

Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :

On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
 N'en avons qu'un, mais qu'il soit bon.

(1) C'est-à-dire : on enfume le terrier du renard pour le forcer à sortir.

XV. — *Le Mari, la Femme, et le Voleur* ⁽¹⁾.

Un mari fort amoureux,

Fort amoureux de sa femme,

Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.

Jamais œillade de la dame,

Propos flatteur et gracieux,

Mot d'amitié, ni doux sourire,

(1) *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpāi et de Lokman*, t. II, p. 355 : *le Marchand, la Femme et le Voleur*. Camerarius, fab. cclv, p. 237.

Défiant le pauvre sire,
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.

Je le crois; c'était un mari.

Il ne tint point à l'hyménée

Que, content de sa destinée,

Il n'en remerciât les dieux.

Mais quoi! si l'amour n'assaisonne

Les plaisirs que l'hymen nous donne,

Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,

Et n'ayant caressé son mari de sa vie,

Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur

Interrompt la doléance.

La pauvre femme eut si grand' peur,

Qu'elle chercha quelque assurance

Entre les bras de son époux.

Ami voleur, dit-il, sans loi ce bien si doux

Me serait inconnu! Prends donc en récompense

Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance;

Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas

Gens honteux, ni fort délicats:

Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte

Que la plus forte passion

C'est la peur; elle fait vaincre l'aversion,

Et l'amour quelquefois: quelquefois il la dompte (1);

J'en ai pour preuve cet amant

Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,

L'emportant à travers la flamme.

J'aime assez cet emportement;

Le conte m'en a plu toujours infiniment:

Il est bien d'une âme espagnole,

Et plus grande encore que folle (2).

(1) C'est-à-dire, quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

(2) Allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France,

gille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines, qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais : puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevaient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune, et au risque de sa vie, le désir qu'il avait d'embrasser celle qu'il aimait, et de l'enlever dans ses bras. Voyez le *Voyage d'Espagne*, par Aarsen de Sommerdick, Cologne, 1666, in-18, p. 49. (WALCKE.)

XVI. — *Le Trésor et les cœurs Hommes* (1).

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse (2),
 C'est-à-dire n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il ferait bien
 De se pendre, et finir lui-même sa misère,
 Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
 Genre de mort qui ne nuit (3) pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille mesure
 Fut la scène où devait se passer l'aventure :
 Il y porte une corde, et veut avec un clou

(1) Auson., épigr. xxii et xxiii. Les deux épigrammes d'Ausone sont elles-mêmes la traduction de deux distiques sur le même sujet, tirés de l'Anthologie grecque. Voyez *Ausonii Opera*, édit. 1750, in-4°, p. 20.

(2) Cette expression proverbiale a fourni à Mellin de Saint-Gelais le petit conte que voici :

Un charlatan disoit en plein marché
 Qu'il montreroit le diable à tout le monde :
 Si n'y eust nul, tant fut-il emesché,
 Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
 Lors une bourse assez large et profonde
 Il leur desploie, et leur dit : « Gens de bien,
 Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ? »
 — « Non, » dit quelqu'un des plus près regardans.
 — « Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
 Qu'ouvrir sa bourse et ne rien voir dedans. »

(3) Qui ne convient pas.

Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor,
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai ,
Ou de corde je manquerai.

Le lacs était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.

Ce qui le consolapeut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

XVII. — *Le Singe et le Chat* (1).

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
 Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
 D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat :
 Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
 Bertrand dérobaît tout ; Raton, de son côté,
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
 Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.
 Les escroquer était une très-bonne affaire ;
 Nos galants y voyaient double profit à faire :
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître ;
 Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes, marrons verraient beau jeu.
 Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
 D'une manière délicate,
 Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
 Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque :

(1) REGNERII *Apologi Phædrii*. Divione, 1643, in-12, pars II, fab. xxviii, p. 77, *Felis et Simius*. Ce sujet même paraît plus ancien que Regnier ; car les Italiens ont un vieux proverbe : *Cavar le castagne dal fuoco con le zampe del gallo*. (WALCK.)

Sur un missel de la bibliothèque royale de la fin du xve siècle, on voit un chat pêchant à la ligne, ce qui rappelle Renart faisant pêcher Isangrin à son profit, idée renouvelée par La Fontaine au moyen du chat qui tire les marrons du feu. Ainsi Renart et Isangrin sont les véritables pères de Bertrand et Raton.

A. DUCHALAIS. Le rat employé comme symbole dans la sculpture du moyen âge. *Biblioth. de l'École des Chartes*, 2e série, t. III, p. 229 et suiv.

Et cependant Bertrand les croque :
 Une servante vient : adieu mes gens. Raton
 N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi,
 Vont s'échauder en des provinces
 Pour le profit de quelque roi (1).

(1) Madame de Sévigné disait de cette fable : *Cela peint. Pourquoi n'écrit-il pas toujours de ce style?*

XVIII. — *Le Milan et le Rossignol* (1).

Après que le milan, manifeste voleur,
 Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
 Et fait crier sur lui les enfants du village,
 Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
 Le héraut du printemps lui demande la vie.
 Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie. —

Qui, Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ? —

Non pas ; c'était un roi dont les feux violents

(1) Abstemius, 92, de *Luscinia cantum accipitri pro vita pollicente*, et dans Ésope, 2, *Luscinia et Accipiter*; 3, *Philomela et Accipiter*. Hésiode, *Opera et Dies*, v. 202, 212. M. Gêruzez a cité une traduction inédite d'Hésiode que nous croyons devoir reproduire ici : cette gracieuse et fidèle traduction est de M. Patin :

« Voici ce que disait un jour l'épervier à l'harmonieux rossignol, qu'il emportait au sein des nuages entre ses ongles recourbés. Comme l'infortuné, percé des serres cruelles du ravisseur, se plaignait en gémissant, celui-ci lui adressa ces dures paroles : « Malheureux ! pourquoi ces plaintes ? Un plus fort que toi te tient en sa puissance. Tu vas où je te conduis, quelle que soit la douceur de tes chants. Je puis, si je le veux, faire de toi mon repas ; je puis te laisser échapper. » Ainsi parla l'épervier rapide, aux ailes étendues. Insensé qui voudrait résister à la volonté du plus fort ! il serait privé de la victoire et ne recueillerait que la honte et le malheur. »

Me firent ressentir leur ardeur criminelle (1).
 Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
 Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

Le milan alors lui réplique :
 Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun ,
 Tu me viens parler de musique ! —
 J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
 Tu peux lui conter ces merveilles :
 Pour un milan, il s'en rira.
 Ventre affamé n'a point d'oreilles (2).

(1) Voyez Ovide, *Metamorph.*, VI. 13.

(2) Ce proverbe existait du temps des Romains.

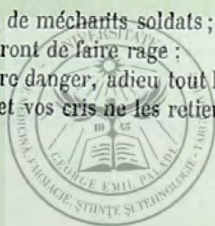
XIX. — *Le Berger et son Troupeau* (1).

Quoi ! toujours il me manquera
 Quelqu'un de ce peuple imbecille !
 Toujours le loup m'en gèbera !
 J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille ,
 Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
 Robin monton, qui par la ville
 Me suivait pour un peu de pain,
 Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !
 Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
 Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
 Ah ! le pauvre Robin monton !
 Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
 Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
 Il harangua tout le troupeau,

(1) Abstemius, 127, de *Pastore gregem suum adversus Lupum hortante* ;
 et dans les *Heures de récréation* de Louys Guicciardin, traduites de l'italien
 en français, par Belle-Forest ; Anvers, 1605, in-18, p. 113.

Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
 Les conjurant de tenir ferme :
 Cela seul suffirait pour écarter les loups.
 Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
 De ne bouger non plus qu'un terme.
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
 Qui nous a pris Robin mouton.
 Chacun en répond sur sa tête.
 Guillot les crut, et leur fit fête.
 Cependant, devant qu'il fût nuit,
 Il arriva nouvel encombre :
 Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
 Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;
 Ils promettront de faire rage :
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.



LIVRE DIXIÈME.

I. — *Les deux Rats, le Renard, et l'Œuf* (1).

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerais : il n'est que trop aisé ;
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé :
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
 Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
 Le nectar, que l'on sert aux maîtres du tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point :
 Propos, agréables commerces,
 Où le hasard fournit cent matières diverses,
 Jusque-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,

(1) Dans l'édition originale de 1679, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais celui de *discours*.

Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie,
 Subtile, engageante, et hardie.
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 Ouï parler (!) ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle somme à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
 L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté :
 L'animal se sent agité
 De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose :
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu

(1) La Fontaine émet ce doute pour ne point blesser madame de La Sablière qui redoutait de passer pour femme savante, et qui n'en était pas moins bien renseignée sur la philosophie de Descartes. Cette pudeur de l'esprit n'était chez cette femme aimable qu'une grâce nouvelle.

Chez les païens, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pers :
 Or, vous savez, Iris, de certaine science (1),

Que, quand la bête penserait,

La bête ne réfléchirait

Sur l'objet ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassé

De le croire ; ni moi. Cependant, quand aux bois

Le bruit des cors, celui des voix,

N'a donné nul relâche à la fuyante proie,

Qu'en vain elle a mis ses efforts

A confondre et brouiller la voie,

L'animal chargé d'ans, vieux cerf et de dix cors,

En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,

A présenter aux chiens une nouvelle amorce.

Que de raisonnements pour conserver ses jours !

Le retour sur ses pas, les malices, les tours,

Et le change, et cent stratagèmes

Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !

On le déchire après sa mort :

Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix

Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle

Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,

Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,

Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,

(1) Pour : de science certaine.

Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit (1).

Non loin du Nord il est un monde
 Où l'on sait que les habitants
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
 Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,
 Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche :

Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,

Passent les étangs sur des ponts,

Fruit de leur art, savant ouvrage ;

Et nos pareils ont beau le voir,

(1) L'un des poètes latins modernes qui se sont le plus heureusement inspirés des souvenirs de la muse classique, le père Vanière, a très-bien imité ce passage dans les vers suivants :

At simul implumes perdix videt anxia pullos
 Non posse invalida vitare per aera penna
 Venantum insidias, læsam mentitur, et ala
 Subsiliente fugit, venatoremque canemque
 Arrectum invitans ; sed ubi capienda videtur,
 Avolat irridens hostes, nidosque revisit.

Une grande partie des fables de La Fontaine ont été traduites en vers latins, et avec quelque succès, par J. B. Giraud, de l'oratoire, *Rothomagi*, 1775, 2 vol. in-8°, avec le texte français. Il en a été fait une nouvelle édition, *Paris, A. Delalain*, 1822, 2 vol. in-12.

Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :

Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du Nord vous sera mon garant :

Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :

C'est le roi polonais ⁽¹⁾. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,

Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :

Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommes,

Non pas même au siècle où nous sommes,

Corps de garde avancé, vedettes, espions,

Embuscades, partis, et mille inventions

D'une pernicieuse et maudite science,

Fille du Styx, et mère des héros

Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait

Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,

Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure ⁽²⁾,

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?

Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature

Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;

Et que, pour en venir aux exemples divers

(1) Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673. Il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.

(2) Descartes.

Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement :

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :

Je sens en moi certain agent ;

Tout obéit dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

Se conçoit mieux que le corps même :

De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est là le point. Je vois l'outil

Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?

Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.

Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;

L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;

Et, s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignorait encore.

Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :

Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point :

Que la plante après tout n'a point.

Cependant la plante respire.

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.

Le diné suffisait à gens de cette espèce :
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
 Pleins d'appétit et d'allégresse,
 Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
 Quand un quidam parut : c'était maître renard ;
 Rencontre incommode et fâcheuse :
 Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter ;
 Puis des pieds de devant ensemble le porter,
 Ou le rouler, ou le traîner :
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.
 Nécessité l'ingénieuse
 Leur fournit une invention.
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
 L'écornifleur ⁽¹⁾ étant à demi-quart de lieue,
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
 Puis, malgré quelques heurts ⁽²⁾ et quelques mauvais pas,
 L'autre le traîna par la queue.
 Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
 Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi, si j'en étais le maître,
 Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
 Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
 Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connaître.
 Par un exemple tout égal,
 J'attribuerais à l'animal,
 Non point une raison selon notre manière,
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
 Je subtiliserais un morceau de matière,
 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
 Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,

(1) Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.

(2) Quelques chocs

La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
 Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
 Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
 Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,
 Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,
 Je ferais notre lot infiniment plus fort ;

Nous aurions un double trésor :

L'un, cette âme pareille en tous tant que nous somme
 Sages, fous, enfants, idiots,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;

L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges

Commune en un certain degré ;

Et ce trésor à part créé

Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,

Entrerait dans un point sans en être pressé,

Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :

Choses réelles, quoique étranges.

Tant que l'enfance durerait,

Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait

Qu'une tendre et faible lumière :

L'organe étant plus fort, la raison percerait

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperait

L'autre âme imparfaite et grossière ⁽¹⁾.

(1) Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes, contre lequel son bon sens naturel lui suggérerait des difficultés insolubles.

II. — *L'homme et la Couleuvre* (1).

Un homme vit une couleuvre :

Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !

A ces mots, l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),

A ces mots, le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,

C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi ;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 204. — *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 276 : *l'Homme et la Couleuvre*.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
 Mais rapportons-nous-en ⁽¹⁾. — Soit fait, dit le reptile.
 Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
 Le cas est proposé. C'était chose facile :
 Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
 La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
 Je nourris celui-ci depuis longues années ;
 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
 Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
 Le font à la maison revenir les mains pleines ;
 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avaient altérée ; et mes peines
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
 Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
 Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
 Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
 L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
 L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
 Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !
 C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce bœuf. — Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit , ainsi fait. — Le bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans
 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
 Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
 Que cette suite de travaux
 Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
 Force coups, peu de gré ⁽²⁾ : puis, quand il était vieux,
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes

(1) A quelqu'un que nous prendrons pour juge.

(2) Peu de témoignages de satisfaction.

Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
 Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons faire
 Cet ennuyeux déclamateur ;
 Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
 Au lieu d'arbitre, accusateur.
 Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
 Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
 Un rustre l'abattait : c'était là son loyer ;
 Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?
 De son tempérament il eût encore vécu.
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
 Du sac et du serpent aussitôt il donna
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête (1).

(1) Cette fable, l'une des plus justement admirées de notre auteur, est aussi l'une de celles qui éveillent dans l'esprit les plus graves pensées. On s'attriste sur la destinée de ces pauvres animaux ; on s'attriste surtout sur l'homme qu'une loi mystérieuse condamne à tyranniser ou à détruire tout ce qui vit autour de lui. La pensée de La Fontaine, dans cette touchante allégorie, va beaucoup plus loin que la moralité qu'il en tire. Le problème de la méchanceté humaine est posé dans toute sa cruauté, et l'on se rappelle ces tristes paroles du comte Joseph de Maistre, qui sont comme un éloquent écho des vers de La Fontaine :

« Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit : il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du mont Blanc ou du Chimborazo ; il empaille le

On en use ainsi chez les grands :
 La raison les offense ; ils se mettent en tête
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
 Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,
 C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
 Parler de loin, ou bien se taire.

crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande, tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe ; à la baleine, ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge ; au loup, sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art ; à l'éléphant, ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant ; ses tables sont couvertes de cadavres. » *Œuvres du comte J. de Maistre (Soirées de Saint-Petersbourg)*, Lyon, Pélagaud et Lesne, 1859, in-8°, t. VII, p. 23 et 29.

III. — *La Tortue et les deux Canards* (1).

Une tortue était, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux canards, à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
 Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1644, in-8°, p. 124. — *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 412, *les deux Canards et la Tortue*.

Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine
 Pour transporter la pèlerine.
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
 Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
 Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
 La tortue enlevée, on s'étonne partout
 De voir aller en cette guise
 L'animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l'un et l'autre oison ⁽¹⁾.
 Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
 Passer la reine des tortues. —
 La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
 Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
 De passer son chemin sans dire aucune chose ;
 Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
 Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
 Son indiscretion de sa perte fut cause.
 Imprudence, babil, et sotte vanité,
 Et vaine curiosité,
 Ont ensemble étroit parentage :
 Ce sont enfants tous d'un lignage.

(1) *Oison* n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée.

IV. — *Les Poissons et le Cormoran* ⁽¹⁾.

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 92, *la Grue et les Poissons*. — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 357, *le Héron, l'Écrevisse et les Poissons*.

Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
 Viviers et réservoirs lui payaient pension.
 Sa cuisine allait bien : mais lorsque le long âge
 Eut glacé le pauvre animal,
 La même cuisine alla mal.

Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
 Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
 N'ayant ni filets ni réseaux,
 Souffrait une disette extrême.

Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
 Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
 Cormoran vit une écrevisse.

Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
 Porter un avis important

A ce peuple : il faut qu'il périsse ;

Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.

L'écrevisse en hâte s'en va

Conter le cas. Grande est l'émute (1) ;

On court, on s'assemble, on députe

A l'oiseau : Seigneur Cormoran,

D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?

Êtes-vous sûr de cette affaire ?

N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ? —

Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ? —

N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,

L'un après l'autre, en ma retraite.

Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins

Il n'est demeure plus secrète.

Un vivier que Nature y creusa de ses mains,

Inconnu des traîtres humains,

Sauvera votre république.

On le crut. Le peuple aquatique,

L'un après l'autre, fut porté

Sous ce rocher peu fréquenté.

(1) *Émute* pour *émeute*, par licence poétique.

Là, Cormoran le bon apôtre,
 Les ayant mis en un endroit
 Transparent, peu creux, fort étroit,
 Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
 En ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
 En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
 Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse
 Me paraît une à cet égard :
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,
 Ce n'est pas grande différence (1).

(1) Dans la fable indienne à laquelle La Fontaine a emprunté son sujet, la morale est toute différente, et *plus morale*, si l'on peut parler ainsi. La cigogne qui joue le même rôle que le cormoran, après avoir dévoré les poissons, est elle-même étranglée par un crabe.

V. — *L'Enfouisseur et son Compère* (1).

Un pince-maille avait tant amassé,
 Qu'il ne savait où loger sa finance.
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendait fort embarrassé
 Dans le choix d'un depositaire ;
 Car il en voulait un, et voici sa raison :
 L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère
 Si je le laisse à la maison :
 Moi-même de mon bien je serai le larron. —
 Le larron ? Quoi ! jouer, c'est se voler soi-même ?
 Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
 Apprends de moi cette leçon :
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;

(1) Absternius, 169, de *Viro qui thesaurum eompatre conscio abdiderat*.

Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
 La peine d'acquérir, le soin de conserver,
 Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire ⁽¹⁾. —

Pour se décharger d'un tel soin,
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :
 Il aima mieux la terre ; et, prenant son compère,
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or ;
 Il ne retrouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
 Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor
 Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
 Le compère aussitôt va remettre en sa place

L'argent volé ; prétendant bien
 Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.

Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
 Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
 Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
 Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
 Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

(1) La Fontaine en parlant ainsi n'est point suspect. Il mit toute sa vie en pratique cet axiome :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire ;
 car, en effet,

Jean s'en alla comme il était venu,
 Mangeant son fonds avec son revenu.

VI. — *Le Loup et les Bergers* ⁽¹⁾.

Un loup rempli d'humanité

(1) Philibert Hegemon, fable xx, des *Pasteurs et du Loup*.

(S'il en est de tels dans le monde)
 Fit un jour sur sa cruauté,
 Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
 Une réflexion profonde.
 Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
 Le loup est l'ennemi commun :
 Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;
 Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
 C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte ⁽¹⁾.
 On y mit notre tête à prix.
 Il n'est hobereau qui ne fasse
 Contre nous tels bans ⁽²⁾ publier;
 Il n'est marmot osant crier
 Que du loup aussitôt sa mère ne menace ⁽³⁾.
 Le tout pour un âne rogneux,
 Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
 Dont j'aurai passé mon envie.
 Eh bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
 Paisons l'herbe, broufons, mourons de faim plutôt.
 Est-ce une chose si cruelle?
 Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
 Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôl,
 Mangeants un agneau cuit en broche.
 Oh! oh! dit-il, je me reproche
 Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
 S'en repaissants ⁽⁴⁾, eux et leurs chiens ;

(1) Edgard, roi d'Angleterre, qui régna vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son prédécesseur Athelstan avait imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. Voyez Hume's *Hist. of England*, ch. 11, t. 1, 127.

(WALCK.)

(2) Ordonnances promulguées à cris publics.

(3) Allusion à la fable XVI du Livre IV, intitulée *le Loup, la Mère, et l'Enfant*.

(4) Nous suivons encore ici l'orthographe des éditions originales.

Et moi, loup, j'en ferai scrupule !
 Non, par tous les dieux ! non ; je serais ridicule :
 Thibaut l'agnelet passera,
 Sans qu'à la broche je le mette ;
 Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
 Et le père qui l'engendra !

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
 Faire festin de toute proie,
 Manger les animaux ; et nous les réduirons
 Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons !
 Ils n'auront ni croc ni marmite !
 Bergers, bergers ! le loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort :
 Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

VII. — *L'Araignée et l'Hirondelle* ⁽¹⁾.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau ⁽²⁾,
 Tirer Pallas, jadis mon ennemie ⁽³⁾,
 Entends ma plainte une fois en ta vie !
 Progné ⁽⁴⁾ me vient enlever les morceaux ;
 Caracolant, frisant l'air et les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte :
 Miennes je puis les dire ; et mon réseau
 En serait plein sans ce maudit oiseau :
 Je l'ai tissu de matière assez forte.

(1) Absternius, 4, de *Aranea et Hirundine*.

(2) Le maître de l'Olympe ayant mal à la tête, Vulcain, consulté un jour, lui appliqua un coup de hache, et Pallas sortit tout armée du cerveau du dieu. C'est à cette bizarre légende mythologique que La Fontaine fait allusion dans ces vers.

(3) *Mon ennemie*, parce qu'Arachné fut changée en araignée par Pallas.

(4) L'hirondelle.

Ainsi, d'un discours insolent,
 Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
 Et qui lors étant filandière
 Prétendait enlacer tout insecte volant.
 La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
 Malgré le bestion ⁽¹⁾ happait mouches dans l'air,
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée ⁽²⁾,
 Demandaient par des cris encor mal entendus.

La pauvre aragne ⁽³⁾, n'ayant plus
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,
 Se vit elle-même enlevée :
 L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
 Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
 L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
 A la première ; et les petits
 Mangent leur reste à la seconde.

(1) *Il bestione*, en italien, une bête grosse ou grande, est pris ici dans une acception tout à fait contraire à son étymologie, et devient un diminutif. *Bestions*, qui n'est employé qu'au pluriel dans l'ancien langage, signifiait bêtes sauvages.

(2) ipsæque volantes
 Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.

(VIRGILE.)

(3) Vicieux mot, pour *araignée*.

VIII. — *La Perdrix et les Coqs* ⁽¹⁾.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
 Toujours en noise, et turbulents,
 Une perdrix était nourrie.

(1) *Æsop.*, 16, *Perdix et Galli*; 10, *Galli et Perdix*.

Son sexe, et l'hospitalité,
 De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
 Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect ⁽¹⁾,
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
 D'abord elle en fut affligée ;
 Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
 S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
 Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
 Jupiter sur un seul modèle
 N'a pas formé tous les esprits ;
 Il est des naturels de coqs et de perdrix.
 S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
 En plus honnête compagnie.
 Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
 Il nous prend avec des tonnelles ⁽²⁾,
 Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

(1) VAN. *Respect*, dans toutes les éditions modernes ; mais dans les éditions originales *respec* pour la rime.

(2) Espèce de filet.

IX.— *Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
 Mutilé par mon propre maître ?
 Le bel état où me voici !
 Devant les autres chiens oserai-je parêtrer ⁽¹⁾ ?
 O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

(1) La Fontaine a écrit ainsi.

Qui vous ferait choses pareilles?

Ainsi criait Mouflar ⁽¹⁾, jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit, avec le temps,
Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure

L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.

Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ⁽²⁾ ;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

(1) Corps à grosse tête, du nom *musle*. Ce nom est encore emprunté de Rabelais.

(2) D'un collier de fer à mailles. *Gorgerin*, dit Nicot dans son Dictionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met autour de sa gorge.

X. — *Le Berger et le Roi* ⁽¹⁾.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire ;

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 152, *Histoire d'un Hermite*. — *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 214 à 225, *l'Hermite* ; et t. III, p. 125, *Histoire d'un Lion et d'un Renard*, p. 123 à 175.

Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens ⁽¹⁾ ;
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;
Je te fais juge souverain.

Voilà notre berger là balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâlins, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe, et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'altrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;
Et notre ermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle ⁽²⁾ à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.

(1) Homère appelle les rois pasteurs d'hommes.

(2) Cet apologue n'est pas le même que celui d'Ésope, ou celui de Phèdre qu'on a voulu y rapporter. La Fontaine a suivi Bidpaï, qui a aussi intercalé ce conte dans celui de l'Hermite. Voyez *Livre des lumières, ou la Conduite des rois*, p. 157 ; ou dans Cardonne, t. II, p. 220, l'Aveugle qui voyageait avec ses amis.

Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,
 Quand un passant cria : Que tenez-vous ? ô dieux !
 Jetez cet animal traître et pernicieux,
 Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous dis-je.
 A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
 Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
 Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :
 Vous n'en parlez que par envie. —
 L'aveugle enfin ne le crut pas ;
 Il en perdit bientôt la vie :
 L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
 Quant à vous, j'ose vous prédire
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
 Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ? —
 Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
 Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
 Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
 Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
 Le prince voulut voir ces richesses immenses.
 Il ne trouva partout que médiocrité,
 Louanges du désert et de la pauvreté :
 C'étaient là ses magnificences.
 Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
 Tous les machineurs ⁽¹⁾ d'impostures.
 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,
 Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
 Et, je pense, aussi sa musette.
 Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais

(1) *Machineur*, vieux mot remplacé par *machinateur*.

N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais
 Comme l'on sortirait d'un songe !
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faite ⁽¹⁾.
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
 Un petit grain d'ambition ?

(1) Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

(CORNEILLE.)

XI. — *Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte* ⁽¹⁾.

Tircis, qui pour la seule Annette
 Faisait résonner les accords,
 D'une voix et d'une musette
 Capables de toucher les morts,
 Chantait un jour le long des bords
 D'une onde arrosant des prairies
 Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries
 Annette, cependant, à la ligne pêchait ;
 Mais nul poisson ne s'approchait :
 La bergère perdait ses peines.
 Le berger qui, par ses chansons
 Eût attiré des inhumaines,
 Crut (et crut mal) attirer des poissons.
 Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
 Laissez votre Nâïade en sa grotte profonde ;
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle :
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.

(1) *Æsop.*, 33, 150, *Piscator*. *Aphthon.*, 33, *Fabula piscatoris, qui piscator simul erat et aulædus, qua artibus suo quoque loco utendum esse docetur.*

Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie.

Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits

D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout !

Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets : la puissance fait tout ⁽¹⁾.

(1) Il est bizarre de voir La Fontaine, l'écrivain, comme nous l'avons déjà dit, le plus indépendant de son siècle, conseiller ici l'absolutisme aux rois. Est-ce une distraction, ou tout simplement une feinte pour faire accepter d'autres hardiesses ? Il est difficile de le dire. Dans tous les cas, c'est une contradiction flagrante avec les principes professés dans d'autres fables. On a dit avec raison que l'affabulation serait mieux dans un chapitre de Machiavel que dans une fable de La Fontaine.

XII. — *Les deux Perroquets, le Roi, et son Fils* ⁽¹⁾.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôl d'un roi faisaient leur ordinaire ;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.

(1) *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. III, p. 93-119, *Histoire d'un Roi de Yémen et de son Perroquet*.

L'âge liait une amitié sincère
 Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
 Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
 Nourris ensemble, et compagnons d'école.

C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
 Car l'enfant était prince, et le père monarque.
 Par le tempérament que lui donna la Parque,
 Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
 Et le plus amoureux de toute la province,
 Faisait aussi sa part des délices du prince.
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,

Comme il arrive aux jeunes gens,
 Le jeu devint une querelle

Le passereau peu circonspect ⁽¹⁾,
 S'attira de tels coups de bec,
 Que, demi-mort et traînant l'aile,
 On crut qu'il n'en pourrait guérir.
 Le prince indigne fit mourir

Son perroquet. Le bruit en vint au père.
 L'infortuné vieillard crie et se désespère,
 Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque :
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
 Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
 Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
 Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile

Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
 Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
 Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?
 Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,

(1) *Circonspect*, comme dans la fable VIII de ce livre nous avons vu *respice*, pour la rime.

Encor que ma douleur soit forte,
 Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :
 Mon fils ! non, c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
 La Parque avait écrit de tout temps en son livre
 Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
 L'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.

Le perroquet dit : Sire roi,
 Crois-tu qu'après un tel outrage
 Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
 Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?

Mais que la Providence, ou bien que le Destin
 Règle les affaires du monde,

Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,

Ou dans quelque forêt profonde,

J'achèverai mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'être un juste sujet

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
 Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Tu veux oublier cette offense ;

Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
 Éviter ta main et tes yeux.

Sire roi, mon ami, va-l'en ; tu perds ta peine :

Ne me parle point de retour ;

L'absence est aussi bien un remède à la haine
 Qu'un appareil contre l'amour.

XIII. — *La Lionne et l'Ourse.*

Mère lionne avait perdu son faon :
 Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
 Poussait un tel rugissement,
 Que toute la forêt était importunée.
 La nuit ni son obscurité,

Son silence, et ses autres charmes,
 De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
 Nul animal n'était du sommeil visité.
 L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
 Un mot sans plus ; tous les enfants
 Qui sont passés entre vos dents
 N'avaient-ils ni père ni mère ? —
 Ils en avaient. — S'il est ainsi,
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
 Si tant de mères se sont tuées,
 Que ne vous taisez-vous aussi ? —
 Moi, me taire ! moi, malheureuse !
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
 Une vieillesse douloureuse ! —
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
 Hélas ! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous !
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
 Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

XIV. — *Les deux Aventuriers et le Talisman* ⁽¹⁾.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire ⁽²⁾.
 Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
 Ce dieu n'a guère de rivaux ;

⁽¹⁾ *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1644, p. 62, *les deux Compagnons*. — *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. I, p. 247-261, *les deux Voyageurs*.

⁽²⁾ *Ardua per præceptis gloria vadit iter.*

(OVIDE.)

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire.

(CORNEILLE.)

J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
 En voici pourtant un, que de vieux talismans
 Firent chercher fortune au pays des romans.

Il voyageait de compagnie.

Son camarade et lui trouvèrent un poteau

Ayant au haut cet écriteau :

« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie

« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,

« Tu n'as qu'à passer ce torrent ;

« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre

« Que tu verras couché par terre,

« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont

« Qui menace les cieux de son superbe front. »

L'un des deux chevaliers saigna du nez ⁽¹⁾. Si l'onde

Est rapide autant que profonde,

Dit-il..., et supposé qu'on la puisse passer,

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art et de guise

Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :

Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure

Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,

Propre à mettre au bout d'un bâton :

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture ;

Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :

C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.

Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,

Les yeux clos, à travers cette eau.

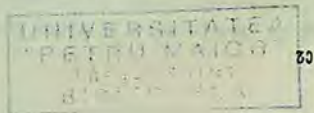
Ni profondeur ni violence

Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,

Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,

(1) Eut peur.



Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :

Le peuple aussitôt sort en armes.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.

Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte

Le proclamer monarque, au lieu de son roi mort.

Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;

Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.

Sixte en disait autant quand on le fit saint-père :

(Serait-ce bien une misère

Que d'être pape ou d'être roi ?)

On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse (1).

Le sage quelquefois fait bien d'exécuter

Avant que de donner le temps à la sagesse

D'envisager le fait, et sans la consulter.

(1) Audaces Fortuna juvat.

(VIRGILE)

XV. — *Les Lapins.*

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte

L'homme agit, et qu'il se comporte

En mille occasions comme les animaux :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts

Que ses sujets ; et la Nature

A mis dans chaque créature

Quelque grain d'une masse où puisent les esprits

J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.

Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,

Je foudroie à discrétion

Un lapin qui n'y pensait guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation

Des lapins, qui, sur la bruyère,

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la souterraine cité :

Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande

S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,

Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains (1).

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port

Qu'ils vont hasarder encor

Même vent, même naufrage :

Vrais lapins, on les revoit

Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit (2),

Je laisse à penser quelle fête !

(1) Cette fable est tout entière de l'invention de La Fontaine. La manière technique et précise dont il décrit l'affût peut faire croire qu'il s'était quelquefois livré à cette chasse.

(2) *Détroit*, dans le sens de canton.

Les chiens du lieu, n'ayant en tête
 Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
 Vous accompagnent ces passants
 Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,
 Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
 A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,
 Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
 La coquette et l'auteur sont de ce caractère (1) :

Malheur à l'écrivain nouveau !

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
 C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;

Mais les ouvrages les plus courts (2)

Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides (3)

Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,

Et dont la modestie égale la grandeur,

Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,

La plus juste et la mieux acquise ;

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu

Que votre nom reçût ici quelques hommages,

Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,

(1) Ce vers, en ce qui touche les auteurs, est peut-être moins vrai de nos jours que du temps de La Fontaine. Les modernes royautés littéraires sont très-accueillantes. Elles craignent les rancunes, et savent bien, du reste, que le protectorat se paye en éloges.

(2) Le secret de tout dire est celui d'ennuyer.

(BOILEAU.)

La Fontaine a dit ailleurs :

Les longs ouvrages me font peur.

(3) Ce mot est au singulier dans les éditions modernes, au pluriel dans les éditions revues par La Fontaine.

Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
 Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
 Qu'aucun climat de l'univers,
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
 Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XVI. — *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fi's de Roi* (1).

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
 Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
 Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
 Réduits au sort de Bélisaire (2),
 Demandaient aux passants de quoi
 Pouvoir soulager leur misère.
 De raconter quel sort les avait assemblés,
 Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
 C'est un récit de longue haleine.
 Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
 Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
 Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
 Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
 De leur aventure passée,
 Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
 De pourvoir au commun besoin.
 La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?

(1) *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. III, p. 320-338, *Histoire d'Asfendiar*.

(2) Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère, qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. (*Note de La Fontaine*.)

Cette tradition de Bélisaire aveugle et mendiant, tradition que la pitié qui s'attache aux grandes infortunes a rendue populaire, est de tous points démentie par l'histoire.

Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
 Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on
 Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
 De l'esprit et de la raison ;
 Et que de tout berger, comme de tout mouton,
 Les connaissances soient bornées ?
 L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
 Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
 L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :
 A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon. —
 J'enseignerai la politique,
 Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
 Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école :
 Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
 La sottise vanité de ce jargon frivole !
 Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
 Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous, par votre foi ?
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
 Ou plutôt sur quelle assurance
 Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
 Avant tout autre, c'est celui
 Dont il s'agit. Votre science
 Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
 A ces mots le pâtre s'en va
 Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
 Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
 Et, grâce aux dons de la nature,
 La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

LIVRE ONZIÈME.

I. — *Le Lion* (1).

Sultan léopard autrefois
 Eut, ce dit-on, par mainte aubaine (2),
 Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
 Force moutons parmi la plaine.
 Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
 Après les compliments et d'une et d'autre part,
 Comme entre grands il se pratique,
 Le sultan fit venir son vizir le renard,
 Vieux routier, et bon politique.
 Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin;
 Son père est mort : que peut-il faire ?
 Plains plutôt le pauvre orphelin.
 Il a chez lui plus d'une affaire,
 Et devra beaucoup au Destin
 S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
 Le renard dit, branlant la tête :
 Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;
 Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
 Ou s'efforcer de le détruire
 Avant que la griffe et la dent
 Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
 N'y perdez pas un seul moment.

(1) La fable de Bidpai intitulée *le jeune Léopard* semble avoir donné l'idée de celle-ci; celle de l'auteur indien est cependant toute différente. Voyez *Contes et Fables indiennes*. t. I, p. 157.

(2) Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit d'aubaine dont il jouissait comme sultan.

J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
 Ce sera le meilleur lion
 Pour ses amis, qui soit sur terre :
 Tâchez donc d'en être ; sinon,
 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
 Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
 Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
 Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
 De toutes parts ; et le vizir,
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
 Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :
 Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien,
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
 Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
 Tout le plus gras du pâturage.
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
 Il en prit mal ; et force États
 Voisins du sultan en pâtirent :
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.
 Quoi que fit ce monde ennemi,
 Celui qu'ils craignaient fut le maître.
 Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
 Si vous voulez le laisser craître ⁽¹⁾.

(1) Craître pour croître.

II. — *Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.*

POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE (1).

Jupiter eut un fils qui, se sentant du lieu
 Dont il tirait son origine,
 Avait l'âme toute divine.
 L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
 Faisait sa principale affaire
 Des doux soins d'aimer et de plaire.
 En lui l'amour et la raison
 Devancèrent le temps, dont les ailes légères
 N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
 Flore aux regards rians, aux charmantes manières,
 Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien (2).
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
 Sentiments délicats et remplis de tendresse,
 Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
 Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
 Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
 Que les enfants des autres dieux :
 Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence,
 Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
 Tant il le fit parfaitement (3) !
 Jupiter cependant voulut le faire instruire.
 Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,

(1) Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon, né à Versailles le 30 mai 1670, mort le 14 mai 1756.

(2) Allusion au goût du jeune prince pour la botanique.

(3) Ceci doit faire allusion à quelque petite pièce de société, représentée devant le roi, dans son intérieur, où M. le duc du Maine avait sans doute bien joué le rôle d'amoureux. (CHAMFORT.)

Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ;
 Mais il est des emplois divers
 Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
 Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
 C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
 Afin de mériter le rang des immortels,
 Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
 Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
 Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
 Je veux, dit le dieu de la guerre,
 Lui montrer moi-même cet art
 Par qui maints héros ont eu part
 Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire —
 Je serai son maître de lyre,
 Dit le blond et docte Apollon. —
 Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
 Son maître à surmonter les vices,
 A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
 Comme hydres renaissans sans cesse dans les cœurs :
 Ennemi des molles délices,
 Il apprendra de moi les sentiers peu battus
 Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
 Quand ce vint au dieu de Cythère,
 Il dit qu'il lui montrerait tout ⁽¹⁾.

L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout
 L'esprit joint au désir de plaire ?

(1) L'amour est un grand maître.

Le Proverbe.

La Fontaine est souvent revenu sur cette pensée. Il dit dans ses contes :
 Maître ne sais meilleur pour enseigner
 Que Cupidon.

Le Muletier.

Je ne connais rhéteur ni maître ès arts
 Tel que l'Amour.

La Confidente sans le savoir.

III. — *Le Fermier, le Chien, et le Renard* (1).

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.

Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !

Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc ;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,

Je suis au comble de la joie !

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laisant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.

(1) *Abstemius, 149, de Patre familias succensente cani ob gallinas raptas.*

Peu s'en fallut que le soleil
 Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
 Tel, et d'un spectacle pareil,
 Apollon, irrité contre le fier Atride,
 Joncha son camp de morts; on vit presque détruit
 L'ost ⁽¹⁾ des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
 Tel encore autour de sa lente
 Ajax, à l'âme impatiente,
 De moutons et de boucs fit un vaste débris ⁽²⁾,
 Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
 Et les auteurs de l'injustice
 Par qui l'autre pemorta le prix.
 Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
 Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
 Le maître ne trouva de recours qu'à crier
 Contre ses gens, son chien: c'est l'ordinaire usage.
 Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
 Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage? —
 Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait:
 Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
 Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
 Sans aucun intérêt je perde le repos?
 Ce chien parlait très à propos:
 Son raisonnement pouvait être
 Fort bon dans la bouche d'un maître;
 Mais, n'étant que d'un simple chien,
 On trouva qu'il ne valait rien:
 On vous sangla le pauvre drille ⁽³⁾.

(1) L'armée.

(2) Allusion à la colère d'Ajax qui, ayant disputé sans pouvoir les obtenir les armes d'Achille, se jeta sur un troupeau, croyant se jeter sur les Grecs dont la division l'avait privé des armes du héros.

(3) Tous les discours sont des sottises
 Parlant d'un homme sans éclat.
 Ce seraient paroles exquisés
 Si c'était un grand qui parlât.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
 (Et je ne t'ai jamais envié c t honneur),
 T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
 Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.

Que si quelque affaire t'importe,
 Ne la fais point par procureur ⁽¹⁾.

(1) La donnée de cette fable est la même que celle de la fable **xxi** du liv. IV, *L'Œil du Maître*.

IV. — *Le Songe d'un Habitant du Mogol* ⁽¹⁾.

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir
 Aux champs élyséens possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
 Le même songeur vit en une autre contrée
 Un ermite entouré de feux,
 Qui touchait de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
 Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
 Il se fit expliquer l'affaire.
 L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
 Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
 Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
 Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :

(1) Saadi, *Gulistan, ou l'Empire des roses*, traduit par André du Ryer, sieur de Malezair ; Paris, chez Antoine de Sommaville, 1634, in-8°, p. 88. Voyez aussi d'Herbelot.

Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
 Solitude, où je trouve une douceur secrète,
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ⁽¹⁾ !
 Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie :
 Je ne dormirai point sous de riches lambris ;
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

(1) Rura mihi, et rigui placeant in vallibus amnes ;
 Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,
 Spercheosque, et virginibus bacchata Lacœnis
 Taygeta ! o qui me gelidis in vallibus Hæmi
 Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !

(VIRGILE.)

V — *Le Lion, le Singe, et les deux Anes.*

Le lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit, un beau jour, amener
 Le singe, maître ès arts chez la gent animale.

La première leçon que donna le régent
 Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'État à certain mouvement
 Qu'on appelle communément
 Amour-propre ; car c'est le père,
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
 Ce n'est pas chose si petite
 Qu'on en vienne à bout en un jour :
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par là, votre personne auguste
 N'admettra jamais rien en soi
 De ridicule ni d'injuste.
 Donne-moi, repartit le roi,
 Des exemples de l'un et l'autre.
 Toute espèce, dit le docteur,
 Et je commence par la nôtre,
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes,
 Les qualifie impertinentes ;
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
 De s'élever aussi soi-même.
 De tout ce que dessus j'argumente très-bien
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
 Cabale, et certain art de se faire valoir,
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
 Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
 Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
 J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
 Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot

L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
 Notre auguste nom, traitant d'âne
 Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
 Il abuse encore d'un mot,
 Et traite notre rire et nos discours de braire.
 Les humains sont plaisants de prétendre exceller
 Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
 A leurs orateurs de se faire :
 Voilà les vrais brailards. Mais laissons là ces gens :
 Vous m'entendez, je vous entends ;
 Il suffit. Et quant aux merveilles
 Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
 Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
 Vous surpassez Lambert ⁽¹⁾. L'autre baudet repart :
 Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
 Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés ⁽²⁾,
 S'en allèrent dans les cités
 L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
 En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
 Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
 Qui changeraient entre eux les simples Excellences,
 S'ils osaient, en des Majestés.
 J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
 Que VotreMajesté gardera le secret.
 Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
 Qui lui fit voir, entre autre chose,

(1) Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lulli, maître de musique de la chapelle du roi, né en 1610, et mort en 1696.

(2) Ce Huet et Sagon se jouent ;

Par écrit l'un l'autre se louent,
 Et semblent (tant ils s'entre-flattent)
 Deux vieux ânes qui s'entre-grattent.

MAROT, *Épîtres*, LXI, t. II, p. 195, édit. 1731. in-12.

L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
 L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
 Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
 S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
 Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,
 Regardait ce lion comme un terrible sire.

VI. — *Le Loup et le Renard* (1).

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie (2) ?
 J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
 Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
 Ou d'attaquer celle d'autrui,
 N'en sait-il pas autant que lui ?
 Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
 Avec quelque raison contredire mon maître.
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
 La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
 Lui parut un ample fromage.
 Deux seaux alternativement
 Puisaient le liquide élément :

(1) REGNERII *Apologi Phædrii*; Divione, 1645, pars I, p. 24, fol. xviii, *Vulpes et Lupus*.

(2) La Fontaine, qui semble ici mettre en doute la *matoiserie* du renard, lui avait jusque-là donné ce caractère, et en ce point il était d'accord, non-seulement avec Ésope, mais encore avec les écrivains et les artistes du moyen âge. Le renard, symbole de l'astuce et de la ruse, est en effet le principal personnage de l'un de nos vieux romans les plus célèbres ; et c'est encore comme type de l'astuce et de la ruse, que son image est reproduite sur les édifices religieux. Sur les modillons d'une église du xii^e siècle, l'église Notre-Dame de Nanteuil (Loir-et-Cher), on voit un renard à l'affût d'un coq et d'une poule. Sur les stalles de la cathédrale d'Amiens, on en voit un autre, couvert d'un froc, assis dans une chaire et occupé à prêcher des poules. Le renard, dans ces représentations figurées, n'est rien autre chose que le diable qui se transforme pour *enguigner* les vrais fidèles.

Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre seau tenait suspendu.

Voilà l'animal descendu,

Tiré d'erreur, mais fort en peine,

Et voyant sa perte prochaine :

Car comment remonter, si quelque autre affamé,

De la même image charmé,

Et succédant à sa misère,

Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?

Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.

Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits

Échancré, selon l'ordinaire,

De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sire renard était désespéré,

Compère loup, le gosier altéré,

Passé par là. L'autre dit : Camarade,

Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet ?

C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :

La vache lo donna le lait.

Jupiter, s'il était malade,

Prendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.

J'en ai mangé cette échancrure ;

Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.

Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,

Le loup fut un sot de le croire :

Il descend ; et son poids, emportant l'autre part,

Reguinde ⁽¹⁾ en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire

Sur aussi peu de fondement ;

Et chacun croit fort aisément

Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

(1) Terme de fauconnerie. *Reguinder* se dit de l'oiseau qui fait une nouvelle pointe dans les airs.

VII. — *Le Paysan du Danube* (1).

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

Jadis l'erreur du souriceau

Me servit à prouver le discours que j'avance :

J'ai, pour le fonder à présent,

Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle

Nous fait un portrait fort fidèle.

On connaît les premiers : quant à l'autre, voici

Le personnage en raccourci.

Son menton nourrissait une barbe touffue ;

Toute sa personne velue

(1) Cassandre, *Parallèles historiques*, 1680, in-12, p. 433-470, *le Paysan du Danube*. — Guevarra, *el Relox de principi*. — *L'Horloge des princes*, traduit du castillan en français par R. B. de Grise; Lyon, 1575, liv. III, ch. III, p. 386-398. — *Recueil mémorable d'aucuns cas merveilleux*, par Jean de Marcouville; Paris, Dallier, 1564, in-8°. — *Histoires prodigieuses, extraites de plusieurs auteurs*, par P. Boaistuau, Paris, Macé; 1576, in-8°.

L'indication de ces deux derniers ouvrages a été faite, pour la première fois, par Ch. Nodier : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*; Paris, 1829, in-8°, chap. XVIII. — SOURCES PEU CONNUES D'UNE DES PLUS BELLES FABLES DE LA FONTAINE, p. 161. — Marc-Aurèle, cité à tort par La Fontaine, n'ayant point dit un seul mot qui ait trait au *Paysan du Danube*, tous les commentateurs se sont mis en quête pour savoir où notre auteur avait pu prendre le sujet de sa fable. On découvrit d'abord ce sujet dans Cassandre et dans Guevarra; mais Ch. Nodier, en indiquant comme source directe les *Histoires prodigieuses* de Boaistuau, nous paraît avoir rencontré juste. Les lecteurs penseront comme nous en lisant les extraits de Boaistuau, que nous plaçons, d'après Ch. Nodier, en regard des passages correspondants de La Fontaine; extraits qui sont ici signalés pour la première fois dans une édition de notre poète.

Représentait un ours, mais un ours mal léché :
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins (1).
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue :
 Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris (2) !
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
 Témoin nous que punit la romaine avarice :
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour (3).

(1) « Le visage petit, les lèvres grosses, les yeux profonds, la couleur aduste, les cheveux hérissés, la teste découverte, les souliers de cuir de porc-épic, le sayon de poil de chèvre, la ceinture de joncs marins, la barbe longue et espaisse, les sourcils qui luy couvroient les yeux, l'estomach et le col couvert de poil comme un ours, et un baston en la main. » (BOAISTUAU.)

(2) « Je prie aux dieux immortels qu'ils vous inspirent à bien gouverner la République à laquelle vous présidez, et qu'ils reigent aujourd'hui ma langue, afin que je die ce qui est nécessaire pour mon pays. » (Idem.)

(3) « Tenez-vous assurez que, tout ainsi que vous autres sans raison jettez les autres hors de leurs maisons, terres et possessions, autres viendront qui avec raison vous chasseront de Rome et d'Italie. » (Idem.)

Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
 Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence,

Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée ;

Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme

Font pour les assouvir des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;

Nous laissons nos chères compagnes ⁽¹⁾ ;

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,

Découragés de mettre au jour des malheureux,

(1) « Tous ceux de notre misérable royaume avons juré ensemble de jamais n'habiter avec noz femmes, et de tuer noz propres enfans pour ne pas les laisser tomber és mains de si cruelz et iniques tyrans comme vous estes ; car nous desirons plus qu'ils meurent avec la liberté, que non qu'ils vivent avec servitude et captivité..... Je me détermine me bannir de ma maison et de ma douce compagne. »
 (ΒΟΛΙΣΤΥΛΟΥ.)

Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
 Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère.

A ces mots, il se couche, et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres préteurs ; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

VIII. — *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes* (1).

Un octogénaire plantait.
 Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
 Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :

(1) *Absternius, 167, de Viro decrepito arbores inserente.*

Assurément il râlait.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
 Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
 Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
 Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
 Tout cela ne convient qu'à nous. —

Il ne convient pas à vous-mêmes,
 Repartit le vieillard. Tout établissement
 Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
 De vos jours et des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée
 Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement ⁽¹⁾ ?
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage ⁽²⁾ :

Eh bien, défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
 J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
 Je puis enfin compter l'aurore
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
 Dans les emplois de Mars servant la république,
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
 Le troisième tomba d'un arbre

(1) Chaque jour est un bien que du ciel je reçois ;
 Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne ;
 Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
 Et celui de demain n'appartient à personne.

(REGNIER DESMARAIS).

(2) Carpent tua poma nepotes.

(VIRGILE.)

Que lui-même il voulut enter ;
 Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter.

IX. — *Les Souris et le Chat-Huant.*

Il ne faut jamais dire aux gens :
 Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
 Savez-vous si les écoutants
 En feront une estime à la vôtre pareille ?
 Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
 Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
 Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
 Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
 De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
 Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
 Logeaient, entre autres habitants,
 Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
 L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
 Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
 Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.
 En son temps, aux souris le compagnon chassa :
 Les premières qu'il prit du logis échappées,
 Pour y remédier, le drôle estropia
 Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
 Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
 Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
 Tout manger à la fois, l'impossibilité
 S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
 Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
 Elle allait jusqu'à leur porter
 Vivres et grains pour subsister.
 Puis, qu'un cartésien s'obstine

A traiter ce hibou de monstre et de machine !

Quel ressort lui pouvait donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue (1) ?

Si ce n'est pas là raisonner,

La raison m'est chose inconnue.

Voyez que d'arguments il fit :

Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;

Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.

Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin

N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe.

Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi

Chose par les humains à sa fin mieux conduite !

Quel autre art de penser Aristote et sa suite (2)

Enseignent-ils, par votre foi ?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

(1) Le mot *mue* servait à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. (WALCK.)

(2) Allusion à *l'Art de penser*, composé par Nicole et Arnauld.

ÉPILOGUE (1).

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
 Traduisait en langue des dieux
 Tout ce que disent sous les cieux
 Tant d'êtres empruntants (2) la voix de la nature.
 Truchement de peuples divers,
 Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
 Car tout parle dans l'univers ;
 Il n'est rien qui n'ait son langage.
 Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
 Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
 Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
 J'ai du moins ouvert le chemi ;
 D'autres pourront y mettre une dernière main.
 Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
 Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
 Sous ces inventions il faut l'envelopper.
 Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
 Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
 Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante ,
 Il conduit à leur fin les plus nobles projets (3)
 Qu'ait jamais formés un monarque.
 Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
 Vainqueurs du Temps et de la Parque.

(1) Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil entier des fables de notre poëte. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication, et en 1694, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.

(2) Conforme à l'orthographe du temps de La Fontaine.

(3) Allusion à la paix de Nimègue.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes

(1) Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avait douze ans lorsque La Fontaine, dont il goûtait les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. A onze ans le duc de Bourgogne avait lu Tite-Live tout entier en latin ; il avait traduit les *Commentaires de César*, et commencé une traduction de Tacite. (WALCK.)

d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin (1). Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les Etats de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

(1) La Fontaine était alors âgé de soixante-treize ans.

LIVRE DOUZIÈME.

I. — *Les Compagnons d'Ulysse* (1).

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
 Souffrez que mon encens parfume vos autels.
 Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse ;
 Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
 Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
 On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
 Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
 Le héros (2) dont il tient des qualités si belles
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
 Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
 Il ne marche à pas de géant
 Dans la carrière de la gloire.
 Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
 Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin (3).
 Cette rapidité fut alors nécessaire ;
 Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire (4).

(1) Plutarque, *Que les bêtes usent de la raison en forme de devis*, dialogue entre *Ulysse*, *Circé*, *Cryllus*, traduit. d'Amyot, t. XVI, p. 563 ; ou t. IV des *Œuvres morales*. — Machiavelli, *Asino d'oro*, t. V, p. 561 — Giovan Battista Gello, *la Circe*. Cet ouvrage a été traduit en français par le seigneur Du Parc, Champenois. A Lyon, 1550, in-8°.

(2) Louis de Bourbon, Dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée. (WALCK.)

(3) Il s'agit ici de la campagne de 1688.

(4) Allusion à l'expédition d'Allemagne, en 1690, expédition commandée par le Dauphin Louis de Bourbon. L'armée française, après avoir passé le Rhin, eut ordre de se reployer, sans avoir rencontré l'ennemi.

Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
 Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
 De ces sortes de dieux votre cour se compose :
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
 Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
 Imprudents et peu circonspects,
 S'abandonnèrent à des charmes
 Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
 Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.

Ils abordèrent un rivage

Où la fille du dieu du jour,

Circé, tenait alors sa cour.

Elle leur fit prendre un breuvage

Délicieux, mais plein d'un funeste poison.

D'abord ils perdent la raison ;

Quelques moments après, leur corps et leur visage

Preignent l'air et les traits d'animaux différents :

Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;

Les uns sous une masse énorme,

Les autres sous une autre forme.

Il s'en vit de petits; EXEMPLUM, UT TALPA.

Le seul Ulysse en échappa ;

Il sut se défier de la liqueur traîtresse.

Comme il joignait à la sagesse

La mine d'un héros et le doux entretien,

Il fit tant, que l'enchanteresse

Prit un autre poison peu différent du sien.

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :

Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse était trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture :

Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.

Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.

Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir :

Je n'ai pas la tête si folle ;

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citoyen d'Ithaque !
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli ! —

Ah ! vraiment nous y voici,

Reprit l'ours à sa manière :

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je me rapporte aux yeux d'une ourse, mes amours.
Te déplaît-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :

Camarade, je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère

onte aux échos les appétits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :

Tu menais une honnête vie.

Quitte ces bois, et redevien ⁽¹⁾,

(1) L's est supprimé pour la rime.

Au lieu de loup, homme de bien.—

En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étais homme, par ta foi,

Aimerais-je moins le carnage ?

Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même semonce ;

Chacun d'eux fit même réponse,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'était ⁽¹⁾ leurs délices supêmes :

Tous renonçaient au los des belles actions.

Ils croyaient s'affranchir suivans leurs passions,

Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet

Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

C'était sans doute un beau projet,

Si ce choix eût été facile.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :

Ils ont force pareils en ce bas univers,

Gens à qui j'impose pour peine

Votre censure et votre haine ⁽²⁾.

(1) VAR. *C'étaient*, dans beaucoup d'éditions modernes ; mais le singulier est conforme à l'usage du temps de La Fontaine. Il est aussi conforme à la logique, puisque *c'était* est formé par élision de *ce* ou *cela était*.

(2) VAR. Dans le *Mercuré galant*, après ce vers, la fable se termine par les suivans, que l'auteur a retranchés dans son édition de 1694 :

Vous raisonnez sur tout ; les Ris et les Amours

Tiennent souvent chez vous de solides discours :

Je leur veux proposer bientôt une matière
Noble, d'un très-grand art, convenable aux héros :
C'est la louange ; ses propos
Sont faits pour occuper votre âme tout entière.

II. — *Le Chat et les deux Moineaux.*

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates.
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec ; l'autre jouait des pattes.

Ce dernier toutefois épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :

Il se fût fait un grand scrupule

D'armer de pointes sa férule.

Le passereau, moins circonspect,

Lui donnait force coups de bec.

En sage et discrète personne,

Maître chat excusait ces jeux :

Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne

Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,

Une longue habitude en paix les maintenait ;

Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :

Quand un moineau du voisinage

S'en vint les visiter, et se fit compagnon

Du pétulant Pierrot et du sage Raton.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

Et Raton de prendre parti.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,

D'insulter ainsi notre ami !

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
 Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,
 Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
 Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
 Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
 Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait :
 J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
 Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
 Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse :
 Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III. — *Du Thésauriseur et du Singe* (1).

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
 Va souvent jusqu'à la fureur.
 Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
 Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
 Pour sûreté de son trésor,
 Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
 Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
 Là, d'une volupté selon moi fort petite,
 Et selon lui fort grande, il entassait toujours :
 Il passait les nuits et les jours
 A compter, calculer, supputer sans relâche.
 Calculant, supputant, comptant comme à la tâche ;
 Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
 Un gros singe, plus singe, à mon sens, que son maître,
 Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,
 Et rendait le compte imparfait :
 La chambre, bien cadenassée,

(1) Tristan l'Ermite, *le Page disgracié*, 2^e part., ch. xli. Paris, 1667
 n 12, *Histoire d'un Singe qu'on appelloit maistre Robert*.

Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
 Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi, lorsque je compare
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
 Je ne sais bonnement auxquels donner le prix :
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
 Les raisons en seraient trop longues à déduire.
 Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
 Détachait du monceau tantôt quelque doublon,

Un jacobus, un ducaton,

Et puis quelque noble à la rose ⁽¹⁾ ;

Éprouvait son adresse et sa force à jeter
 Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.

S'il n'avait entendu son compteur à la fin

Mettre la clef dans la serrure,

Les ducats auraient tous pris le même chemin,

Et couru la même aventure ;

Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier

Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier

Qui n'en fait pas meilleur usage !

(1) Le *ducaton* était une monnaie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étaient deux monnaies d'or d'Angleterre.

IV. — *Les deux Chèvres.*

Dès que les chèvres ont brouté,

Certain esprit de liberté

Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage

Vers les endroits du pâturage

Les moins fréquentés des humains :

Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,

Un rocher, quelque mont pendant en précipices,

C'est où ces dames vont promener leurs caprices.

Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.

Deux chèvres donc s'émançant,

Toutes deux ayant patte blanche,

Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :

L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.

Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.

Deux belettes à peine auraient passé de front

Sur ce pont :

D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond

Devaient faire trembler de peur ces amazones.

Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes

Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.

Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,

Philippe Quatre qui s'avance

Dans l'île de la Conférence ⁽¹⁾;

Ainsi s'avançaient pas à pas,

Nez à nez, nos aventurières,

Qui, toutes deux étant fort fières,

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas

L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire

De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,

L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,

Dont Polyphème fit présent à Galatée ;

Et l'autre, la chèvre Amalthée,

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer, leur chute fut commune :

Toutes deux tombèrent dans l'eau.

(1) C'est l'île des *Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV ; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'île de la *Conférence*.

Cet accident n'est pas nouveau
 Dans le chemin de la fortune.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée
le Chat et la Souris (1).

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
 Destine un temple en mes écrits,
 Comment composerai-je une fable nommée
 Le chat et la souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
 Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
 Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
 Comme le chat de la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
 Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
 Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
 Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
 Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
 Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
 Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
 Comme le chat de la souris (2) ?

(1) Conférez dans la satire Ménippée la *Harangue de M. d'Aubray*.

(2) « Dedans ce retz vous attirastes le bon homme monsieur le cardinal de Bourbon, pour en faire de luy comme le chat de la souris ; c'est-à-dire après vous en estre joué, de le manger. » (Satire Ménippée, *Harangue de M. d'Aubray*.)

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
 Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
 Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
 Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
 Comme le chat de la souris.

V. — *Le vieux Chat et la jeune Souris* (1).

Une jeune souris, de peu d'expérience,
 Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
 Et payant de raisons le Raminagrobis.

Laissez-moi vivre : une souris
 De ma taille et de ma dépense
 Est-elle à charge en ce logis ?
 Affamerais-je, à votre avis,
 L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?
 D'un grain de blé je me nourris :
 Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :
 Réservez ce repas à messieurs vos enfants.

Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
 Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
 Tu gagnerais autant de parler à des sourds.

Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas,
 Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
 Haranguer les sœurs filandières :

Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable,
 Voici le sens moral qui peut y convenir :

(1) *Abstemius, 151. De Vulpe Gallinam inebriantem occidere volente.*

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :

La vieillesse est impitoyable (1).

(1) La Fontaine a dit plusieurs fois déjà que l'enfance était sans pitié. Il dit maintenant que la vieillesse est impitoyable. Entre ces deux extrémités, la place qui reste dans la vie pour les sentiments généreux est bien peu de chose. Ne pourrait-on point, en cette occasion et en quelques autres encore, adresser à La Fontaine le même reproche qu'à La Rochefoucauld, c'est-à-dire de faire une trop large part aux sentiments égoïstes et durs ?

VI. — *Le Cerf malade* (1)

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.

Incontinent maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,

Le consoler du moins : multitude importune.

Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :

Permettez qu'en forme commune

La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.

Point du tout : les consolateurs

De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,

Quand il plut à Dieu s'en allèrent :

Ce ne fut pas sans boire un coup,

C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.

Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

La pitance du cerf en déchet de beaucoup.

Il ne trouva plus rien à frire (2) :

D'un mal il tomba dans un pire,

Et se vit réduit à la fin

A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,

Médecins du corps et de l'âme !

(1) Desmays, *l'Ésope françois*, 1677, part. II, fab. v, p. 42. Lokman, fab. III, *la Gazelle*, p. 45 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-18.

(2) Phrase proverbiale, pour dire. Il n'eut plus rien à manger.

O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
 Tout le monde se fait payer.

VII. — *La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard* (1).

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
 Voyant tous trois qu'en leur pays
 Ils faisaient petite fortune,
 Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
 Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents
 Non moins soigneux qu'intelligents,
 Des registres exacts de mise et de recette.
 Tout allait bien ; quand leur emplette,
 En passant par certains endroits
 Remplis d'écueils et fort étroits,
 Et de trajet très-difficile,
 Alla tout emballée au fond des magasins
 Qui du Tartare sont voisins.
 Notre trio poussa maint regret inutile ;
 Ou plutôt il n'en poussa point :
 Le plus petit marchand est savant sur ce point :
 Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
 Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
 Ne put se réparer : le cas fut découvert.
 Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
 Prêts à porter le bonnet vert (2).

(1) *Æsop*, 124, 42, *Vespertilio*, *Rubus*, et *Mergus*.

(2) C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit :

Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
 Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

(*Satire*, I, v. 15.)

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur le

Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
 Et le sort principal, et les gros intérêts,
 Et les sergents, et les procès,
 Et le créancier à la porte
 Dès devant la pointe du jour,
 N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
 Pour contenter cette cohorte.
 Le buisson accrochait les passants à tous coups.
 Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
 En quel lieu sont les marchandises
 Que certains gouffres nous ont prises.
 Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
 L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
 Pendant le jour nulle demeure :
 Suivi de sergents à toute heure,
 En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint delteur (1), qui n'est ni souris-chauve,
 Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
 Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
 Par un escalier dérobé.

front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châti-
 ment par la honte, nous était venue d'Italie dans le seizième siècle. Voyez
 Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. x. (WALCK.)

(1) Vieux mot, remplacé par débiteur.

VIII. — *La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des
 Chats et des Souris* (1).

La Discorde a toujours régné dans l'univers ;

(1) Guill. Haudent, *trois cent soizante et six Apologues d'Ésope, etc., tra-
 duits nouvellement en rithme françoise*. 1547, in-16, fab. LXI; réimprimée dans Robert, *Fables inédites*, p. CLXXXIX de l'introduction, *De la Guerre
 des Chiens, des Chats et des Souris*. Cette fable n'est pas dans Ésope, et
 paraît être de l'invention de Guill. Haudent.

Notre monde en fournit mille exemples divers :
 Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments

Ils seront appointés contraire.

Outre ces quatre potentats ⁽¹⁾,

Combien d'êtres de tous états

Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,

Par cent arrêts rendus en forme solennelle,

Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,

Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.

Cette union si douce, et presque fraternelle,

Édifiât tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,

Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.

Quoi qu'il en soit, cet altercas ⁽²⁾

Mit en combustion la salle et la cuisine :

Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.

On fit un règlement dont les chats se plainquirent,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent

Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois ⁽³⁾

En pâtît : maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,

(1) L'eau, l'air, la terre, et le feu.

(2) Altercation.

(3) C'est là, dit Ch. Nodier, un des plus ingénieux néologismes de La Fontaine.

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
 Les guetta, les prit, fit main basse.
 Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
 Nul animal, nul être, aucune créature,
 Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
 D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
 Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
 On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
 Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
 Renvoyer chez les barbacoles⁽¹⁾.

(1) Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme plaisant burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour désigner un maître d'école, qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit*. » Cette explication a été répétée par tous les commentateurs de notre poète. On peut douter qu'elle soit exacte.

(WALCKE.)

IX. — *Le Loup et le Renard* (').

D'où vient que personne en la vie
 N'est satisfait de son état ⁽²⁾ ?
 Tel voudrait bien être soldat
 A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
 Se faire loup. Eh ! qui peut dire

(1) Le duc de Bourgogne, *Thèmes* (manuscrits de la bibliothèque nat. n° 8511, fol. 30), imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 340. *Vulpes pœnitens*.

(2) Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem
 Seu satio dederit, seu fors objecerit illa
 Contentus vivat, laudet diversa sequentes.

(HORACE.)

Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que, sous mes cheveux blancs,
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose (1).

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Pendant je lis dans les cieux
Que bientôt ses fait glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laisant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.

(1) On regrette de voir La Fontaine, l'écrivain qui a osé dire, sous Louis XIV, *notre ennemi c'est notre maître*, pousser la flatterie jusqu'à humilier son talent devant celui d'un enfant aussi jeune que le duc de Bourgogne ; flatterie d'autant plus exagérée, qu'il n'ignorait pas que c'était Fénelon qui avait mis la chose en fable, et que le jeune duc n'avait fait que traduire en latin le sujet donné par son précepteur.

Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
 Rends-moi le premier de ma race
 Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats. —
 Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère ;
 Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
 Il vint ; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
 Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.

Le renard, ayant mis la peau,
 Répétait les leçons que lui donnait son maître.
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
 Puis enfin il n'y manqua rien.
 A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
 Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
 Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,
 Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
 Mères, brus, et vieillards, au temple couraient tous.
 L'ost ⁽¹⁾ du peuple hélant crut voir cinquante loups :
 Chien, berger, et troupeau, tout fuil vers le village,
 Et laisse seulement une brebis pour gage.
 Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
 Il entendit chanter un coq du voisinage.
 Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
 Jetant bas sa robe de classe,
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
 Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
 Prétendre ainsi changer est une illusion :
 L'on reprend sa première trace
 A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
 Prince, ma muse tient tout entier ce projet :

(1) L'armée.

Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.

X. — *L'Écrevisse et sa Fille* (1).

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ?

Elle avait raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;

(1) *Æsop.*, 205, *Cancer et Mater*. Apton. XI, *fabula Cancris, monens ne suadantur impossibilia.*

Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
 A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
 Surtout au métier de Bellone :
 Mais il faut le faire à propos.

XI. — *L'Aigle et la Pie* (1).

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
 Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
 Et d'habit,
 Traversaient un bout de prairie.
 Le hasard les assemble en un coin détourné.
 L'agasse (2) eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien diné,
 La rassure, et lui dit : Allons de compagnie ;
 Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
 Lui qui gouverne l'univers,
 J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
 Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
 Caquet-bon-bec (3) alors de jaser au plus dru,
 Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
 Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
 Ce qu'en fait de babil y savait notre agasse.
 Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
 Sautant, allant de place en place,
 Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
 L'aigle lui dit tout en colère :
 Ne quittez point votre séjour,
 Caquet-bon-bec, ma mie : adieu ; je n'ai que faire
 D'une babillarde à ma cour :

(1) *Abstemius*, 26. *De Aquila et Pica*.

(2) Vieux mot, pour désigner la *pie*. On dit encore en Picardie *agasse*, et en provençal *agasso*.

(3) Mot créé par La Fontaine et devenu populaire.

C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses (1).

(1) C'est-à-dire manifester souvent les sentiments les plus opposés, par allusion au plumage de la pie, qui est noir et blanc. Ce vers a été critiqué par Voltaire comme étant de mauvais goût.

XII. — *Le Milan, le Roi et le Chasseur.*

A. S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE DE CONTI (1).

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance :
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,

(1) François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de CONTI, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poète.

Mille actes généreux vous promettent des temples (1).
 Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
 Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
 Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
 Un siècle de séjour doit ici vous suffire (2).
 Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux
 Vous composer des destinées
 Par ce temps à peine bornées !

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.

J'en prends ses charmes pour témoins ;
 Pour témoins j'en prends les merveilles

Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
 De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
 Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :

Le ciel joignit en sa personne
 Ce qui sait se faire estimer
 A ce qui sait se faire aimer :

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
 Je me tais donc, et vais rimer
 Ce que fit un oiseau de proie (3).

Un milan, de son nid antique possesseur,

(1) Il est fâcheux que La Fontaine ait promis tant de temples. Très-bien pour les femmes. (CH. NODIER.)

(2) Ce pronostic fut bien malheureusement démenti, puisque ce jeune prince mourut en 1685, peu d'années après cette pièce.

(CHAMFORT)

(3) VAR. A la suite de ce vers, on lit dans quelques éditions la tirade suivante, que La Fontaine avait donnée dans la première version de cette fable, et qu'il a fait disparaître ensuite :

Je change un peu la chose. Un peu ? J'y change tout :
 La critique en cela va me pousser à bout ;
 Car c'est une étrange femelle.
 Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.
 Elle va m'alléguer que tout fait est sacré :
 Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré
 D'altérer celui-ci. C'est à cette licence
 Que je dois l'acte de clémence

Étant pris vif par un chasseur,
 D'en faire au prince un don cet homme se propose.
 La rareté du fait donnait prise à la chose.
 L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
 Si ce conte n'est apocryphe,
 Va tout droit imprimer sa griffe
 Sur le nez de Sa Majesté. —

Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne. —
 Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ? —

Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
 Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
 Dire des courtisans les clameurs et la peine
 Serait se consumer en efforts impuissants.
 Le roi n'éclata point : les cris sont indécents

A la majesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
 Hâter son départ d'un moment.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
 Lui présente le leurre et le poing, mais en vain.

On crut que jusqu'au lendemain

Le maudit animal à la serre insolente
 Nicherait là malgré le bruit,

Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
 Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.

Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
 Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,

Par qui je donne aux rois des leçons de bonté ;

Tous ne ressemblent pas au nôtre.

Le monde est un marchand mêlé ;

L'on y voit de l'un et de l'autre.

Ici-bas le beau et le bon

Ne sont estimés, tels que par comparaison.

Louis seul est incomparable.

Je ne lui donne pas un éloge affecté ;

L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable

De quelque trait de vérité.

Revenons à l'oiseau, le fait est mémorable.

L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
 Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
 Je les affranchis du supplice.
 Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
 Elèvent de tels faits, par eux si mal suivis :
 Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle ;
 Et le veneur l'échappa belle ;
 Coupables seulement, tant lui que l'animal,
 D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :
 Ils n'avaient appris à connaître
 Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure (1).
 Là, nulle humaine créature
 Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
 Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
 Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
 N'était point au siège de Troie (2) ?
 Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
 Des plus huppés et des plus hauts :
 Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
 Nous croyons, après Pythagore,
 Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;
 Tantôt milans, tantôt pigeons,
 Tantôt humains, puis volatiles
 Ayant dans les airs leurs familles.
 Comme l'on conte en deux façons

(1) Quelques éditions modernes ont maintenu ici les vers suivants retranchés par La Fontaine lui-même :

Si je craignais quelque censure,
 Je citerais Pilpay touchant cette aventure.
 Ses récits en ont l'air : il me serait aisé
 De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.
 Là, nulle humaine créature, etc.

(2) M. Géroze remarque avec beaucoup de raison, à propos de ce passage sur la transmigration des âmes, que les Indiens ne connaissaient point le siège de Troie, et que ce n'est point Pythagore qui a donné le dogme de la métémpsychose aux Orientaux, mais ceux-ci qui l'ont donné à Pythagore.

L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;
C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.

Par ce parangon ⁽¹⁾ des présents
Il croyait sa fortune faite :

Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,

Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.

Lui de crier ; chacun de rire ⁽²⁾,

Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.

Qu'un pape rie, en bonne foi

Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi

Bien malheureux s'il n'osait rire :

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourci ⁽³⁾,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi ⁽⁴⁾.

(1) Modèle parfait. On disait autrefois plus communément *paragon*.

(2) On lit dans l'édition de 1708, et dans celle de 1729 :

Il croyait sa fortune faite,
Lorsque sur ce chasseur l'animal se rejette,
Et de ses ongles tout d'acier,
Sauvage encore et tout grossier,
Happe le nez du pauvre sire :
Lui de crier, l'autre de rire.

(3) *Sourci* au lieu de *sourcil*, pour la rime.

(4) VAN. Au lieu de ce vers et des suivants, on lit ceux-ci dans l'édit. de 1768, dans celle de 1726, in-4^o, dans celles de 1727, de 1731, et de 1733 :

C'est le plaisir des dieux. Jupiter rit aussi.
Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir sourci,
Ce poëte assure en son histoire
Qu'un rire inextinguible en Olympe éclata.

Il en fit des éclats ⁽¹⁾, à ce que dit l'histoire,
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
 Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,
 J'ai changé mon sujet avec juste raison ;

Car, puisqu'il s'agit de morale,
 Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
 Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps
 Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

Petit ni grand n'y résista,
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
 Que le peuple immortel fût assez grave ou non,
 J'ai changé mon sujet avec juste raison.

(1) Des éclats de rire.

XIII. — *Le Renard, les Mouches et le Hérisson* ⁽¹⁾.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
 Renard fin, subtil, et malois,
 Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
 Autrefois attira ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
 Que le Sort à tel point le voulût affliger,

Et le fit aux mouches manger.

Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile

De tous les hôtes des forêts !

Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?

Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?

Va, le ciel te confonde, animal importun !

(1) *Æsop. apud Aristotel. rhetoricor.*, lib. II, cap. xx, t. II, p. 570, édit. du Val., 1619, in-folio; trad. de Cassandre, édition 1755, p. 291. *Fabula Æsopica*, 384, édit. Lipsiæ, 1810, in-8°, p. 165, *Vulpes et Erinaceus*. Philibert Hégemon, fab. xix, édit. 1583, p. 16. Le duc de Bourgogne (manuscrits de la bibliothèque nat., n° 8511, fol. 119); imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 352.

Que ne vis-tu sur le commun !
 Un hérisson du voisinage,
 Dans mes vers nouveau personnage,
 Voulut le délivrer de l'importunité
 Du peuple plein d'avidité :
 Je les vais de mes dards enfile par centaines,
 Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
 Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
 Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
 Ces animaux sont soûls ; une troupe nouvelle
 Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
 Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
 Aristote appliquait cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,
 Surtout au pays où nous sommes.
 Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns (1).

(1) VAR. La Fontaine avait d'abord composé cette fable autrement : on a retrouvé le brouillon de cette première manière entièrement écrit de sa main.

(WALCK.)

Voici cette première version :

Le Renard et les Mouches.

Un renard tombé dans la fange,
 Et des mouches presque mangé,
 Trouvait Jupiter fort étrange
 De souffrir qu'à ce point le Sort l'eût outragé.
 Un hérisson du voisinage,
 Dans mes vers nouveau personnage,
 Voulut le délivrer de l'importun essaim.
 Le renard aima mieux les garder, et fut sage ;
 Vois-tu pas, dit-il, que la faim
 Va rendre une autre troupe encor plus importune ?
 Celle-ci, déjà soule, aura moins d'âpreté.
 Trouver à cette fable une moralité
 Me semble chose assez commune :
 On peut, sans grand effort d'esprit,
 En appliquer l'exemple aux hommes.
 Que de mouches voit-on dans le siècle où nous sommes !
 Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

XIV. — *L'Amour et la Folie* (1).

Tout est mystère dans l'Amour,
 Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
 Que d'épuiser cette science.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
 Mon but est seulement de dire, à ma manière,
 Comment l'aveugle que voici
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
 J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
 Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
 Là-dessus le conseil des dieux ;
 L'autre n'eut pas la patience ;
 Elle lui donne un coup si furieux,
 Qu'il en perd la clarté des cieux.
 Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
 Les dieux en furent étourdis,
 Et Jupiter, et Némésis,

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
 Elle représenta l'énormité du cas ;
 Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas :
 Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;
 Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré
 L'intérêt du public, celui de la partie,
 Le résultat enfin de la suprême cour

(1) Commire, 6, *Dementia Amorem ducens*. Louise Labbé, *Œuvres*, édit. 1762, p. 1 à 102 : *Débat de l'Amour et de la Folie*.

Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

XV. — *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat* (1).

A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA Déesse IRIS ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie : agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,

(1) *Livre des lumières, ou la Conduite des roys, composé par le sage Pilpay, Indien*, 1614, in-8°, p. 193-199, et ensuite p. 226 à 232; — *Contes et Fables indiennes*, seconde partie, chap. III, t. II, p. 262-270, et p. 306 à 314, *le Corbeau, le Rat, le Pigeon, et la Gazelle*.

Son art de plaire et de n'y penser pas,
 Ses agréments, à qui tout rend hommage.
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
 Et des héros, des demi-dieux encore,
 Même des dieux : ce que le monde adore
 Vient quelquefois parfumer ses autels.
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
 Tous les trésors, quoique imparfaitement :
 Car ce cœur vif et tendre infiniment
 Pour ses amis, et non point autrement ;
 Car cet esprit, qui, né du firmament,
 A beauté d'homme avec grâce de femme,
 Ne se peut pas comme on veut exprimer.
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,
 Qui savez plaire en un degré suprême,
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
 Car c'est un mot banni de votre cour,
 Laissons-le donc), agréez que ma muse
 Achève un jour cette ébauche confuse.
 J'en ai placé l'idée et le projet,
 Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
 Où l'amitié donne de telles marques,
 Et d'un tel prix, que leur simple récit
 Peut quelque temps amuser votre esprit.
 Non que ceci se passe entre monarques :
 Ce que chez vous nous voyons estimer
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
 C'est un mortel qui sait mettre sa vie
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
 Quatre animaux, vivant de compagnie,
 Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
 Vivaient ensemble unis : douce société !
 Le choix d'une demeure aux humains inconnue

Assurait leur félicité.

Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.

Soyez au milieu des déserts,

Au fond des eaux, au haut des airs,

Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.

La gazelle s'allait ébattre innocemment,

Quand un chien, maudit instrument

Du plaisir barbare des hommes,

Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.

Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,

Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes

Aujourd'hui que trois conviés ?

La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?

A ces paroles, la tortue

S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais

Comme un corbeau d'ailes pourvue,

Tout de ce pas je m'en irais

Apprendre au moins quelle contrée,

Quel accident tient arrêtée

Notre compagne au pied léger ;

Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.

Le corbeau part à tire-d'aile :

Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle

Prise au piège, et se tourmentant.

Il retourne avertir les autres à l'instant ;

Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment

Ce malheur est tombé sur elle,

Et perdre en vains discours cet utile moment,

Comme eût fait un maître d'école,

Il avait trop de jugement.

Le corbeau donc vole et revole.

Sur son rapport, les trois amis

Tiennent conseil. Deux sont d'avis

De se transporter sans remise

Aux lieux où la gazelle est prise.

L'autre, dit le corbeau, gardera le logis ;

Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?

Après la mort de la gazelle.

Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir

Leur chère et fidèle compagne,

Pauvre chevrette de montagne.

La tortue y voulut courir :

La voilà comme eux en campagne,

Maudissant ses pieds courts avec juste raison,

Et la nécessité de porter sa maison.

Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)

Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.

Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie ?

Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,

Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle.

Et le chasseur, à demi fou

De n'en avoir nulle nouvelle,

Aperçoit la tortue, et retient son courroux.

D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?

Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.

Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,

Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.

Celle-ci, quittant sa retraite,

Contrefait la boîteuse, et vient se présenter.

L'homme de suivre, et de jeter

Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille

Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,

Qu'il délivre encor l'autre sœur,

Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.

Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,

J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long

Qué l'Iliade ou l'Odysée.

Rongemaille ferait le principal héros,

Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

Porte-maison l'infante y tient de tels propos,

Que monsieur du corbeau va faire
 Office d'espion, et puis de messenger.
 La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
 Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
 Ainsi chacun dans son endroit
 S'entremet, agit, et travaille.
 A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.
 Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
 Cet autre sentiment que l'on appelle amour
 Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour
 Je le célèbre et je le chante.
 Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente !
 Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers
 Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
 Mon maître était l'Amour : j'en vais servir un autre,
 Et porter par tout l'univers
 Sa gloire aussi bien que la vôtre.

XVI. — *La Forêt et le Bûcheron* (1).

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
 Cette perte ne put si tôt se réparer
 Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
 L'homme enfin la prie humblement
 De lui laisser tout doucement
 Emporter une unique branche,
 Afin de faire un autre manche :
 Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.

(1) Phædri, *Appendix Fabular.*, fab. v, *Homo et Arbores*. Anonymus, 53 dans Nevelet, p. 524, *De Homine et Securi*. Camerarius, fab. clxxviii, p. 191. *Notice des manuscrits*, t. II. p. 722, fab. xxii, *le Chêne*.

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
 Le misérable ne s'en sert
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
 De ses principaux ornements.
 Elle gémit à tous moments :
 Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
 Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
 Soient exposés à ces outrages,
 Qui ne se plaindrait là-dessus ?
 Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
 L'ingratitude et les abus
 N'en seront pas moins à la mode.

XVII. — *Le Renard, le Loup, et le Cheval* (1).

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
 Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
 Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
 Un animal paît dans nos prés,
 Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie. —
 Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant.
 Fais-moi son portrait, je te prie. —
 Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
 Repartit le renard, j'avancerais la joie
 Que vous aurez en le voyant.
 Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
 Que la fortune nous envoie.
 Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
 Assez peu curieux de semblables amis,

(1) Regnier, sat. III. *Æsop.*, 134, 265, *Asinus et Lupus*. Voyez ci-dessus.
 liv. V, fab. VIII.

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle ⁽¹⁾.
 Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
 Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
 Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
 Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
 Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
 Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
 Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
 Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.

Le loup, par ce discours flatté,

S'approcha. Mais sa vanité

Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
 Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre ;

Mal en point ⁽²⁾, sanglant, et gâté.

Frère, dit le renard, ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'esprit :

Cet animal vous a sur la mâchoire écrit

Que de tout inconnu le sage se méfie ⁽³⁾.

(1) *Venelle*, sentier, passage étroit ; *enfiler la venelle*, s'enfuir.

(2) *Maltraité*.

(3) Regnier s'est aussi approprié le sujet de cette fable. Il nous a paru curieux de mettre les deux poètes en présence. Voici la fable de Regnier.

Jadis un loup, que la faim espoinçonne,
 Sortant hors de son fort rencontre une lionne,
 Rugissante à l'abord, et qui montrait aux dents
 L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
 Furieuse elle approche, et le loup, qui l'advise,
 D'un langage flatteur luy parle et la courtoise :
 Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
 Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
 Luy, dis-je, qui craignoit que faute d'autre proye,
 La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
 Mais enfin le hazard si bien le secourut,
 Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
 Ils cheminent dispos, croyant la table preste,
 Et s'approchent tous deux assez près de la beste.
 Le loup, qui la connoist, malin, et déffiant,
 Luy regardant aux pieds, lui parloit en riant :
 D'où es-tu ? qui es-tu ? quelle est ta nourriture,
 Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature ?

Le mulet estonné de ce nouveau discours,
 De peur ingénieux, aux ruses eut recours ;
 Et comme les Normands, sans lui répondre voire ;
 Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire.
 Et comme sans esprit ma grand-mère me vit,
 Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit.
 Lors il lève la jambe au jarret ramassée ;
 Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
 Se tenant suspendu sur les pieds en avant ;
 Le loup qui l'aperçoit, se lève de devant,
 S'excusant de ne lire, aveq' ceste parole,
 Que les loups de son temps n'alloient point à l'école.
 Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
 Alloit précipitant la rage et le dessein,
 S'approche, plus sçavante, en volonté de lire.
 Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
 Luy enfonce la teste, et d'une autre façon,
 Qu'elle ne sçavoit point, lui apprend sa leçon.
 Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte ;
 Et de son ignorance ainsi se reconforte :
 N'en desplaie aux docteurs, cordeliers, jacobins,
 Pardieu ! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

XVIII. — *Le Renard et les Poulets d'Inde* (1).

Contre les assauts d'un renard
 Un arbre à des dindons servait de citadelle.
 Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
 Et vu chacun en sentinelle,
 S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
 Eux seuls seront exempts de la commune loi !
 Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
 La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.
 Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
 Eut recours à son sac de ruses scélérates,

(1) Le duc de Bourgogne, *Thèmes* (manuscrits de la bibliothèque nat. n° 8511, fol. 2) ; imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 373, *Pulli indici et Vulpes*.

Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.

Arlequin n'eût exécuté

Tant de différents personnages.

Il élevait sa queue, il la faisait briller,

Et cent mille autres badinages,

Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.

L'ennemi les lassait en leur tenant la vue

Sur même objet toujours tendue.

Les pauvres gens étant à la longue éblouis,

Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,

Autant de mis à part : près de moitié succombe.

Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger

Fait le plus souvent qu'on y tombe.



Il est un singe dans Paris

A qui l'on avait donné femme ;

Singe en effet d'aucuns maris,

Il la battait. La pauvre dame

En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.

Leur fils se plaint d'étrange sorte,

Il éclate en cris superflus :

Le père en rit, sa femme est morte ;

Il a déjà d'autres amours,

Que l'on croit qu'il battra toujours ;

Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,

Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :

La pire espèce, c'est l'auteur ⁽¹⁾.

(1) Ch. Nodier porte ce jugement de la pièce ci-dessus : « Il n'y a rien à dire

de cette méchante petite fable, qui n'a ni sens naturel ni conséquence morale, sinon qu'il serait à souhaiter que La Fontaine ne l'eût pas faite. » Tous les commentateurs sont de cet avis.

XX. — *Le Philosophe scythe* (1).

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
 Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
 Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
 Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
 Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
 Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
 Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,

Corrigeant partout la nature,
 Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda

Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
 De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;

Laissez agir la faux du Temps :

Ils iront assez tôt border le noir rivage.

J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,

Le reste en profite d'autant.

Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,

Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;

Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,

Il tronque son verger contre toute raison,

(1) Aul. Gellii, *Noct. Attic.*, lib. XIX, cap. xii, p. 482, edit. Lipsiæ, 1762.
 in-8°.

Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt ⁽¹⁾.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort ⁽²⁾.

(1) Cette allégorie, déjà célèbre chez les anciens, est aussi célèbre que juste, et La Fontaine l'a traitée avec une supériorité qui l'élève au rang de ses chefs-d'œuvre. Il vieillissait cependant, mais à quel âge vieillit le génie ?

(CH. NODIER.)

(2) Sic isti apathia, qui videri esse tranquillos, et intrepidus, et immobilis volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioris animi officiis amputatis, in corpore ignavae et quasi enervatae vitae consenscunt. *Aut. Gell.*

XXI. — *L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.*

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.

Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.

L'autre était préparé sur la légation :

Mais pas un mot. L'attention

Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament

Qu'on soit mouche ou bien éléphant?

Il se vit donc réduit à commencer lui-même.

Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu

Un assez beau combat, de son trône suprême ;

Toute sa cour verra beau jeu. —

Quel combat? dit le singe avec un front sévère.

L'éléphant repartit : Quoi! vous ne savez pas

Que le rhinocéros me dispute le pas ;

Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?

Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.

Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,

Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère

De semblables sujets dans nos vastes lambris.

L'éléphant, honteux et surpris,

Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire? —

Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :

Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,

On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :

Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

XXII. — *Un Fou et un Sage* (1).

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.

Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,

C'est fort bien fait à toi; reçois cet écu-ci.

(1) Phædr., III, 5, *Æsopus et Pelulans*.

Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
 Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
 Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
 Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
 Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
 Même insulte à l'autre bourgeois.
 On ne le paya pas en argent cette fois.
 Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
 On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
 A vos dépens ils font rire le maître.
 Pour réprimer leur babil, irez-vous
 Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
 Assez puissant. Il faut les engager
 A s'adresser à qui peut se venger ⁽¹⁾.

(1) Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, je trouve à la suite de cette fable (p. 44) une note manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue : « Cette fable fut faite contre le sieur abbé Du Plessis, une espèce de fou sérieux, qui s'était mis sur le pied de censurer à la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, et que M. l'archevêque de Reims fit bien châtier. » (WALCK.)

XXIII. — *Le Renard anglais* ⁽¹⁾.

A MADAME HARVEY ⁽²⁾.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;
 Avec cent qualités trop longues à déduire,
 Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
 Et les affaires et les gens,

(1) Absternius, 146, *De Vulpe capta à Cane, dum se mortuam simulat*.

(2) Élisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II.

Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
 Malgré Jupiter même et les temps orageux,
 Tout cela méritait un éloge pompeux :
 Il en eût été moins selon votre génie ;
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
 Y coudre encore un mot ou deux

En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
 Ils étendent partout l'empire des sciences.
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
 Vos gens, à pénétrer ⁽¹⁾, l'emportent sur les autres ;

Même les chiens de leur séjour
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
 Par un d'eux, qui, pour se sauver,
 Mit en usage un stratagème
 Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
 Passa près d'un patibulaire ⁽²⁾.

Là, des animaux ravissants,

Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
 Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
 Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
 Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
 Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
 Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute ⁽³⁾ parvenues

(1) C'est-à-dire en pénétration.

(2) Près d'une potence.

(3) Les chiens qui guident les autres et les remettent sur la piste quand ils l'ont perdue.

A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes (1)

Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle ! Il y vint, à son dam (2).

Voilà maint basset clabaudant ;

Voilà notre renard au charnier se guindant.

Maître pendu croyait qu'il en irait de même

Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;

Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houx (3) :

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !

Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,

N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;

Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie

Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie

Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire

D'autres traits sur votre sujet ;

Tout long éloge est un projet

Peu favorable pour ma lyre (4).

Peu de nos chants, peu de nos vers,

(1) C'est-à-dire des potences où les animaux étaient pendus. La Fontaine dit colonnes, parce que les fourches patibulaires étaient souvent placées au sommet de piliers en maçonnerie.

(2) *Ad damnum*, pour sa perte.

(3) Ses chaussures, c'est-à-dire qu'il y mourut. On dit aujourd'hui : *Il y laissa sa peau*.

(4) *Vix*. Dans l'édition des fables de 1694, on lit :

Je reviens à vous, non pour dire

D'autres traits sur votre sujet

Trop abondant pour ma lyre.

Peu de nos chants, etc.

De cette manière il y a un vers sans rime.

Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étrangères.

Votre prince ⁽¹⁾ vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.

C'est peu de chose ; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.

Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire

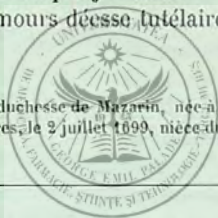
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère ?

Vous voyez par là que j'entends

Mazarin ⁽²⁾, des Amours d'écuse tutélaire.

(1) Charles II.

(2) Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsey, près de Londres, le 2 juillet 1699, nièce du cardinal de Mazarin.



XXIV. — *Le Soleil et les Grenouilles* ⁽¹⁾.

Les filles du limon tiraient du roi des astres

Assistance et protection :

Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,

Ne pouvaient approcher de cette nation ;

Elle faisait valoir en cent lieux son empire.

Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,

(Car que coûte-t-il d'appeler

Les choses par noms honorables ?)

Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler.

Et devinrent insupportables.

(1) Le P. Commire, t. I, p. 248, et t. II, p. 135, *Sol et Ranæ*. Voyez encore ci-dessus la fable XII du livre VI.

L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
 Enfants de la bonne fortune,
 Firent bientôt crier cette troupe importune :
 On ne pouvait dormir en paix.
 Si l'on eût cru leur murmure,
 Elles auraient, par leurs cris,
 Soulevé grands et petits
 Contre l'œil de la nature.

Le soleil, à leur dire, allait tout consumer ;
 Il fallait promptement s'armer,
 Et lever des troupes puissantes.
 Aussitôt qu'il faisait un pas,
 Ambassades coassantes
 Allaient dans tous les États :
 A les ouïr, tout le monde,
 Toute la machine ronde
 Roulait sur les intérêts
 De quatre méchants marets ⁽¹⁾.
 Cette plainte téméraire
 Dure toujours ; et pourtant
 Grenouilles doivent se taire
 Et ne murmurer pas tant :
 Car si le soleil se pique,
 Il le leur fera sentir :
 La république aquatique
 Pourrait bien s'en repentir ⁽²⁾.

(1) Au lieu de *marais*, pour la rime ; c'est là d'ailleurs l'orthographe ancienne.

(2) On a dit que cette fable était une allusion aux différends des Hollandais avec Louis XIV. Sans donner aux Hollandais, représentés par les grenouilles les torts que leur attribue La Fontaine, nous pensons que cette allusion pouvait être dans la pensée du poète. Le soleil est en effet l'emblème de Louis XIV et la république aquatique s'applique très-bien à la Hollande.

XXV. — *La Ligue des Rats.*

Une souris craignait un chat
 Qui dès longtemps la guettait au passage.
 Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
 Consulte son voisin : c'était un maître rat,
 Dont la rateuse seigneurie
 S'était logée en bonne hôtellerie,
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre ni chat, ni chatte,
 Ni coup de dent, ni coup de patte.
 Dame souris, lui dit ce fanfaron,
 Ma foi ! quoi que je fasse,
 Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
 Mais assemblons tous les rats d'alentour,
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
 La souris fait une humble révérence ;
 Et le rat court en diligence
 A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
 Où maints rats assemblés
 Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
 Il arrive, les sens troublés,
 Et tous les poumons essoufflés.
 Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez.
 En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la souris ;
 Car Raminagrobis
 Fait en tous lieux un étrange carnage.
 Ce chat, le plus diable des chats,
 S'il manque de souris, voudra manger des rats.
 Chacun dit : il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.

N'importe, rien n'arrête un si noble projet :

Chacun se met en équipage ;

Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;

Chacun promet enfin de risquer le paquet.

Ils allaient tous comme à la fête,

L'esprit content, le cœur joyeux.

Cependant le chat, plus fin qu'eux,

Tenait déjà la souris par la tête.

Ils s'avancèrent à grands pas

Pour secourir leur bonne amie :

Mais le chat, qui n'en démord pas,

Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.

A ce bruit, nos très-prudents rats,

Craignant mauvaise destinée,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,

Une retraite fortunée.

Chaque rat rentre dans son trou ;

Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou (!) !

(1) Nous n'avons admis cette fable dans notre édition que sous toutes réserves, et pour nous conformer à l'usage adopté par tous les éditeurs. Nous croyons avec Ch. Nodier, qu'elle n'est point de La Fontaine. Cet éminent écrivain nous paraît avoir résolu cette question d'authenticité avec la double autorité du bibliographe et de l'homme de goût. Nous ne pouvons mieux faire que de le citer :

« Quant à la *Ligue des Rats*, qui est, par bonheur, une des pièces apocryphes de la première édition posthume, il n'y a que le plus impudent des contrefacteurs qui ait pu glisser ce pitoyable bout rimé parmi les Fables de La Fontaine :

C'étoit un maître rat,
Dont la *rateuse* seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie.

Ce mot forgé n'est pas dans le goût du peuple *souriquois*, ni de la gent *trolle-menu*. Quiconque, au reste, a un peu d'habitude du rythme de ce grand poète, ne seroit pas la dupe d'une supposition de ce genre, même quand la fable seroit aussi bonne d'ailleurs qu'elle est plate et mal tournée. Il n'y a point d'autre exemple dans ses ouvrages de vers de sept et de six syllabes jetés isolément, sans quelque puissant intérêt d'harmonie. Il n'a jamais employé le mot *rates*, qui n'est pas françois, quelque besoin qu'il en eût, et ce mot défigure ici le seul vers passable que l'auteur ait rencontré :

Quelques *rates*, dit-on, répandirent des larmes.

Qui pourroit, enfin, attribuer à La Fontaine des lignes rimées aussi misérables que celles-ci :

Il arrive les sens troublés
Et tous les poumons essoufflés ?

Mélanges de littérature et de critique, par CH. NODIER, mis en ordre par BARGINET, de Grenoble. Paris, 1820, in-8°, t. I, p. 552.

XXVI. — *Daphnis et Alcimadure.*

IMITATION DE THÉOCRITE (1).

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE (2).

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
Je ne puis qu'en (3) cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce serait trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit (4).

(1) Théocrite, idylle XVIII.

(2) Madame de La Mésangère était la fille de madame de La Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la Marquise* dans son ouvrage intitulé *de la Pluralité des mondes*. (WALCK.)

(3) Latinisme : *Non possum quin*.

(4) C'est-à-dire *sans votre mère*.

Gardez d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'Amour vous dit les mêmes choses :
 Il les dit mieux que je ne fais ;
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
 On l'appelait Alcimadure :
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
 Et ne connaissant autres lois
 Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
 Et surpassant les plus cruelles ;
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
 L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
 Las de continuer une poursuite vaine,
 Il ne songea plus qu'à mourir.
 Le désespoir le fit courir
 A la porte de l'inhumaine.
 Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
 On ne daigna lui faire ouvrir
 Cette maison fatale où, parmi ses compagnes,
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
 Joignait aux fleurs de sa beauté
 Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
 J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
 Mais je vous suis trop odieux,
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
 Mon père, après ma mort (et je l'en ai chargé),

Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.

Jé veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,

Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.

J'aurai près de ce temple un simple monument :

On gravera sur la bordure :

« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :

Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.

Son ingrate sortit triomphante et parée.

On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment

Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :

Elle insulta toujours au fils de Cythérée,

Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,

Ses compagnes danser autour de sa statue.

Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :

Une voix sortit de la nue ;

Écho redit ces mots dans les airs épanchés :

« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue

Frémit, et s'étonna la voyant accourir.

Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide

S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr

Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

XXVII. — *Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire* (1).

Trois saints, également jaloux de leur salut,
 Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
 Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
 La moitié, les trois quarts et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.
 Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue ; et le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
 Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
 Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
 « Il a pour tels et tels un soin particulier,
 « Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
 Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
 Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
 A nul des deux ne convenait :
 Jamais le juge ne tenait
 A leur gré la balance égale :
 De semblables discours rebutaient l'appointeur :

(1) Arnould d'Andilly, *Vies des saints Pères du désert*, 1653, 2 vol. in-4^o, t. II, p. 496.

Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
 Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
 Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
 Vont confier leur peine au silence des bois.
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
 Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
 Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
 Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui, mieux que vous, sait vos besoins ?
 Apprendre à se connaître est le premier des soins ⁽¹⁾
 Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
 Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage
 Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
 Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,

Vous verrez alors votre image.
 Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.

Ainsi parla le solitaire.
 Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
 Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
 Il faut des médecins, il faut des avocats ;
 Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
 Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
 Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
 O vous, dont le public emporte tous les soins,
 Magistrats, princes, et ministres,
 Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,

(1) Γνώθι σεαυτόν.

Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir ?



PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDÔME (1).

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet (2).
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.

(1) Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1^{er} juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de notre poète.

(2) Prométhée enchaîné sur le Caucase.

Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
 Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
 Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
 Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
 Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
 Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
 Eux seuls ils composaient toute leur république :
 Heureux de ne devoir à pas un domestique
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
 Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
 Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
 Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
 Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence (1) ;
 Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
 Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,
 Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
 Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
 Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
 Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
 L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
 Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
 Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
 Que quand Jupiter même était de simple bois ;
 Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
 Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
 Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
 Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.

(1) Mercure.

Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux ; non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois ;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérés.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieus sur leurs pôles assis.
Grand dieu ! dit Philémon, excusez notre faute.
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions roi, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.

Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
 Dans le verger courait une perdrix privée,
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
 Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
 La volatile échappe à sa tremblante main ;
 Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
 Jupiter intercède. Et déjà les vallons
 Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts (1).

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
 De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
 Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
 Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
 Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
 Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
 Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
 Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
 A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
 Des ministres du dieu les escadrons flottants
 Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
 Arbres, maisons vergers, toute cette demeure ;
 Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
 Les vieillards déploraient ces sévères destins.
 Les animaux périr ! car encor les humains,
 Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
 Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
 De pilastres massifs les cloisons revêtues
 En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
 Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris (1).

(1) Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.

(VIRGILE.)

(2) Enceinte.

Tous ces événements sont peints sur le lambris.
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
 Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
 Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
 Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
 Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
 Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
 Pour présider ici sur les honneurs divins,
 Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins !
 Jupiter exauça leur prière innocente.
 Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
 Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
 Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
 D'autres mains nous rendraient un vain et triste office ;
 Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
 Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
 Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
 Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
 Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
 La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille ;
 Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
 N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
 Un bourg était autour, ennemi des autels,
 Gens barbares, gens durs, habitacle ⁽¹⁾ d'impies ;
 Du céleste courroux tous furent les hosties ⁽²⁾.
 Il ne resta que nous d'un si triste débris :
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;
 Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
 Philémon regardait Baucis par intervalles ;
 Elle devenait arbre, et lui tendait les bras ;
 Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.

(1) Habitation.

(2) Les victimes.

Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
 L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
 Le corps n'est tantôt (1) plus que feuillage et que bois.
 D'étonnement la troupe ainsi qu'eux perd la voix.
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
 Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
 On les va voir encore, afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
 Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.
 Célébrons seulement cette métamorphose.
 De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
 Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
 Quelque jour on verra chez les races futures
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
 Vendôme, consentez au lûs (2) que j'en attends ;
 Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
 Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attendent,
 Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
 Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
 Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
 Toutes les célébrer serait œuvre infinie ;
 L'entreprise demande un plus vaste génie :
 Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
 Sans parler de celui qui force à vous aimer.
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
 Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
 Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
 Que nous font à regret le travail et les ans.
 Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,

(1) *Tantôt* synonyme de *bientôt*.

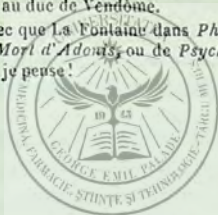
(2) Louange.

Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
 Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
 Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
 Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
 Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
 On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
 Transportent dans Anet (1) tout le sacré vallon ;
 Je le crois. Puisseons-nous chanter sous les ombrages
 Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
 Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
 Comme on vit autrefois Philémon et Baucis (2) !

(1) *Anet*, château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert Delorme, son architecte. Ce château, situé près de Dreux, appartenait alors au duc de Vendôme.

(2) Qui a été aussi Grec que La Fontaine dans *Philémon et Baucis*, dans certains passages de la *Mort d'Adonis*, ou de *Psyché*? Lui, le Champenois qui savai si peu de grec, je pense!

(J. J. AMPÈRE.)



LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnaître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce était en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affaiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chômer la peste des humains !
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra, ce jour-ci, du relâche ;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits :
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrais retrouver sans peine en ma mémoire

Du monarque des dieux les divers changements ;
 Mais, comme chacun sait tous ces événements,
 Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
 Non toutefois qu'il faille, en contant ces merveilles,
 Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;
 Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
 Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
 Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
 Après quelques moments, haussant un peu la voix :

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois ⁽¹⁾
 Deux jeunes cœurs s'aimaient d'une égale tendresse :
 Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
 Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
 L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
 Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;
 D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
 Divisant leurs parents ces deux amants unit,
 Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
 Le hasard, non le choix, avait rendu voisines
 Leurs maisons, où régnaient ces guerres intestines :
 Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
 Le cours en commença par des jeux innocents :
 La première étincelle eut embrasé leur âme,
 Qu'ils ignoraient encor ce que c'était que flamme.
 Chacun favorisait leurs transports mutuels ;
 Mais c'était à l'insu de leurs parents cruels.
 La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
 Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
 D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
 Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
 Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
 Il fallut recourir à quelque autre mystère.
 Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs maisons :

(1) Voir la note à la fin de cette pièce.

Le temps avait miné ses antiques cloisons ;
 Là souvent de leurs maux ils déplorait la cause ;
 Les paroles passaient, mais c'était peu de chose.
 Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
 « Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour :
 Nous avons à nous voir une peine infinie ;
 Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
 J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux
 Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;
 Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
 A prendre le parti dont je vous sollicite.
 C'est votre seul repos qui me le fait choisir ;
 Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.
 Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
 De crainte des vains bruits faut-il que je languisse ?
 Ordonnez : j'y consens ; tout me semblera doux :
 Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous. —
 J'en pourrais dire autant, lui répartit l'amante :
 Votre amour étant pure, encor que véhémence,
 Je vous suivrai partout ; notre commun repos
 Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos :
 Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
 Je rirai des discours d'une langue indiscreète,
 Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
 Contente que je suis des soins de ma pudeur. »
 Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
 Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
 Supplétez au peu d'art que le ciel mit en moi ;
 Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
 « Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;
 N'attendez point les traits que son char fait éclore.
 Tenez-vous aux degrés du terme de Cérès ;
 Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
 Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même,
 Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
 L'augure en est heureux, notre sort va changer ;

Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger. »
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur ! tu devais servir mieux leur désir ;
Ils n'obtinent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame ;
L'impatience, hélas ! maîtresse de son âme,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttent dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire ;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'était cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux ! que devient-il ? Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève ; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
« Thisbé ! s'écria-t-il, Thisbé, je l'ai perdue !
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue !
Je l'ai voulu ; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres ?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir. »
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à la fois,
Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin ; Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux ;

Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
 Il voudrait lui parler ; sa langue est retenue.
 Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
 Thisbé prend le poignard ; et découvrant son sein :
 « Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
 Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée :
 Ce serait l'accuser de m'avoir trop aimée.
 Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
 N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
 Cher amant ! reçois donc ce triste sacrifice. »
 Sa main et le poignard font alors leur office ;
 Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements :
 Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
 Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
 Et du sang des amants teignirent par des charmes
 Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
 Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
 L'une accusait l'amant, l'autre la destinée ;
 Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
 De cette passion devraient être vainqueurs.
 Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
 L'est-elle, elle devient aussitôt languissante :
 Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
 Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
 Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
 Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie :
 Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
 Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
 Des tragiques amours vous a conté l'élite :
 Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
 J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
 Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;
 A ses rayons perçants opposons quelques voiles.
 Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.

Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,
 Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
 Cependant donnez-moi quelque heure de silence :
 Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
 Souffrez-en les défauts, et songez seulement
 Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.
 Céphale aimait Procris ; il était aimé d'elle :
 Chacun se proposait leur hymen pour modèle.
 Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
 Comblait abondamment les vœux de ces époux.
 Ils ne s'aimaient que trop ! leurs soins et leur tendresse
 Approchaient des transports d'amant et de maîtresse.
 Le ciel même envia cette félicité :
 Céphale eut à combattre une divinité.
 Il était jeune et beau : l'Aurore en fut charmée,
 N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
 Nos belles cacheraient un pareil sentiment :
 Chez les divinités on en use autrement.
 Celle-ci déclara son amour à Céphale.
 Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
 Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
 Ne se soumettent point à ses lois comme nous :
 La déesse enleva ce héros si fidèle.
 De modérer ses feux il pria l'immortelle :
 Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.
 « Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
 Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
 Recevez seulement ces marques de la mienne.
 (C'était un javelot toujours sûr de ses coups.)
 Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
 Fera le désespoir de votre âme charmée,
 Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée. »

Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
 Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
 « J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !

Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle ?
 Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
 Éprouvons toutefois ce que peut son devoir. »
 Des mages aussitôt consultant la science,
 D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
 S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
 Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux ;
 Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
 Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
 Il fallut recourir à ce qui porte coup,
 Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
 Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
 Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :
 Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts ;
 Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets ;
 S' imagine en chassant dissiper son martyre.
 C'était pendant ces mois où le chaud qu'on respire
 Oblige d'implorer l'haleine des zéphyr.
 « Doux vents, s'écriait-il, prêtez-moi des soupirs !
 Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent ;
 Aure ⁽¹⁾, fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent :
 Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer. »
 On l'entendit : on crut qu'il venait de nommer
 Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
 Elle en est avertie, et la voilà jalouse.
 Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
 « Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits ;
 Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ? —
 Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse il l'appelle :
 Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
 Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois ;

(1) *Aura*, en latin, signifie l'air soufflant avec douceur. Les *Auræ* étaient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes : ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphire, sèment l'air de fleurs, sans cesse occupées de jeux ; et, satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels. (WALCKE).

Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. »
Elle en profite, hélas ! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance :
S'ils pouvaient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours !)
Ils seraient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour ; et lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquait déjà cette Aure prétendue :
Viens me voir, disait-il, chère déesse, accours ; »
Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée. »
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachaient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchaient.
O triste jalousie ! ô passion amère !
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère !
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas !
Procris s'était cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avait pour demeure secrète.
Il en sort ; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère épouse !
Un cri lui fit d'abord soupçonner quelque erreur :
Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,

Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
 Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
 N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
 Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :
 Jugez par le meilleur quel peut être le pire.

S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
 N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :

Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
 A revoir leur travail se montrent empressées.

Clymène, en un tissu riche, pénible, et grand,
 Avait presque achevé le fameux différend

D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.

On voyait en lointain une ville naissante.

L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
 Dépendait du présent de chaque déité.

Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :

Un coup de son trident fit sortir de la terre

Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.

Chacun de ce présent admirait la grandeur.

Minerve l'effaça, donnant à la contrée

L'olivier, qui de paix est la marque assurée.

Elle emporta le prix, et nomma la cité :

Athène offrit ses vœux à cette déité.

Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,

Toutes sachant broder, aussi sages que belles.

Les premières portaient force présents divers ;

Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers ⁽¹⁾.

Avec un doux souris elle acceptait l'hommage.

Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,

La jeune Iris commence en ces mots son récit ⁽²⁾ :

(1) *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé.

(2) L'histoire de Télamon et de Chloris est versifiée d'après une inscription tirée de Boissard, reproduite par Gruter, que La Fontaine a crue vraie, mais qui est supposée. (Voyez Boissardi *Antiquit. Romanar.*, 4^e part., t. II, p. 49; Gruter, *Inscript.*, t. II, p. 13, n^o 8. *Spuria ac supposititia.*) (WALCKE).

Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Chloris avait l'âme embrasée :
Chloris pour Télamon brûlait de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
Tout se trouvait en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel,
N'osaient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passerait ; l'autre état ne le peut.
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers :
Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice ;
Il quitta pour un temps l'aimable milice.
Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors
Il habitait les lieux où Mars régnait alors.
La belle s'y transporte ; et partout révérée,
Partout des deux partis Chloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venait de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt ; et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Des ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère ;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens

Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
 Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
 Ils commettent aux flots cette douce espérance.
 Zéphire les suivait, quand, presque en arrivant,
 Un pirate survient, prend le dessus du vent,
 Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
 Télamon, jusqu'au bout, porte la résistance :
 Après un long combat, son parti fut défait,
 Lui pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet
 Qu'un esclavage indigne. O dieux ! qui l'eût pu croire ?
 Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
 Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Chloris,
 Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.

Le Destin ne fut pas à Chloris si contraire.
 Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
 Il l'emmena ; et bientôt la belle, malgré soi,
 Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
 L'épouse du marchand la voit avec tendresse :
 Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse.
 Chacun veut cet hymen : Chloris à leurs desirs
 Répondait seulement par de profonds soupirs.
 Damon (c'était ce fils) lui tint ce doux langage :
 « Vous soupirez toujours ; toujours votre visage
 Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret :
 Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verraient-ils à regret
 Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme ?
 Rien ne vous force ici : découvrez-nous votre âme :
 Chloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
 Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux ?
 Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :
 Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
 Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
 Tout le nôtre est à vous ; ne le dédaignez plus.
 J'en sais qui l'agréeraient ; j'ai su plaire à plus d'une :
 Pour vous, vous méritez tout une autre fortune.

Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez
Ce que nous possédons et nous-même à vos pieds. »
Ainsi parle Damon ; et Chloris tout en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
« Vos moindres qualités et cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneraient de l'amour ;
Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis, et voudrais vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grâce aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis ;
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers ;
Je prétends le chérir eneor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?
Je ne suis déjà plus aimable ni charmante ;
Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvait si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous. »
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
« Fuyons, dit-il en soi ; j'oublierai cette belle :
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront ;
Voyons ce que l'absence et le temps produiront. »
A ces mots il s'embarque ; et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avait brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin ;
Puis le plaint, puis l'emmène et puis lui dit sa flamme.
« D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme :

Elle chérit un mort ! Un mort, ce qui n'est plus,
 L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus. »
 Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.
 Télamon dans son âme admire l'aventure,
 Dissimule, et se laisse emmener au séjour
 Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
 Comme il voulait cacher avec soin sa fortune,
 Nulle peine pour lui n'était vile et commune.
 On apprend leur retour et leur débarquement.
 Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
 Reconnaît Télamon sous un faix qui l'accable.
 Ses chagrins le rendaient pourtant méconnaissable ;
 Un œil indifférent à le voir eût erré :
 Tant la peine et l'amour l'avaient défiguré !
 Le fardeau qu'il portait ne fut qu'un vain obstacle ;
 Chloris le reconnaît, et tombe à ce spectacle :
 Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
 Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
 On demande à Chloris la cause de sa peine
 Elle la dit ; ce fut sans s'attirer de haine.
 Son récit ingénu redoubla la pitié
 Dans les cœurs prévenus d'une juste amitié.
 Damon dit que son zèle avait changé de face :
 On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
 D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
 Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
 On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
 A sceller de l'hymen une union si belle ;
 Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
 Il pria ses parents de doter son rival.
 Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,
 Les noces se faisaient à l'ombre d'un ormeau ;
 L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau ;
 Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
 Perce les deux époux d'une atteinte subite.

Chloris mourut du coup, non sans que son amant
 Attirât ses regards en ce dernier moment.
 Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :
 « Quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années !
 Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisait-il pas
 Que la haine du Sort avançât mon trépas ? »
 En achevant ces mots, il acheva de vivre :
 Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre ;
 Blessé légèrement, il passa chez les morts :
 Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
 Même accident finit leurs précieuses trames ;
 Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.
 Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
 Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
 Le couple infortuné face à face repose.
 Je ne garantis point cette métamorphose :
 On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
 Dit Clymène ; et, cherchant dans les siècles passés
 Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
 Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
 J'admirai, je plains ces amants malheureux :
 On les allait unir, tout concourait pour eux ;
 Ils touchaient au moment ; l'attente en était sûre :
 Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;
 Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains :
 Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
 La fête est vers sa fin, grâce au ciel, avancée ;
 Et nous avons passé tout ce temps en récits
 Capables d'affliger les moins sombres esprits :
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
 Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
 Le miracle en est grand ; Amour en fut l'auteur :
 Il en fait tous les jours de diverse manière.

Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisait aux yeux ; mais ce n'est pas assez :

Son peu d'esprit, son humeur sombre,

Rendaient ces talents mal placés.

Il fuyait les cités, il ne cherchait que l'ombre,

Vivait parmi les bois, concitoyen des ours,

Et passait, sans aimer, les plus beaux de ses jours.

Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire

J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas

Qu'insensible aux plus doux appas

Jamais un homme ne soupire.

Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?

Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :

Je veux des passions ; et si l'état le pire

Est le néant, je ne sais point

De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.

Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,

Vit Iole endormie, et le voilà frappé :

Voilà son cœur développé.

Amour, par son savoir suprême,

Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.

Zoon rend grâce au dieu qui troublait son repos :

Il regarde en tremblant cette jeune merveille.

A la fin Iole s'éveille.

Surprise et dans l'étonnement,

Elle veut fuir ; mais son amant

L'arrête, et lui tient ce langage :

« Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?

Je ne suis plus celui qu'on trouvait si sauvage :

C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux !

Ils m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.

Souffrez que, vivant sous vos lois,

J'emploie à vous servir des biens que je vous dois. »

Iole, à ce discours encor plus étonnée,

Rougit, et sans répondre elle court au hameau,

Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
 Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
 Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
 Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
 Ni ses soins pour plaire à la belle :
 Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
 Le propre jour de cette fête,
 Enlève à Zoon sa conquête :
 On ne soupçonnait point qu'il eût un tel dessein.
 Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
 Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
 En un combat de main à main.
 Iole en est le prix aussi bien que le juge.
 Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
 En la bonté de son rival.
 Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;
 Il mourut du regret de cet hymen fatal :
 Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
 Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
 Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
 Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée ?
 Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevait cette histoire,
 Et ses sœurs avouaient qu'un chemin à la gloire,
 C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
 Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
 Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
 Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche !
 Ainsi disaient ces sœurs. Un orage soudain
 Jette un secret remords dans leur profane sein.
 Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège :
 « Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège ?
 Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
 Opposer son égide à ma juste fureur :
 Rien ne m'empêchera de punir leur offense.

Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance ! »
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs ; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés ; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées ;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômions : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.



PYRAME ET THISBÉ.

L'aventure de Pyrame et Thisbé, très-populaire même dans le moyen âge, a été, à cette époque, souvent reproduite sur des monuments figurés, et plus particulièrement sur des tapisseries. Shakespeare l'a très-agréablement mise en scène, dans le 5^e acte du *Songe d'une nuit d'été*.

M. de Pongerville, dans les *Amours mythologiques*, a donné, d'après Ovide, une version de cette même aventure, que le lecteur nous saura gré de reproduire.

Des filles d'Orient Thisbé fut la plus belle ;
Pyrame, jeune et beau, semblait croître pour elle :
Enfants, ils habitaient les superbes remparts
Qu'orna Sémiramis de la pompe des arts.

De ce couple charmant les jeux, le voisinage,
Font naître le penchant ; l'amour devance l'âge.
Mais on brise les nœuds qu'il se plut à former :
On leur défend l'hymen ; ah ! défend-on d'aimer ?
Heureux de leur amour, ils s'aiment en silence.
D'inflexibles parents trompant la vigilance,
Un seul geste, un regard sont leurs doux confidents ;
En secret renfermés leurs feux sont plus ardents.

Leurs maisons se touchaient ; sous une voûte obscure
Le mur commun cachait une étroite ouverture ;
Nul ne la découvrit dans le long cours des ans.
Que ne voit pas l'amour ? sans cesse, heureux amants,
Interprètes du cœur, là, vos lèvres fixées
Murmuraient tendrement vos secrètes pensées !

Des deux côtés du mur ensemble se pressant,
Ils parlaient, respiraient leur souffle caressant.

.....
A regret s'arrachant à cette douce ivresse,
De se revoir bientôt emportaient la promesse.
Mais dans leurs longs adieux, vingt fois ils revenaient
Échanger les baisers que leurs cœurs se donnaient.
Et puis le lendemain, la diligente aurore
A leur poste d'amour les retrouvait encore.
Un soir qu'ils prolongeaient leurs plaintifs entretiens,
Ils jurèrent de tromper d'inflexibles gardiens.

La nuit ils s'enfuirent loin des murs de la ville ;
 Au tombeau de Ninus, par un chemin facile,
 Ils se réuniront. Là, s'offre un doux abri ;
 Une source y murmure ; et, sur son bord fleuri,
 Un mûrier, au front sombre et recourbé par l'âge,
 Couvrira leur bonheur de son discret feuillage.

Déjà de leur projet ces amants sont heureux.
 Mais le char du soleil paraît trop lent pour eux ;
 Il penche enfin, du monde il franchit la limite ;
 Et l'ombre désirée à s'enfuir les invite.

Thisbé revêt son voile, et dans l'obscurité
 Se glisse en frémissant, et tremble au moindre bruit.
 Sur les gonds doucement sa porte tourne, s'ouvre ;
 Thisbé fuit.. A ses yeux le tombeau se découvre.
 Forte d'amour, son cœur s'est bientôt rassuré ;
 Elle arrive, et s'assied sous l'arbre désiré.

Mais en grondant, sorti de l'ombre du bocage,
 Un lion, l'œil en feu, tout gorgé de carnage,
 Vient étancher sa soif dans le cristal des eaux.
 Aux rayons que Phébé lance sous les rameaux,
 Thisbé le voit, s'enfuit, dans un antre se cache,
 Et son voile flottant de son front se détache.

Retournant dans les bois, le lion abreuve
 Foule le voile errant, par le vent soulevé,
 Le mord ; et de sa gueule, encore ruisselante,
 Il le rejette empreint d'une écume sanglante.

Pyrame vient, appelle, interroge ces lieux...
 Les traces du lion frappent soudain ses yeux.
 Il frémit, aperçoit sur l'herbe encore fumante
 Le voile qu'il croit teint du sang de son amante.

« Thisbé n'est plus, dit-il : par un double trépas,
 • Nuit funeste, du moins tu nous réuniras.....
 • Ma Thisbé, toi mourir ! je suis le seul coupable :
 • C'est moi qui t'attirai dans ce lieu redoutable !
 • De braver les périls, quoi ! j'osai te presser ?
 • Tu viens, et ton amant n'a pu te devancer !
 • Hôte sanglant des bois, monstre, punis mon crime ;
 • Dans tes horribles flancs plonge l'autre victime !
 • Mais un lâche se borne à désirer la mort... »

Il dit ; et saisissant le voile avec transport,
 Sous l'arbre où de l'amour il dut goûter l'ivresse,
 Le porte en gémissant, de sa bouche le presse :
 • Voile fatal, trempé d'un sang qui m'est si cher
 • Reçois aussi le mien ! » Il dit, s'arme d'un fer,
 Dans son cœur égaré l'enfonce et le retire.
 Sur le sable rougi, palpitant il expire.

.....
 Son sang, au pied de l'arbre à peine répandu,
 Colore le fruit blanc aux rameaux suspendu.

Thisbé revient, d'horreur encore palpitante ;

De Pyrame elle craint de prolonger l'attente ;
 Le cherche avidement et des yeux et du cœur ;
 Brûle de lui conter ses périls, sa terreur.
 Elle voit, reconnaît les lieux, le mûrier même :
 A l'aspect de ses fruits sa surprise est extrême.
 Thisbé sous les rameaux s'avance en hésitant ;
 Son pied, de sang trempé, presse un corps palpitant ;
 Elle pâlit d'horreur, recule frémissante :
 Tel on voit le Zéphire rider l'eau blanchissante.
 Vers cet objet sinistre elle revient enfin.
 C'est Pyrame !... Elle tombe, elle meurtrit son sein,
 Arrache en sanglotant sa blonde chevelure ;
 Ses pleurs de son amant inondant la blessure...
 Couvrant ce front glacé de baisers douloureux :
 « D où part ce coup funeste ? il nous frappe tous deux. »
 « Cher Pyrame ! réponds, c'est Thisbé qui l'appelle ;
 « Ah ! du moins jette encor, jette un regard sur elle ! .. »
 Pyrame, de la mort levant le voile épais,
 Rouvre les yeux, la voit, les referme à jamais.
 Thisbé le presse en vain, dans ses bras le soulève...
 Mais ce fourreau d'ivoire, alors vide de glaive,
 Ce voile teint de sang, sur l'herbe retombé,
 Révèlent tout au cœur de la triste Thisbé !...
 Immobile d'horreur, soudain elle s'écrie :
 « C'est ta main, c'est l'amour qui l'arrache la vie !
 « Et moi, pour l'imiter, pour mourir à mon tour,
 « N'ai-je donc point ma main, n'ai-je pas mon amour ?
 « Ma vie était la tienne, et j'aurai ton courage ;
 « Thisbé causa ta mort, mais Thisbé la partage
 « La mort seule pouvait séparer notre sort ;
 « Eh bien, je ravirai ce triomphe à la mort !
 « Parents infortunés, vous, hélas ! ô mon père,
 « Vous qui fûtes le sien, écoutez ma prière ;
 « Au repos du tombeau ne desunissez pas
 « Ce que rassemble ici l'amour et le trépas !
 « Et toi, qui nous couvris de ton funeste ombrage,
 « Garde de notre erreur le sanglant témoignage ;
 « Et que ton fruit sinistre, emblème des douleurs,
 « Aux mortels attendris atteste nos malheurs ! »
 Thisbé plonge en son cœur le glaive humide encore,
 Tombe, et presse le sein de l'amant qu'elle adore.

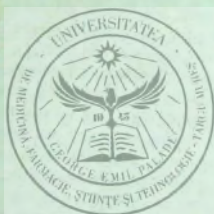


TABLE DES AUTEURS

QUI ONT TRAITÉ LES MÊMES SUJETS QUE LA FONTAINE.

N. B. — Les chiffres romains indiquent le livre, et les chiffres arabes les numéros des fables

- Abstemius. II, 2. V, 18, 19, 20. VI, 3, 5, 15, 19, 21. VII, 8, 14. VIII, 1, 4, 6, 8, 14, 17, 19. IX, 8, 11, 12, 16, 18, 19. X, 5, 7. XI, 3, 5-8. XII, 5, 11, 22, 23.
- Amyot. Voyez Plutarque.
- Anonyme de Nevelet. I, 8, 10, 20. IV, 15. VI, 9. XII, 6.
- Anonyme de Barbin. VIII, 15.
- Aphthonius. I, 9. VII, 15. VIII, 12. X, 11. XII, 10.
- Aristote. IV, 15. XII, 13.
- Arnauld d'Andilly. XII, 27.
- Athénée. VIII, 8.
- Aulu-Gelle. IV, 22. XII, 20.
- Ausone. IX, 16.
- Auteurs de fabliaux. VI, 21. VII, 6.
- Avienus. I, 7, 22. IV, 22. VI, 48.
- Babrius ou Babrius. II, 18. III, 15. XII, 10. Voyez aussi Gabrias.
- Baif. XII, 2.
- Barlette. VII, 1.
- Bidpai. VII, 16. VIII, 10, 11, 21, 22, 27. IX, 1, 2, 7, 15. X, 2, 3, 4, 10, 12, 14, 16. XI, 1. XII, 12, 15.
- Boiastuau. XI, 7.
- Boileau. IX, 9.
- Bonaventure des Periers. VII, 10. VIII, 2.
- Bourgonne (le duc de). XII, 4, 5, 9, 18.
- Bruno Nolano. IX, 4.
- Butler. VII, 18.
- Camerarius. III, 8. IV, 4. VIII, 27. XII, 16.
- Cardonne. Voyez Bidpai.
- Cassandre. Voyez Guevara.
- Commines (Philippe de). V, 20.
- Gommeire. XII, 14, 24.
- Corneille (Thomas). VII, 15.
- Gorrozet. IV, 15. VI, 20.
- Cousin. Voyez Gilbertus Cognatus.
- David Sahid. Voyez Bidpai.
- Desmay. XII, 16.
- Denys d'Halicarnasse. III, 2.
- Doni. VII, 16.
- Élien. VIII, 16.
- Ésope. I, 1, 2, 8, 9, 10, 13, 15, 16, 22, 11, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19. III, 2, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 17, 18. IV, 1, 2, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 18, 22. V, 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 20, 21. VI, 1, 4, 6, 7, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 17. VII, 5, 15. VIII, 3, 4, 5, 9, 12, 25. IX, 3, 10, 13, 18. X, 11. XII, 6, 10, 13, 17.
- Faerne. II, 2. III, 1, 16, 18. IV, 22. V, 4, 5. VI, 4, 18.
- Ferrier. Voyez Vincent.
- Florus. III, 2.

- Gabrias. II, 10, 13. III, 15. Voyez Babrius.
- Galland. Voyez Bidpai.
- Gello (Giovan Baptista). XII, 1.
- Gerbel. Voyez Camerarius.
- Gilbertus Cognatus. IV, 12.
- Giovauni. X, 10.
- Grattelard. Voyez Tabarin.
- Grise (R de). Voyez Guevara.
- Gritsch I, 22.
- Guichardin, I, 16. IV, 20. IX, 19.
- Gueroult (Guillaume). VII, 1.
- Guevara. XI, 7.
- Haudent (Guillaume). I, 2. VII, 17. XII, 8, 11.
- Hégémon (Philibert). IV, 16. VI, 3. 14. X, 6.
- Herbelot. Voyez Saadi.
- Herman Hugon. VII, 1.
- Hérodote. VIII, 16.
- Hésiode. IX, 18.
- Hippocrate. VIII, 26.
- Homère. IV, 6.
- Horace. I, 59. III, 17. IV, 15. V, 10. VIII, 2.
- Labbé (Louise). XII, 14.
- Lokman. I, 19. V, 10. VIII, 12, 13.
- XII, 6.
- Machiavel, XII, 1.
- Martial. VII, 5.
- Mœnienus Agrippa. III, 2.
- Ménippée (satire). XII, 5.
- Messier (Robert). I, 6.
- Nicolas de Pergame. VII, 5.
- Nolano. Voyez Bruno.
- Ovide, *Phlémon et Baucis; les Filles de Minée*.
- Parc (du). Voyez Ceio.
- Pétrarque. III, 8.
- Phèdre. I, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 14, 17, 18, 20, 21. II, 1, 5, 4, 7, 17, 19, 20. III, 4, 5, 6, 9, 10, 11, 18. IV, 3, 6, 9. 15, 14, 17, 19, 20, 21. V, 10, 15, 16, 17. VI, 8, 9, 17. VII, 2, 7, 8, 9. VIII, 15. XII, 22.
- Philelphe. VI, 5. VII, 1.
- Philoxène de Cythère. VIII, 8.
- Pilpai. Voyez Bidpai.
- Planude. II, 8.
- Pline. VIII, 16.
- Plutarque. I, 19. VI, 16. VII, 17. VIII, 24. XII, 1.
- Pogge. III, 1. VI, 19.
- Poulchre (Lc). III, 8.
- Pulci. II, 15. III, 5.
- Rabelais. I, 19. III, 2. V, 1.
- Raulin. VII, 1.
- Regnerius (le fabuliste latin moderne). VII, 7, 10. VIII, 7. IX, 14, 17. XI, 6.
- Regnier (le poète français). V, 11. XII, 17.
- Reyer (André du). XI, 4. Voyez Saadi.
- Saadi. XI, 4.
- Sévigne (madame de). VII, 11.
- Spon. X, 1.
- Stésichore. IV, 13.
- Straparole. VII, 1.
- Tabarin. IX, 4.
- Théocrite. XII, 26.
- Tite-Live. III, 2.
- Tristan l'Ermite. XI, 5.
- Valère Maxime. I, 14.
- Verdizotti. II, 16. III, 1, 5, 16. IV, 1. V, 18.
- Vincent Ferrier. I, 17.
- Vizé. VII, 15.
- Walchius. VIII, 7.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Les Abdéritains et Démocrite. Livre VIII, fable 26.</p> <p>L'Agneau et le Loup. I, 10.</p> <p>L'Aigle et l'Escarbot. II, 8.</p> <p>L'Aigle et le Hibou. V, 18.</p> <p>L'Aigle, la Laie, et la Chatte. III, 6.</p> <p>L'Aigle et la Pie. XII, 11.</p> <p>Alcimadure et Daphnis. XII, 26.</p> <p>L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ. IV, 22.</p> <p>L'Alouette, l'Autour, et l'Oïseleur. VI, 15.</p> <p>Amarante et Tircis. VIII, 15.</p> <p>L'Amateur des jardins et l'Oncs. VII, 10.</p> <p>Les deux Amis. VIII, 11.</p> <p>L'Amour et la Folie. XII, 14.</p> <p>L'Ane et le Cheval. VI, 16.</p> <p>L'Ane et le Lion chassants. II, 17.</p> <p>L'Ane, le Meunier, et son Fils. III, 1.</p> <p>L'Ane et le Vieillard. VI, 8.</p> <p>L'Ane et les Voleurs. I, 15.</p> <p>L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel. II, 10.</p> <p>L'Ane et le Chien. VIII, 17.</p> <p>L'Ane et le petit Chien. IV, 5.</p> <p>L'Ane et ses Maîtres. VI, 11.</p> <p>L'Ane portant des reliques. V, 14.</p> <p>L'Ane vêtu de la peau du Lion. V, 21.</p> <p>Un Animal dans la Lune. VII, 18.</p> <p>Les Animaux malades de la peste. VII, 1.</p> <p>Les Animaux, le Singe, et le Renard. VI, 6.</p> | <p>Les Animaux (Tribut envoyé par) à Alexandre. Livre IV, fable 12.</p> <p>L'Araignée et la Goutte. III, 8.</p> <p>L'Araignée et l'Hirondelle. X, 7.</p> <p>L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits. II, 15.</p> <p>L'Avantage de la Science. VIII, 19.</p> <p>L'Avare qui a perdu son trésor. IV, 20.</p> <p>Les deux Aventuriers et le Talisman. X, 14.</p> <p>L'Autour, l'Alouette, et l'Oïseleur. VI, 15.</p> <p>Le Bassa et le Marchand. VIII, 18.</p> <p>La Belette entrée dans un grenier. III, 17.</p> <p>La Belette, le Chat, et le petit Lapin. VII, 16.</p> <p>Les deux Belettes et la Chauve-Souris. II, 5.</p> <p>Belettes (Combat des Rats et des). IV, 6.</p> <p>Le Berger et la Mer. IV, 2.</p> <p>Le Berger et le Roi. X, 10.</p> <p>Le Berger et son Troupeau. IX, 19.</p> <p>Le Berger qui joue de la flûte, et les Poissons. X, 11.</p> <p>Les Bergers et le Loup. X, 6.</p> <p>La Besace. I, 7.</p> <p>Borée et Phébus. VI, 3.</p> <p>Le Bouc et le Renard. III, 5.</p> <p>La Brebis, la Chèvre et la Génisse, en société avec le Lion. I, 6.</p> <p>Les Brebis et les Loups. III, 13.</p> <p>Le Bûcheron et Mercure. V, 1.</p> |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

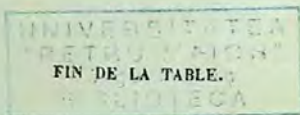
- Le Bûcheron et la Mort. Livre I, fable 16.
 Le Buisson, la Chauve-Souris, et le Canard. XII, 7.
 Le Buste et le Renard. IV, 14.
 Le Canard, le Buisson et la Chauve-Souris. XII, 7.
 Les deux Canards et la Tortue. X, 3.
 Le Cerf malade. XII, 6.
 Le Cerf se voyant dans l'eau. IV, 10.
 Le Cerf et la Vigne. V, 15.
 Le Chameau et les Bâtons flottants. IV, 10.
 Le Chapon et le Faucon. VIII, 21.
 Le Charlatan. VI, 19.
 Le Charretier embourbé. VI, 18.
 Le Chasseur et le Lion. VI, 2.
 Le Chasseur et le Loup. VIII, 27.
 Le Chasseur, le Roi et le Milan. XII, 12.
 Le Chat et le Singe. IX, 17.
 Le Chat, le Cochet, et le Souriceau. VI, 5.
 Le Chat, la Belette, et le petit Lapin. VII, 16.
 Le Chat et les deux Moineaux. XII, 2.
 Le Chat et le vieux Rat. III, 18.
 Le Chat et le Rat. VIII, 22.
 Le Chat et le Renard. IX, 14.
 Le vieux Chat et la jeune Souris. XII, 5.
 Le Chat-Huant et les Souris. XI, 9.
 Chats (la Querelle des) et des Chiens, et celle des Chats et des Souris. XII, 8.
 La Chatte métamorphosée en Femme. II, 18.
 La Chauve-Souris et les deux Belettes. II, 5.
 La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard. XII, 7.
 Le Chêne et le Roseau. I, 22.
 Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf. IV, 15.
 Le Cheval et l'Ane. VI, 16.
 Le Cheval et le Loup. V, 8.
 Le Cheval, le Renard, et le Loup. XII, 17.
 La Chèvre, le Mouton, et le Cochon. VIII, 12.
 La Chèvre, la Génisse, et la Brebis, en société avec le Lion. I, 6.
 La Chèvre, le Chevreau, et le Loup. Livre IV, fable 15.
 Les deux Chèvres. XII, 4.
 Le Chien à qui on a coupé les Oreilles. X, 9.
 Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. VI, 17.
 Le Chien qui porte à son cou le diné de son Maître. VIII, 7.
 Le Chien, le Renard, et le Fermier. XI, 5.
 Le Chien et l'Ane. VIII, 17.
 Le petit Chien et l'Ane. IV, 5.
 Le Chien et le Loup. I, 5.
 Le Chien maigre et le Loup. IX, 10.
 Chiens (la Querelle des) et des Chats. XII, 8.
 Les deux Chiens et l'Ane mort. VIII, 25.
 La Cigogne et le Renard. I, 18.
 La Cigogne et le Loup. III, 9.
 Le Cierge. IX, 12.
 La Cigale et la Fourmi. I, 1.
 La Citrouille et le Gland. IX, 4.
 Le Coche et la Mouche. VII, 9.
 Le Cochet, le Chat, et le Souriceau. VI, 5.
 Le Cochon, la Chèvre, et le Mouton. VIII, 12.
 La Colombe et la Fourmi. II, 12.
 Le Combat des Rats et des Belettes. IV, 6.
 Les Compagnons d'Ulysse. XII, 1.
 Les deux Compagnons et l'Ours. V, 20.
 Conseil tenu par les Rats. II, 2.
 Le Coq et la Perle. I, 20.
 Le Coq et le Renard. II, 15.
 Les deux Coqs. VII, 13.
 Les Coqs et la Perdrix. X, 8.
 Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat. XII, 15.
 Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. II, 16.
 Le Corbeau et le Renard. I, 2.
 Le Cormoran et les Poissons. X, 4.
 La Couleuvre et l'Homme. X, 2.
 La Cour du Lion. VII, 7.
 Le Cuisinier et le Cygne. III, 12.
 Le Curé et le Mort. VII, 11.
 Le Cygne et le Cuisinier. III, 12.
 Daphnis et Alcimadure. XII, 26.

- Le Dauphin et le Singe. Livre IV, fable 7.
- Démocrite et les Abdéritains. VIII, 26.
- Le Dépositaire infidèle. IX, 1.
- Les Devineresses. VII, 15.
- Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. XI, 2.
- La Discorde. VI, 20.
- Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues. I, 12.
- L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin. IX, 5.
- L'Écrevisse et sa Fille. XII, 10.
- L'Éducation. VIII, 24.
- L'Éléphant et le Singe de Jupiter. XII, 21.
- L'Éléphant et le Rat. VIII, 15.
- L'Enfant et le Maître d'école. I, 19.
- Enfants (le Vieillard et ses). IV, 18.
- Enfants (le Laboureur et ses). V, 9.
- L'Enfouisseur et son Compère. X, 5.
- L'Escarbot et l'Aigle. II, 8.
- L'Estomac et les Membres. III, 2.
- Fables (le Pouvoir des). VIII, 4.
- Le Faucon et le Chapon. VIII, 21.
- La Femme noyée. III, 16.
- La Femme, le Mari, et le Voleur. IX, 15.
- Femme (l'Ivrogne et sa). III, 7.
- Les Femmes et le Secret. VII, 6.
- Le Fermier, le Chien, et le Renard. XI, 5.
- La Fille. VII, 5.
- Fille (la Souris métamorphosée en). IX, 7.
- Le Fils de Roi, le Gentilhomme, le Père, et le Marchand. X, 16.
- Le Financier et le Savetier. VIII, 2.
- La Folie et l'Amour. XII, 14.
- La Forêt et le Bûcheron. XII, 16.
- La Fortune et le jeune Enfant. V, 11.
- Fortune (l'Homme qui court après la), et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII, 14.
- Fortune (l'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la). VII, 14.
- Le Fou qui vend la Sagesse. IX, 8.
- Un Fou et un Sage. XII, 22.
- La Fourmi et la Cigale. I, 1.
- La Fourmi et la Colombe. II, 12.
- La Fourmi et la Mouche. IV, 5.
- Les Frelons et les Mouches à miel. I, 21.
- La Gazelle, la Tortue, le Rat, et le Corbeau. Livre XII, fable 15.
- Le Geai paré des plumes du Paon. IV, 9.
- La Génisse, la Chevre, et la Brebis, en société avec le Lion. I, 6.
- Le Gentilhomme, le Père, le Fils de Roi et le Marchand. X, 16.
- Le Gland et la Citrouille. IX, 4.
- Goût difficile (Contre ceux qui ont le). II, 1.
- La Goutte et l'Araignée. III, 8.
- La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. I, 5.
- La Grenouille et le Rat. IV, 11.
- La Grenouille et les deux Taureaux. II, 4.
- Les Grenouilles et le Lièvre. II, 14.
- Les Grenouilles et le Soleil. VI, 12; XII, 24.
- Les Grenouilles qui demandent un Roi. III, 4.
- Le Herisson, le Renard et les Mouches. XII, 15.
- Le Héron. VII, 4.
- Le Hibou et l'Aigle. V, 18.
- L'Hirondelle et l'Araignée. X, 7.
- L'Hirondelle et les petits Oiseaux. I, 8.
- L'Homme et la Couleuvre. X, 2.
- L'Homme et la Puce. VIII, 5.
- L'Homme et son Image. I, 11.
- L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses. I, 17.
- L'Homme et l'Idole de bois. IV, 8.
- L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII, 12.
- Les deux Hommes et le Trésor. IX, 16.
- Les trois jeunes Hommes et le Vieillard. XI, 8.
- L'Horoscope. VIII, 16.
- L'Hospitalier, le Juge arbitre, et le Solitaire. XII, 28.
- L'Huitre et le Rat. VIII, 9.
- L'Huitre et les Plaideurs. IX, 9.
- L'Impie et l'Oracle. IV, 19.
- L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune. VII, 14.
- L'Ivrogne et sa Femme. III, 7.
- Le Jardinier et son Seigneur. IV, 4.
- Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire. XII, 28.

- Jupiter et le Métayer. Livre VI, fable 4.
 Jupiter et le Passager. IX, 15.
 Jupiter et les Tonnerres. VIII, 20.
 Le Laboureur et ses Enfants. V, 9.
 La Laie, la Chatte, et l'Aigle. III, 6.
 La Laitière et le Pot au lait. VII, 10.
 Le petit Lapin, le Chat, et la Belette. VII, 16.
 Les Lapins. X, 15.
 Le Léopard et le Singe. IX, 5.
 La Lice et sa Compagne. II, 7.
 Lièvre (les Oreilles du). V, 4.
 Le Lièvre et les Grenouilles. II, 14.
 Le Lièvre et la Perdrix. V, 17.
 Le Lièvre et la Tortue. VI, 10.
 La Ligue des Rats. XII, 25.
 La Lime et le Serpent. V, 16.
 Le Lion. XI, 1.
 Le Lion et le Pâtre. VI, 1.
 Le Lion en société avec la Génisse, la Chèvre, et la Brebis. I, 6.
 Le Lion abattu par l'Homme. III, 10.
 Le Lion amoureux. IV, 1.
 Le Lion devenu vieux. III, 14.
 Le Lion malade, et le Renard. VI, 14.
 Le Lion s'en allant en guerre. V, 19.
 Le Lion et l'Âne chassants. II, 19.
 Le Lion et le Chasseur. VI, 2.
 Le Lion, le Loup, et le Renard. VIII, 5.
 Le Lion et le Moucheron. II, 9.
 Le Lion et le Rat. II, 11.
 Lion (la Cour du). VII, 7.
 Le Lion, le Singe, et les deux Anes. XI, 5.
 La Lionne et l'Ourse. X, 15.
 Le Loup et l'Agneau. I, 10.
 Le Loup devenu Berger. III, 5.
 Le Loup et les Bergers. X, 6.
 Le Loup et le Chasseur. VIII, 27.
 Le Loup et le Chien. I, 5.
 Le Loup et le Chien maigre. IX, 10.
 Le Loup et la Cigogne. III, 9.
 Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau. IV, 15.
 Le Loup et le Cheval. V, 8.
 Le Loup, le Lion, et le Renard. VIII, 5.
 Le Loup, le Renard, et le Cheval. XII, 17.
 Le Loup, la Mère, et l'Enfant. IV, 16.
 Le Loup plaidant contre le Renard devant le Singe. II, 5.
 Le Loup et le Renard. Livre XI, fable 6; XII, 9.
 Les Loups et les Brebis. III, 13.
 Le Maître d'école et l'Enfant. I, 19.
 Le Maître d'un champ, l'Alouette et ses Petits. IV, 2.
 Le Maître d'un jardin, l'Écolier, et le Pedant. IX, 5.
 Le Malheureux et la Mort. I, 15.
 Le Marchand et le Bassa. VIII, 18.
 Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de Roi. X, 16.
 Le Mari, la Femme, et le Voleur. IX, 15.
 Le mal Marié. VII, 2.
 Les Médecins. V, 12.
 Les Membres et l'Estomac. III, 2.
 La Mer et le Berger. IV, 2.
 Mercure et le Bûcheron. V, 1.
 La Mère, l'Enfant, et le Loup. IV, 16.
 Le Métayer et Jupiter. VI, 4.
 Le Meunier, son Fils, et l'Âne. III, 1.
 Le Milan et le Rossignol. IX, 18.
 Le Milan, le Chasseur, et le Roi. XII, 12.
 Les deux Moineaux et le Chat. XII, 2.
 La Montagne qui accouche. V, 10.
 La Mort et le Bûcheron. I, 16.
 La Mort et le Malheureux. I, 5.
 La Mort et le Mourant. VIII, 1.
 La Mouche et le Coche. VII, 9.
 La Mouche et la Fourmi. IV, 3.
 Les Mouches à miel et les Frelons. I, 21.
 Les Mouches, le Hérisson, et le Renard. XII, 13.
 Le Moucheron et le Lion. II, 9.
 Le Mourant et la Mort. VIII, 1.
 Le Mouton, la Chèvre, et le Cochon. VIII, 12.
 Le Mulet se vantant de sa généalogie. VI, 7.
 Les deux Mulets. I, 4.
 Les Obsèques de la Lionne. VIII, 14.
 L'Œil du Maître. IV, 21.
 L'Œuf, les deux Rats, et le Renard. X, 1.
 L'Oiseau blessé d'une flèche. II, 6.
 Les petits Oiseaux et l'Hirondelle. I, 8.
 L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette. VI, 15.
 L'Oracle et l'Impie. IV, 19.

- Les Oreilles du Lièvre. Livre V, fable 4.
- L'Ours et l'Amateur des jardins. VIII, 10.
- L'Ours et les deux Compagnons. V, 20.
- L'Ourse et la Lionne. X, 15.
- Le Paon se plaignant à Junon. II, 17.
- Parole de Socrate. IV, 17.
- Le Passager et Jupiter. IX, 15.
- Le Passant et le Satyre. V, 7.
- Le Pâtre, le Marchand, le Gentilhomme, et le Fils de Roi. X, 16.
- Le Pâtre et le Lion. VI, 1.
- Le Paysan du Danube. XI, 7.
- Le Pêcheur et le petit Poisson. V, 3.
- Le Pédant, l'Écolier, et le Maître d'un jardin. IX, 5.
- La Perdrix et le Lièvre. V, 17.
- La Perdrix et les Coqs. X, 8.
- Les deux Perroquets, le Roi, et son Fils. X, 12.
- Phébus et Borée. VI, 5.
- Philomèle et Progné. III, 15.
- Le Philosophe scythe. XII, 20.
- La Pie et l'Aigle. XII, 11.
- Les Pigeons et les Vautours. VII, 8.
- Les deux Pigeons. IX, 2.
- Les Plaideurs et l'Huitre. IX, 9.
- Le petit Poisson et le Pêcheur. V, 3.
- Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte. X, 11.
- Les Poissons et le Cormoran. X, 4.
- Les Poissons et le Rieur. VIII, 8.
- Le Pot de terre et le Pot de fer. V, 2.
- La Poule aux œufs d'or. V, 15.
- Les Poulets d'Inde et le Renard. XII, 18.
- Le Pouvoir des Fables. VIII, 4.
- Progné et Philomèle. III, 15.
- La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris. XII, 8.
- Le Rat qui s'est retiré du monde. VII, 5.
- Le Rat et l'Éléphant. VIII, 15.
- Le Rat, le Corbeau, la Gazelle, et la Tortue. XII, 15.
- Le Rat et la Grenouille. IV, 11.
- Le Rat et l'Huitre. VIII, 9.
- Le Rat de ville et le Rat des champs. I, 9.
- Le Rat et le Chat. VIII, 22.
- Le vieux Rat et le Chat. Livre III, fable 18.
- Rats (Combat des Belettes et des). IV, 6.
- Rats (Conseil tenu par les). II, 2.
- Rats (la Ligue des). XII, 25.
- Les deux Rats, le Renard, et l'Oeuf. X, 1.
- Le Renard qui a la queue coupée. V, 5.
- Le Renard anglais. XII, 25.
- Le Renard et le Bouc. III, 5.
- Le Renard et le Buste. IV, 14.
- Le Renard et la Cigogne. I, 18.
- Le Renard, le Loup, et le Cheval. XII, 17.
- Le Renard, les Mouches, et le Hérisson. XII, 13.
- Le Renard et les Poulets d'Inde. XII, 18.
- Le Renard et les Raisins. III, 11.
- Le Renard, le Singe, et les Animaux. VI, 6.
- Le Renard et le Corbeau. I, 2.
- Le Renard, le Chien, et le Fermier. XI, 5.
- Le Renard et le Lion malade. VI, 14.
- Le Renard plaidant contre le Loup par-devant le Singe. II, 3.
- Le Renard et le Loup. XI, 6; XII, 9.
- Le Renard, le Lion, et le Loup. VIII, 5.
- Le Renard et le Chat. IX, 14.
- Le Renard et le Coq. II, 15.
- Rien de trop. IX, 11.
- Le Rieur et les Poissons. VIII, 8.
- La Rivière et le Torrent. VIII, 23.
- Le Roi, son Fils, et les deux Perroquets. X, 12.
- Le Roi, le Milan, et le Chasseur. XII, 12.
- Le Roi et le Berger. X, 10.
- Le Roscau et le Chêne. I, 22.
- Le Rossignol et le Milan. IX, 18.
- Un Sage et un Fou. XII, 22.
- Le Satyre et le Passant. V, 7.
- Le Savetier et le Financier. VIII, 2.
- Le Serpent et la Lime. V, 16.
- Le Serpent et le Villageois. VI, 15.
- Serpent (la Tête et la Queue du). VII, 17.
- Les deux Servantes et la Vieille. V, 6.
- Simonide préservé par les Dieux. I, 11.
- Le Singe. XII, 19.

Le Singe de Jupiter et l'Éléphant. Livre XII, fable 21.	Les deux Taureaux et la Grenouille. Livre II, fable 4.
Le Singe et le Chat. IX, 17.	Testament expliqué par Ésope. II, 20.
Le Singe et le Dauphin. IV, 7.	La Tête et la Queue du Serpent. VII, 17.
Le Singe, le Renard, et les Animaux. VI, 6.	Le Thésauriseur et le Singe. XII, 3.
Le Singe (le Loup plaidant contre le Renard par-devant). II, 5.	Tircis et Amarante. VIII, 13.
Le Singe, le Lion, et les deux Anes. XI, 5.	Le Torrent et la Rivière. VIII, 23.
Le Singe et le Léopard. IX, 3.	La Tortue et les deux Canards. X, 3.
Le Singe et le Thésauriseur. XII, 5.	La Tortue, le Rat, le Corbeau, et la Gazelle XII, 15.
Socrate (Parole de). IV, 17.	La Tortue et le Lièvre. VI, 10.
Le Soleil et les Grenouilles. VI, 12; XII, 24.	Le Trésor et les deux Hommes. IX, 16.
Le Solitaire, le Juge arbitre, et l'Hos- pitalier. XII, 28.	Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre. IV, 12.
Le Souge d'un Habitant du Mogol. XI, 4.	Les Vautours et les Pigeons. VII, 8.
Les Souhails. VII, 6.	La jeune Veuve VI, 21.
Le Souriceau, le Cochet, et le Chat. VI, 5.	Le Vieillard et l'Ane. VI, 8.
La jeune Souris et le vieux Chat. XII, 5.	Le Vieillard et ses Enfants. IV, 18.
La Souris métamorphosée en Fille. IX, 7.	Le Vieillard et les trois jeunes Hom- mes XI, 8
Souris (la Querelle des) et des Chats. XII, 8.	La Vieille et les deux Servantes. V, 6.
Les Souris et le Chat-Huant. XI, 9.	Le Villageois et le Serpent. VI, 13.
Le Statuaire et la Statue de Jupiter. IX, 6.	Glysse (les Compagnons d'). XII, 1.
	Le Voleur, le Mari, et la Femme. IX, 15.
	Les Voleurs et l'Ane. I, 15.
	Philemon et Baucis..... 429
	Les Filles de Minée..... 436
	Pyrame et Thisbé..... 453



173736